

REVUE N°27, 1999

Club des 100 Cols



Revue n° 27
1999

SOMMAIRE

«Mon maître à penser est le réel»	3
Que le rêve continue !	4
Le col des Sauts	5
On ne résiste pas à un col	6
Grand Colombier	6
... et pourquoi donc que j'irais chasser ce col qui ne m'a rien fait, papa... (eût dit Prévert...)	7
L'Entonnoir de Galamus	8
Chasseur de cols	8
Deux p'tits vieux ratent le col de Courlécou	9
Ferveurs Pascales	12
Un grand souvenir	13
Le sixième élément	14
Comme chien et chat	15
Premier «2000» et première marmotte	16
La Nouvelle Calédonie	17
Le col de la Vierge Marie	18
Ma plus belle victoire	19
On m'a volé mon 1000 ème col !	20
Et pourtant... on n'en voulait pas !	21
Quand les cols font de la résistance	22
Le bonheur à vélo	24
Le roman d'un cycliste	25
La bicyclette et le vélo	25
Maurice GARIN	26
Anecdote	27
L'homme qui voulait voir la mer	28
Balade en Haut Vallespir	30
Le Beyrède pour un fromage	31
Ho ! Mais !!	32
La collection manquée	33
Les Croix	34
Le fameux CIRQUE de GAVARNIE	35
A chacun sa croix !	37
La Croix de Fer	38
Devant ... l'Aventure !	39
Quel est le col le plus dur en Europe ?	40
Tête de mule	41
Saisies-sans	42
Sans col	43
Love	44
H.R.P.V.	45
Les «Cent Cols Plus»	48
Thonon-Trieste ?... à la portée de tous !	50
C'est la faute à Félicien	51
Le bon Saint Bernard	51
Je médite à vélo... ..	52
Un chalet providentiel	52
Un col de tout repos	53
Australie	54
Nationalisations et privatisations	55

Argentine - Chili	57
J'avais imaginé	58
Règle du jeu.....	59
Une toute première fois !.....	60
Rosaël	61
Ile de Mayotte, le paradis est ici... ..	63
Les Rochilles	64
L'Iseran et le Polonais	66
Les refuges Napoléon dans les Alpes du sud	68
Tende	69
La «BÉBERT»	70
Haut-Jura	71
De quel col s'agit-il ?.....	71
A la recherche du temps calme.....	72
Le clown.....	73
Voyager avec moins de 100 francs par jour ?	74
Mais où se cache donc le col de Mansilla ?	75
Je devais rêver	76
Hommage à un «Cent-Coliste»	77
Que ma joie demeure !.....	78
Je me dope !	79
Le dopage	80
Cylo terrorisme et arme chimique	81
Pentecôte à St-Gervais-sur-Mare	82
Les mille et une raisons de randonner en Corse	85
Belle randonnée et rencontre inattendue.....	87
«No Pennes, no gain !».....	88
Des ours et des hommes... ..	90
Les «Golets» du Bugey	93
La Suisse, un pays de rêve pour le cyclotourisme	94
Les cols belges.....	95
Ah, l'Ardèche	96
Brevet Cyclo Montagnard du Chablais	98
Des cols aux Pays-Bas ?.....	99
Pour finir la saison en beauté.....	100
De Bayard à la Burotte, 1000 cols	102
J'ai encore rêvé de cols.....	103

«MON MAÎTRE À PENSER EST LE RÉEL»

Etre Secrétaire Général d'une association vivante et forte de plus de 3.500 membres actifs (près de 4.900 inscrits depuis 27 ans) implique un engagement certain, et des prises de décisions constantes. Sachant qu'aucun n'acte n'est neutre, notre action génère des retentissements plus ou moins forts dans la sensibilité de chacun des adhérents.

Pour vous expliquer comment fonctionne notre prise de décision, j'ai écrit ce petit édito. Il se veut amical et humain, tourné vers l'avenir. Il est préparé en décembre 98 dans un site merveilleux, favorable à la réflexion (l'abbaye de Puypéroux, en Charente). Un lieu de paix et de ressourcement.

Il est destiné surtout à ceux qui n'acceptent pas une décision majoritaire et qui par bonheur nous le font savoir, souvent avec amitié et délicatesse, quelquefois avec humour, toujours avec franchise.

Leur point de vue est toujours entendu et nous essayons d'en tenir compte. Mais nous appliquons strictement la règle démocratique, même si notre avis, qui pourrait être déterminant, est minoritaire. Par ailleurs il est de tradition dans la Confrérie de toujours répondre, sous une forme ou sous une autre à ceux qui s'expriment.

Ce n'est pas par hasard si j'ai pris comme titre la superbe réflexion d'André ROCHAIS, fondateur de «Personnalité et Relations Humaines».

En effet, la réalité de notre Confrérie m'est présente 365 jours par an. Le courrier, le téléphone, les encouragements, les critiques, ne me laissent pas le loisir de rechercher la quadrature de notre écusson. Mon souci, ma responsabilité acceptée est de répondre aux attentes multiples, diverses et contradictoires.

Il n'est pas important pour moi d'avoir raison, il est essentiel pour la Confrérie que la majorité des cyclotouristes, trouvent ici ce qu'ils recherchent et qu'ils soient écoutés.

Je crois en effet et définitivement, je l'espère, au développement de la personnalité humaine. Il est au centre de ma vie et reste un des axes qui conduit mon action. Alors quand deux ou trois fois par an, un cyclo, ne souhaitant plus faire partie du club, n'est pas d'accord avec une décision, je l'accepte volontiers. Il m'est impossible d'aider cet interlocuteur à régler avec discernement son propre problème, qui souvent n'a rien à voir avec la Confrérie. Si cette décision lui permet d'être mieux sur son vélo, il a raison.

Responsable avec Jean et René d'une partie de la vie du Club, je continue mon chemin serein et confiant, fort de votre soutien permanent et quasi unanime. Merci.

Henri DUSSEAU

QUE LE RÊVE CONTINUE !

«Rien n'arrive qui n'a d'abord été rêvé». Ces paroles du poète Carl Sandburg me plaisent assez et illustrent bien le bonheur tant recherché par les hommes.

Je suis certain que vous avez vous-même déjà constaté, lors de grandes randonnées, pendant de longues périodes d'efforts, combien nos rêves et nos pensées sont souvent exceptionnels même si, pour qu'ils se réalisent, ils sont accompagnés de courage et de sacrifices.

Nous pouvons rêver tant que nous le voulons à un monde meilleur, à la plus belle ascension de col, mais si nous ne sommes pas prêts à nous y investir, nos vœux ne seront jamais exaucés. Rêver durant tout un hiver à un col impossible c'est formidable, mais, vous le savez, il faudra être prêt l'été suivant, à payer le prix, pour qu'il devienne réalité.

L'an passé, volontairement provocateur, j'ai titré ce même éditorial «Continuer ou disparaître». Comme cette réflexion a suscité pas mal de commentaires, je vous dois des explications.

Personne n'ignore que la force de toute organisation réside d'abord dans ses membres. Chacun de notre côté, il nous est difficile de changer le monde mais, ensemble, par l'entremise d'un rassemblement comme le Club des «Cent Cols», nous pouvons faire de notre environnement cyclo-montagnard un endroit où il fait bon vivre. Notre club est, aujourd'hui, très stable. Symbole d'originalité, différent des autres, il continue à susciter, bien au delà de nos frontières, beaucoup d'intérêts et même de passion. Sa gestion est devenue si lourde, si sollicitée que mon rôle de «Père-fondateur» reste avant tout d'imaginer son avenir et surtout de préserver et d'espérer sa survie. Alors comprenez-vous mieux mon inquiétude ?

En votre nom, je remercie Henri Dusseau, René Poty, Nicole Faverot, Bruno Litwin et quelques autres membres actifs de notre Confrérie pour l'énorme travail qu'ils accomplissent.

N'hésitons pas à «rêver» le Club des «Cent Cols» du futur, investissons-nous dans son avenir en créant un monde pédalant un peu différent. C'est cet espoir que je formule afin que chacun d'entre nous, d'entre vous, aide à perpétuer notre si simple idée.

Bon vent à tous et à toutes.

Jean PERDOUX

LE COL DES SAUTS

Au lendemain de la concentration au col des Glières, avec Catherine nous décidons d'aller escalader le col des Contrebandiers. Nous montons d'abord au col de Pré-Vernet, là se présente le sentier qui monte au col des Sauts. Catherine préfère m'attendre et je pars pour le faire en aller-retour.

La pente est rude et le sentier étroit. Aussi, je ne tarde pas à faire du portage, je l'avais d'ailleurs prévu en laissant ma sacoche de guidon près du vélo de Catherine.

Lorsque je débouche au col des Sauts, je ne suis pas seul : un homme se tient là avec un parapente, se préparant visiblement à sauter. Nous échangeons quelques mots et je lui demande notamment si le col doit son nom aux parapentistes. Il me répond négativement, selon lui l'appellation est beaucoup plus ancienne et provient du fait que beaucoup de gens sont venus se suicider en se jetant dans le vide à cet endroit.

Je vais m'asseoir dans l'herbe, suffisamment en retrait pour ne pas gêner sa trajectoire. Je me désaltère et croque quelques biscuits secs. Pendant ce temps-là, l'homme finit de vérifier son harnachement puis il se dresse, se concentre prenant son souffle par grandes inspirations. Il a les yeux fermés et l'on devine que ses oreilles guettent le moindre souffle du vent.

Je prépare discrètement mon appareil pour photographier le saut. Mais au bout d'un moment l'homme se désunit et lâche quelques mots contre le vent insuffisant à son gré. Ne sachant pas trop si ma présence nuit à sa concentration, j'en profite pour prendre mon vélo et redescendre au col du Pré Vernet. Nous poursuivons vers le col des Contrebandiers par une route qui aurait pu être plus reposante si nous n'avions eu l'idée malencontreuse d'emprunter une coursière. Probablement impressionné par le site, je fis, la nuit suivante, un rêve étrange : j'arrive à nouveau, le vélo sur l'épaule, au col des Sauts. L'homme au parapente n'est plus là. En revanche, deux hommes en costumes blancs sont assis. A ma vue, ils se lèvent, prennent leur respiration et hop sautent dans le vide sans plus de formalités. Leurs vestes blanches se gonflent, ils planent un court instant et disparaissent de mon champ de vision.

Stupéfait, je redescends à grandes enjambées au col du Pré Vernet, enfourche le vélo et dévale vers Annecy-le-Vieux et les bords du lac. Là, surprise, je retrouve les deux hommes en blanc, sirotant une menthe à l'eau. Je les aborde pour me faire confirmer que c'est bien eux que j'avais vu là haut. En effet, c'étaient eux, ils me disent que c'est très facile et qu'il suffit d'inspirer profondément et de sauter en toute décontraction. Puis ils s'en vont nonchalamment au bord du lac.

Je remonte au col des Sauts, pose mon vélo et me dirige vers le bord. Moi qui suis d'habitude sujet au vertige, au point d'hésiter à me lancer dans des cols côtés en S5, je n'hésite pas une seconde, je prends mon souffle et me jette dans les airs.

La pesanteur hélas est toujours ce qu'elle était ! Ma pauvre carcasse se fracasse contre la paroi rocheuse. Sombtant dans un coma profond, mon cerveau ne conserve plus qu'une petite étincelle de vie, qui me permet d'entrevoir deux angelots hilares, vêtus de blanc et d'entendre leurs paroles : «on à beau être des anges, on est quand même de beaux salauds !»

Claude BENISTRAND N°284
de CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme)

ON NE RÉSISTE PAS À UN COL

Cela faisait longtemps que je l'avais repéré sur le guide Chauvot ... Pensez ! Un col situé en Mayenne, c'est à dire tout près de ma Loire Atlantique de résidence et d'adoption. Il ne manquait plus qu'une occasion d'y aller voir de plus près.

Celle-ci se présenta enfin en 1998, à Pâques. Certaines circonstances, sans intérêt pour ce récit, devaient me conduire dans la région. Hélas depuis quelque temps, le ciel optait pour la tendance maussade et, pour le grand jour, la météo annonçait une sorte de déluge. C'est ainsi que je partis sans ma tenue de coureur, résigné à reporter ma tentative. Pourtant, sur place, je ne résistais pas à l'envie de reconnaître, en voiture, ce col mystérieux. Une pluie fine, persistante et sans nul doute pénétrante obligeait mes essuie-glaces à leur besogne répétitive.

A Averton, pied de la montée, je craquai. Je sortis mon vélo. Heureusement, celui-ci ne quitte jamais le coffre. Fi du cuissard, du maillot et des chaussures à blocage rapide, je montai les roues vite fait, rentrai mes bas de pantalon dans mes chaussettes et en belle tenue de ville, j'enfourchai l'engin. La route en légère déclivité traversait la forêt de Pail sur 8 kilomètres, à l'Ouest des Alpes Mancelles. Ce lieu s'appelle la Pyramide, et effectivement on grimpe en palier.

J'eus le bonheur de croiser un chevreuil que ma vue effaroucha, puis un cycliste en combinaison fluo. Il me salua, reconnaissant peut-être en moi un véritable comparse ou un invétéré farfelu de la confrérie des « Cent Cols ». Dégoulinant, j'atteignis le sommet sans souffrance. Une averse de grêle avait blanchi les bas-côtés et donnait l'illusion de se trouver bien au-delà des 246 m du col de Saint-Sulpice. Je redescendis rapidement par le même chemin. Un lapin se tenait à la place où j'avais aperçu le chevreuil.

J'arrivai trempé, mais quoi ! Malgré l'incongruité de la situation, j'ajoutai un col de plus à mon palmarès.

Christian GAMOZZI N°3733, de SION-LES-MINES (Loire-Atlantique)

GRAND COLOMBIER

L'an dernier, lors du BCMF du Haut-Bugey, j'ai négligemment ramassé (c'est fou ce qu'on peut être négligent certaines fois !) un prospectus sur les « Fêlés du Colombier ». C'est incroyable comme la présence d'un bout de papier peut influencer le comportement des gens.

Toujours est-il que, comme mon club ne faisait pas de sortie pour le grand week-end de Pentecôte, je me suis dit que ce serait l'occasion de tenter la chose. J'ai donc demandé une carte de route et programmé cette randonnée pour le lundi de Pentecôte. Bien m'en a pris car le samedi et le dimanche ont été froids et humides. (Il faut bien un peu de chance de temps en temps!)

J'ai donc attaqué ma première montée à 6 heures 45 depuis Artemare où j'avais passé la nuit. Petit café au sommet, au Relais du Grand Colombier où j'étais le premier client ce matin là. Descente sur Angletfort et remontée puis descente sur Culoz et remontée. Repas à l'auberge du Grand Colombier en face du Mont Blanc. Descente vers Champagne-en-Valromey, remontée et enfin descente sur Artemare où je suis revenu vers 17 heures. Très belle journée, bien remplie. Il me reste de ce difficile défi : une odeur de narcisses à 3 km du col lors de la première montée, une superbe vue sur le Mont-Blanc dans la brume matinale, une vue splendide sur le lac du Bourget et le Rhône en descendant sur Culoz et surtout la satisfaction de devenir membre d'une Confrérie élitiste avec le grade le plus élevé.

Merci aux cyclos d'Hauteville d'avoir laissé quelques prospectus sur une table...

Jean-Louis GRANDVALET N°4295, de DOMMARTIN (Doubs)

... ET POURQUOI DONC QUE J'IRAIS CHASSER CE COL QUI NE M'A RIEN FAIT, PAPA... (EÛT DIT PRÉVERT...)

Le relief du lieu est modeste, le Puy de Sancy ferait figure de Mont-Blanc. On grimpe quand même tous les jours, parmi des cultures peu exigeantes ou de vastes solitudes pelées. Il y a aussi de beaux vestiges romains pour ceux qui aiment, et du vent, du vent, du vent qui à l'occasion vous emplît de sable les oreilles et les yeux. N'oublions pas le joyau unique que recèle ce pays, à l'instar du Loiret...

Peu m'importait sa conquête, tant cela roulait bien sur la P.14, en ce beau jour de mai. Les oliviers étaient déjà loin, les gisements de phosphates, vagues souvenirs de nos livres de géo, approchaient. Peut-être n'y pensent-ils plus, me disais-je, mais c'était mal les connaître. Renseignements pris dans une maison quasi abandonnée, on fit demi-tour et, d'une voiture sortie sur la droite, quelqu'un nous dit que c'était bien là le bon chemin.

Le «bon» chemin ! O ironie du mot ! Les jantes des VTT disparaissent immédiatement dans le sable rouge, comme du vulgaire 700C. En peu de temps, Henri a disparu lui aussi, avec son énorme sac et son vélo qui a connu des jours meilleurs. Henri, c'est l'athlète du trio, le cuisinier, l'enragé chasseur de cols qui s'en voudrait d'avoir raté celui-là. Loin derrière, on s'arrache du sol sous le soleil qui cogne ferme. Au sommet, l'échappé attend. Sous une ombre chiche, grignotement et bibition d'une eau tiédasse enrichie d'hydroclonazone (pénible nécessité) avant de plonger en visant les cailloux les moins pointus...

Ce n'était pas le sommet... en témoigne une diapo où un être tout petit a renoncé à enrrouler son 24x28 dans une pente trop rude pour lui. Au dessus de lui, une falaise ocre et des éboulis piquetés de plantes rares. En lui, une foi qui ne déplace plus des montagnes et des questions philosophiques sans réponses comme : Que fous-je ici ? Comment aimais-je si fort la montagne et si peu les montées ? etc... J'arrive enfin. Sur mon bureau, une belle photo nous montre tous trois alignés au sommet. Calé sur un rocher, l'appareil d'Henri nous a pris sur le faîte.

Les cascadeurs sont repartis. Je m'offre un ou deux arrêts pour me dégourdir les poignets. Au fond, il n'est pas mal, ce col. L'eau saisonnière a créé des colorados miniatures. Marâtre nature a semé dans les fonds des lauriers roses, miraculeuse beauté au milieu de cette négation de toute vie apparente. Une Sierra dentelée s'étire à l'infini dans le couchant. Le chaos s'éloigne, la piste devient chemin. Henri a cassé quelque chose et rafistole. Ce carrefour énigmatique est-il celui de la carte (au 1/1 000 000... Il n'y en a pas d'autres!) Des ouvriers nous mettent sur la route du village proche. Une famille en carriole passe. L'âne s'arrête, placide, pour compisser abondamment la poussière. Le village apparaît au bout d'un chemin facile, parcouru dans une paix biblique. Suit la routine des fins d'étape: ravitaillement, recherche d'un sol propre et abrité ; longue, trop longue causette avec les jeunes gens du cru.

Nous attendent encore des palmeraies, d'autres pistes cahoteuses, d'étranges paysages rocheux, ces imprévus bénins, des cols peut-être... Mais si l'on en croit la carte, nous avons franchi le seuil du pays ! Sans doute parce que le blanc abonde au sud du 35 ème parallèle et que l'on peut aisément écrire son nom. Il est légèrement à l'écart de la route qui relie Sfax à Gafsa. C'est le col du Haddège. Non, le Tizi n'Haddège, dit Michel, concepteur de l'itinéraire. Un peu de couleur locale pour faire oublier l'altitude plus que modeste de cet Izoard pré-saharien : 400 mètres.

Marcel BIOUS N°12
de COUBLEVIE (Isère)

NDLR : Les deux compagnons de route de l'auteur : Michel (26) et Henri (755) sont des «pionniers» des Cent Cols.

L'ENTONNOIR DE GALAMUS

André est un solide gaillard de 85 kg, un cyclotouriste confirmé qui en connaît «Un Rayon»...! Pour l'instant, il se bat dans la tempête, virevolte dans un mouvement giratoire convergent et ascendant. En d'autres termes, André plane, lui et son vélo, à un mètre du sol, en position parfaitement horizontale....sous le regard ébahi d'Evelyne, plaquée contre la paroi de la falaise et dans l'impossibilité d'agir...!

Heureusement sans mal, André se retrouve à plat ventre sur l'asphalte de la D7, dans les gorges de Galamus, en plein centre de l'entonnoir, là où le vent se plaît à décupler ses forces. Ses mains solidement agrippées au tube de selle de sa bicyclette bloquée contre le parapet de la route, un peu hébété et les yeux hagards, il regarde autour de lui. La bourrasque a momentanément cessé, pression zéro. Rien n'est stable en ces lieux; le ciel, les nuages, les rochers, tout forme un bloc. Les quelques gouttes de pluie qui viennent d'en haut du col du Linas, au-dessus des Corbières, qui était son but, lui fouettent le visage et se transforment immédiatement en neige. Honteuse et confuse, l'équipe de copains prend la décision de faire demi-tour contraignant André à remonter (alors qu'il n'en manifestait aucune intention) vers le haut....de l'entonnoir de Galamus !

Pourtant, des vents, il en connaît : l'Albe, le Cers, l'Autan, la Bise, le Mistral, la Lombarde, des vents qui meuglent, qui gémissent, qui balaient en emportant les feuilles et puis, il en a, à coup sûr, semé sans penser qu'il pourrait un jour récolter....la tempête. Parfois, il a ramé à contre vent et comme tout cycliste, il a cru tenir la forme lorsqu'il l'avait dans le dos. Des fois, bien que je ne l'aie jamais su, il a du l'avoir dans les voiles....après quelques agapes! Croyez-vous que tout ce que je viens de vous raconter, c'est du vent ? Demandez-le, à ce solide Chambérien! Lui, qui vient de s'expliquer avec Dame Tramontane, il sait maintenant ce que cela veut dire, de «voler au vent».

Ah, au fait...! J'oubliais....mais, SVP, lui dites pas : il est fortement question pour son prochain anniversaire de lui offrir le roman de Margaret Mitchell «Autant en emporte le vent»

Jean LLACER N°3990, de SAINT-LAURENT DE CERDANS (Pyrénées Orientales)

CHASSEUR DE COLS

Pour savoir ce qu'est vraiment un col, il ne suffit pas de le découvrir ou de le repérer sur une carte routière ; il faut aussi le grimper à vélo.

Mon amour, ma passion pour la montagne : trois mots - (des impressions) - le résumant et le justifiant : Majesté. Silence. Pureté.

Quand on est d'une nature paisible, quoi de plus naturel que d'apprécier la montagne qui implique un fort sentiment de respect ? Elle offre majestueusement les panoramas parmi les plus beaux du monde qui font oublier la souffrance de la grimpe. On ne sera jamais déçu, car elle tient toujours ses promesses : silence et pureté de ses cimes, majesté de ses paysages, liberté de ses animaux et certainement, la plus belle flore qui soit. Depuis l'ascension de mon premier col en 1981, le coup de foudre instantané pour la montagne ne fait que se confirmer. Depuis lors sa seule pensée m'a habité. Elle me mine comme une drogue. En fin de saison, je veux déjà y retourner l'année suivante, car, malgré ma modestie, je suis fier d'être considéré comme un... Chasseur de Cols.

Charles WINTER N°1835
de LEVALLOIS-PERRET (Hauts de Seine)

DEUX P'TITS VIEUX RATENT LE COL DE COURLÉCOU

Il était une fois deux p'tits vieux, cyclos à leurs heures, ayant la manie de collectionner les cols rou-tiers. Un jour, le diable leur apparut, et leur dit : « Allez grimper le col de Courlécou, il est facile, tran- quille et peu élevé, 104 mètres. Suivez ma flèche, c'est tout droit et tout plat ».

Oui mais... Z'ont raté la petite route à gauche après Herboure. Peut-être un coup de Belzébuth?

Z'auraient bien faire demi-tour, mais le TGV de 14h30 les attendait. Z'avaient pourtant longuement et pa- tiemment attendu cette félicité : 1170 km qu'ils avaient pédalé en mijotant de franchir ce col d'extrême sud-ouest coincé entre le Mont Choldocogna et la rivière Bidassoa.

Le col de Courlécou, c'est tout droit depuis Paris, droit sur Hendaye, leur avait assuré un tenace démon, droit comme un trait de flèche de l'A.C.P. et les deux p'tits vieux l'ont cru !

Z'ont traversé la Seine, et ont chevauché les vallons de la Vallée de Chevreuse pour débouler dans la plaine de la Beauce, et là ils savaient que c'était plat, droit et tranquille. En attendant, c'était l'heure de la pre- mière pause midi et, bien à l'abri dans le café-bar-épicerie-mercerie-droguerie-presse-journaux dont la dernière peinture datait vraisemblablement de l'entre-deux guerres, ils sirotaient leur café, inquiets du ciel noir d'encre et de l'aspect de la rue blanchie d'un coup par la chute soudaine d'une épaisse moquette de grêle immaculée. Le diable était facétieux et les grêlons ont disparu aussi vite qu'ils étaient apparus. Et c'est comme cela qu'en milieu d'après-midi ils ont rencontré leur première admiratrice. Age indéfini, allure indéfinie, vocabulaire bien défini :

- Vous venez de loin ?.

- De Paris, on est partis ce matin.

- De Paris ! Et ben N... de D..., alors vous, vous êtes de la pédale, hein !!!

Z'ont été surpris par l'attaque, les p'tits vieux, sont restés sans voix. Tout de même, il y a eu le traditionnel « Bonne route ». Ça les a remis dans le droit chemin.

LA BEAUCE ET LA SAVOIE

Le droit chemin en Beauce, facile ! C'est ce qu'ils se disaient, face à un féroce vent de sud-ouest qui pla- quait l'herbe sur les bas-côtés de la route et leur menton sur le guidon. Aussi, économes de leurs vieilles guibolles, ils s'octroyèrent un brin de pause. Et presque timidement un ouvrier s'est approché d'eux et a entamé la conversation. Et c'est comme ça que deux p'tits vieux surpris et ébahis apprirent que la Beauce n'était qu'un immense faux-plat, que le vent y était permanent dans un sens ou dans un autre, et que de toutes façons il était épuisant, déprimant et éreintant. Et qu'il était plus facile de pédaler en Savoie et plus agréable de grimper les cols savoyards. D'ailleurs il le savait bien, lui qui avait fait de la compétition, lui qui n'attendait qu'une chose : que ses activités professionnelles lui permettent de retourner à ses chères mon- tagnes. Du coup, ils sont repartis réconfortés, nos deux p'tits vieux, toujours à l'ouvrage, mais en se disant que le lendemain ils seraient en Sologne et que tout le monde le sait, la Sologne, c'est tout droit, tout plat, et en plus, y a des arbres pour couper le vent. Hélas, les arbres coupent peut-être le vent, ils n'empêchent pas la pluie. Mais comme leur ont dit deux vacanciers québécois rencontrés près du château de Chambord : même sous la pluie, que la France est belle ! En trois semaines de séjour en France, ils n'avaient eu que deux jours de soleil !

LE PETIT MATIN

Il faut s'expliquer sur l'expression «petit matin». Ainsi, tout au long du périple, les hôteliers proposeront invariablement les petits déjeuners à 7 h 30. Mais pour ce nouveau matin, l'aubergiste leur a carrément proposé 8h00. J'en connais qui crient à l'horreur. Vous croyez nos p'tits vieux désespérés ? Pas du tout ! Nos gais compagnons sont adeptes du confort ! Lever 7h30, petit déj 8 h, départ 8h30, 70km le matin, pause d'une heure à 13 h et 70km l'après-midi. Arrivée à l'étape du soir vers 18-19h. Douche et changement de te- nue, il est 20h. Dîner, téléphone aux épouses et il est 22h. Extinction des feux 22h30, voilà leur programme.

Ils n'ont aucun mal à s'y tenir et même y intègrent des séquences de pur tourisme, comme ce long arrêt au Dorat (BPF) petite ville limousine toute de granit gris enchâssant sa collégiale St-Pierre, colossal ensemble des années 1100, savant mélange médiéval de piété et de défense. Pierres attachantes aussi que ces monts de Blond, vaste chaos, mélange habile de forêt verte, fougères rousses et rochers bruns et qui mènent à Cieux (BPF) étape du soir prévue que l'un de nos deux compères « connaît » bien, paraît-il. Sauf que ce soir l'hôtel en question est fermé, qu'il est en vente, que c'est le seul hébergement possible dans le pays, qu'il pleut, qu'il est 18 h 30, et qu'il y a déjà 141 km au compteur. Pas catastrophés pour ça, nos deux p'tits vieux, z'ont continué ; 7 km seulement et en descente, pour trouver accueils multiples à Oradour-s-Glane le neuf.

Au petit matin, le vieil Oradour-s-Glane leur a ouvert ses grilles qui enserrèrent désormais les horribles ruines de ce 10 juin 1944. Ils ont descendu, vélo à la main, cette longue rue principale où tout est figé pour l'éternité. Ils sont restés muets (et pourtant) devant ces façades borgnes, ces voitures calcinées, ce vélo, cette machine à coudre... recueillement...

LE CYCLOTOURISTE SPORTIF

Après cela c'était tout plat, enfin presque, puisque c'était la vallée de la Vienne. Survint alors ce cyclo fluo, tout titane et Campa, et qui spontanément adapta son allure à celle de nos deux baudets : le voyage avec sacoches, il n'avait jamais essayé, mais il enviait. Pour l'instant, il avait fait la Bernarino, la Rémonpoulidor, la Luisonbobé et aussi... mais... il faisait aussi des Audax et puis les concentrations du Codep, et les randos promenades du club. Accessoirement il faisait du tennis et du foot. Il faisait aussi... Intarissable il était, levant le pied à la moindre bosse pour rester à la hauteur des besogneux. Quinze km, il est resté, amical, bavard, simple, et puis s'est excusé de sa fuite en avant pour cause d'horaire prévu. Dommage, une heure de plus et nos voyageurs lui présentaient une licence de leur club.

Pour l'instant, les voilà à Brantôme (BPF), site pittoresque associant cavernes, vieille abbaye, pont Renaissance, moulins, jardins et vieilles maisons, un ensemble ravissant invitant à la flânerie. Mais aujourd'hui Brantôme est livré à la fête, aux manèges, aux camelots, au bruit, à la foule, et il faut rouler doucement, tout doucement. Et là, devant les yeux écarquillés de nos deux p'tits vieux, se meut un étroit pantalon blanc aux formes arrondies, au contre-jour transparent et révélateur. « Oh, dis, y a rien dessous, hein ? » Bref, il vaut mieux avancer. Fuyons. Jusqu'à Bourdeilles, au pied de l'imposant château accroché au bord de la roche surplombant un petit bar où officie une grand-mère totalement dépassée par une dizaine de clients assoiffés, ne se souvenant plus de leurs commandes, servant les derniers en premier, perdant son carnet de notes en route, trottinant sans relâche en tous sens, revenant en énonçant tout haut les commandes, que d'ailleurs elle intervertit, posant ses additions sur son carnet en se trompant dans son calcul et dans ses rectifications. Bref, un arrêt longuement réparateur pour nos deux p'tits vieux.

LA SELLE CASSÉE

Jusque-là, z'ont été tout droit ou presque. Z'ont eu que du plat ou presque, alors ce col qu'on leur a promis, ils l'attendent, ils l'espèrent, mais pour l'instant ils pivotent tout à l'Ouest car il leur manque trois BPF plantés là-bas au bord de l'Atlantique. Crac ! Un cri (grand), un zig-zag impressionnant, le Claude a failli plonger ! Cette maudite chaîne a profité d'un coup de rein en danseuse pour sauter quelques pignons plus bas ! Plus de peur que de mal. Mais un malheur n'arrive jamais seul : crac ! Un cri (petit), un zig-zag relatif, le Claude a cassé sa selle. Maudite selle qui a profité d'un coup de rein pour sectionner son boulon expander. Une réparation de fortune à base de courroie de cale-pied (il est bien l'autre p'tit vieux qui dédaigne les pédales automatiques...) permettra de tenir jusqu'à Blaye (BPF), étape du soir. Là, merveille, le premier magasin rencontré est un vélociste. Il lui est impossible de réparer la selle cuir sur mesure de Claude, mais il lui vend une belle selle plastique dure comme pierre qui mènera la vie dure aux ischions sollicités pour le reste du périple. Le périple, à Blaye, tout droit, c'est le bac tapi au petit matin dans les brumes grises de la Gironde. Tel un vaisseau fantôme, sans un clapotis, il franchit cette étendue blême pour aller s'affaler au pied des châteaux vigneux prestigieux de Mouton Rotschild, Cos d'Estoumel, Lafite Rotschild et les autres.

LES LANDES

Vertheuil, (BPF) haut-lieu de la Pointe de Graves à 30 m d'altitude, est la porte des Landes pour les deux fléchards. Alors là, pour du plat, y a pas mieux, y a pas pire, selon l'idée qu'on se fait de 300 km d'une platitude monotone égale et permanente plantée d'une armée innombrable de pins rigoureusement tous semblables, dont les troncs forment de chaque côté de la route un sombre mur inconsistant, avec par ci par là, réservés au maïs, quelques espaces nus et lisses aux teintes lugubres de raz-de-marée sur sol lunaire. « Le pin et le maïs, y a que ça ici ! », a sobrement commenté ce midi le restaurateur à l'ancienne de Sore en servant un large plat de lentilles, l'unique plat du jour. Le lendemain midi trouve nos deux pédaleurs à l'Hôpital d'Orion, vestige d'un relais d'un des chemins menant à St-Jacques de Compostelle. L'unique commerçant du hameau leur vendra, côté épicerie, pain, pâté, fromage et boissons, puis les installera côté bar pour la dégustation de leurs achats, le tout pour un prix dérisoire.

Dans les Landes, point de col évidemment, mais ce coquin diabolin murmure plus que jamais à nos p'tits vieux que là, droit devant, se rapproche ce fameux col de Courlécou. Même qu'il est porté sur la carte Michelin pliée sous le transparent de leur sac de guidon. D'ailleurs, le Pays Basque est là : les frontons, les maisons blanches et l'Euskara (la langue Basque) ont fait leur apparition. Et à l'étape du soir, à Louhossoa où l'hôtel est mitoyen avec le troquet du village, l'hôtelier se fait cicérone en emmenant nos deux curieux assister à un match de pelote basque ; il leur en explique même toutes les règles. Ça c'est du vrai cyclo-tourisme !

La brume est ici paraît-il un gage de belle journée, alors c'est sûr et certain, cette dernière étape d'une demi-journée sera belle. Pour l'instant, nos deux p'tits vieux tout gaillards plongent tout net dans les nuages qui stagnent en dessous d'eux à 100 m d'altitude, repassent sous la masse ouateuse pour glisser le long de la Nive, joli torrent pyrénéen, mais rivière basque d'abord. Pour glisser, ils glissent, ils patinent même, car la chaussée, confidentielle, est une succession continue de ressauts extrêmement pentus qui laissent plusieurs fois nos gaillards au bord de l'asphyxie ; et ce n'est pas cet excessif raidillon planté à l'entrée d'Ixassou qui les fait changer d'avis.

LES PROVISIONS DE CLAUDE

Ouf ! Une pause est la bienvenue. La boulangerie de l'endroit est mise à contribution pour fournir quelques reconstituants. Normalement, il n'y a pas à subir cette corvée car les provisions de Claude y pourvoient largement, mais elles sont épuisées. Elles ont tenu six jours quand même ! Il faut dire qu'au départ, si le vélo de Claude pèse infiniment plus lourd, c'est qu'il emmène avec lui de quoi tenir un sévère siège de longue durée. Faites l'inventaire du sac de guidon de Claude, véritable garde-manger ambulante, et vous y trouverez ainsi un jambon de Paris, un cake de viande en tranches (tranches larges comme une main de catcheur), un saucisson taille 16 dents (ça, c'est lui qui précise), tomme de fromage Edam et 1/2 tomme de mimolette (faut varier, précise-t-il encore), plus quelques babioles style fruits secs et en-cas divers.

TOUT OU RIEN POUR UN COL

Claude a retrouvé le moral et il chante : - Coucouroucoucou...ou...ou...Col de Courlécou...ou..

Et il file... Voici le long, très long faux plat d'Herboure, 80 m de dénivelé pour 5 km de route, et Claude file ... Première bifurcation, une indication : col d'Ibardin.

C'est pas celui-là et Claude file, et il chante.

Et Gaby rame derrière, et il crie : première à gauche ! première à gauche !

Peine perdue... Bifurcation, pas d'indication. On n'entend plus Claude chanter, il file de plus en plus rapidement dans le vent... Et Gaby ne crie plus... pour quoi faire ?

Enfin, un immense rond-point calme les ardeurs de notre cyclo-chanteur :

- Dis-donc, où c'est la route pour le Col de Courlécou ?

Ça sent le coup fourré :

- Derrière nous, tu l'as passée sans la voir, sans ralentir, tu filais...

- Ben oui, ça descendait, ça valait le coup, j'ai rien vu. Et c'est loin ?

- Trois kilomètres à remonter derrière nous pour retrouver le croisement, ...
- Trop loin, tant pis !

On entend un rire diabolique se répercuter dans les airs. Tordre le cou à ce mauvais génie ? Le pendre haut et court ? Car tout de même cela valait-il la peine de faire 1170 km pour récupérer un col ? Et pour finalement le rater ? Sale coup ! Déception ?

Quoique... Allons, que diable, il reste à nos deux p'tits vieux le plaisir partagé d'une Flèche Paris-Hendaye réussie, avec des images plein la tête et de joyeux souvenirs évoqués maintes fois dans une totale connivence.

Gabriel BARILLET N°2959
de REIMS (Marne)

FERVEURS PASCALES

Dimanche 12 avril 1998, Carpentras. Le décor du rendez-vous pascal est dressé entre platanes, église et vestiges romains. Des cyclos encore frigorifiés déambulent entre les stands en dévorant un sandwich au pâté...

Notre Confrérie est bien là, sous sa tente en plastique bleu, accueillant des cyclos volubiles. La revue 98, fleurant encore bon l'encre d'imprimerie vient d'arriver et elle trône sur les tréteaux de bois faisant office d'autel de cérémonie... Des doigts avides tournent les pages et cherchent fébrilement, au coeur de la revue, le palmarès !

Certains se redressent soulagés en lâchant : «j'y suis !».

Au milieu de la mêlée, un doux jeune homme blond épiluche anxieusement le «Tableau d'honneur», puis, souriant et rassuré, claironne :

«Ouf! il est derrière moi !»

Mais qui donc ?

«Ben, mon père !».

Étonné, je lui suggère d'écourter ses angoisses et de ne pas attendre la parution de notre revue pour connaître le score de papa mais plutôt de le lui demander directement ! Réponse sans détour :

«Mais c'est qu'il ne veut pas me le dire !! Il grimpe des cols à mon insu et me cache la cruelle vérité !»..

Hilarité de l'assistance !

«Du reste, ajoute-t-il, je me venge de la même manière car je ne lui indique pas les cols que je grimpe hors de sa vue !!»

Il ne nous restait plus qu'à attendre la visite du papa à notre stand pour que le score de son fils lui soit révélé...

Qui aurait cru qu'au sein de notre Confrérie se cachaient de tels drames familiaux ?

René POTY

UN GRAND SOUVENIR ...

Aujourd'hui nous prenons la journée pour «faire» un seul col ! Nous sommes trois, à 9 heures du matin, à enfourcher nos VTT à Moutiers (480 m) !

Nous nous lançons, non sans quelque appréhension, à l'assaut du col de Thorens (3114 m !)
La distance aller-retour est d'environ 84 km pour une dénivelée de 2900 m ! Difficile de faire mieux... ou pire !

La montée de la vallée de Belleville-Les Menuires est longue ; enfin, après 36 km d'ascension, on arrive au beau milieu de la station de Val Thorens. C'est l'heure du repas et une petite sieste s'impose sur une pelouse transformée en piste de ski l'hiver.

Après avoir un peu grillé au soleil, nous repartons avec hésitation, car il semble y avoir beaucoup de neige là-haut.

C'est maintenant une large piste assez roulante, malgré quelques passages difficiles ; nous arrivons ainsi jusqu'au départ du télésiège du col (environ 2800 m). Devant nous se trouve le glacier, entre la pointe de Thorens (3266 m) et l'Aiguille des St Pères (3360 m).

Encore un peu plus de 300 m d'altitude à gagner ; pour moi ce seront les plus durs, avec portage sur la neige ou sur les moraines. Quelques dizaines de mètres, puis une pause... etc. C'est mon rythme !

Nous croisons un groupe d'alpinistes avec crampons et piolets, qui nous demandent si c'est un pari !
Enfin la récompense : le col et un cadre splendide. Un panorama sur la Vanoise de l'autre côté, le grand glacier de Chavière, le Mont de Gebroulaz et le Roc des St Pères en avant des aiguilles de Pécelet et de Polset.

Après le casse croûte pris dans ce cadre majestueux, descente inoubliable dans la neige, car on s'aperçoit qu'on peut rester sur le vélo : on peut même godiller !

On recommencerait bien, mais le télésiège ne fonctionne pas !

Après Val Thorens, descente le long du torrent de Pécelet, puis le long du Doron de Belleville jusqu'à St Martin de Belleville. Après St Martin, nous prenons la D96, petite route sauvage parfois raide, qui nous ramène à Moutiers par le chemin des écoliers.

Cette sortie reste un grand moment de cyclotourisme. De plus, elle ne présente pas de danger si la météo est bonne et si on a de bonnes lunettes... de soleil.

Jean Pierre ALBAN N°2513
de BRENS (Ain)

NDLR : Jean-Pierre Alban a accompli un exploit. A cette altitude la neige est présente en toutes saisons. C'est préférable d'effectuer cette ascension qu'à partir d'août.

LE SIXIÈME ÉLÉMENT

Mes vacances 1998 devaient m'amener à de riches découvertes. En effet, suite à mon expérience réussie entre Strasbourg et Lyon par les massifs des Vosges, du Jura et de la Suisse en solitaire, j'avais projeté de traverser les Pyrénées d'Ouest en Est, mais cette fois-ci, accompagné de trois camarades.

Mal m'en a pris ! Des contraintes professionnelles ont obligé chacun de mes compagnons de route à abandonner le projet, les uns après les autres. Je me retrouvais donc seul. Par prudence (seul, je crains toujours la haute montagne), j'annulais tout, sauf... mes vacances qui étaient programmées depuis longtemps et ne pouvaient plus être déplacées. Et c'est donc un peu la mort dans l'âme que je partais sillonner d'autres routes de France aux reliefs plus modestes, en prenant le parti de tourner autour de points de chute choisis le plus «efficacement» possible. (Près de 100 cols en deux semaines, pas mal, non ?).

C'est ainsi que je me retrouvais à Romans-sur-Isère, au pied du Vercors, non pas par hasard, mais, pour effectuer une randonnée cyclo sportive annuelle. Ma course terminée, je revenais à ma première passion: la chasse aux cols.

J'endossais donc mon maillot et mon cuissard à l'effigie des 100 cols, et me voilà parti direction le col des Limouches, le col de la Bataille et le plateau de Lente. Pourquoi cet équipement, pourriez vous me faire remarquer ? J'ai moi-même eu beaucoup de mal à m'en convaincre, mais, j'éprouve une certaine pudeur vis-à-vis des plus de 1000 cols ainsi qu'une crainte d'incompréhension de la part de tous les autres, cyclo-touristes ou pas. Mon adhésion n'est pas éphémère, car la connaissance d'un cent coliste lors d'un brevet grâce à l'autocollant des cent cols, bien en évidence sur son cadre, ne laisse pas insensible et m'a finalement décidé.

Fermons cette parenthèse et revenons à l'histoire. C'est en revenant un peu fourbu d'un périple cyclotouristique, que le 6ème élément m'aborda. Je connaissais déjà les 4 premiers : l'eau, la terre, le feu et l'air, tous aussi importants les uns que les autres. Ma passion pour le cinéma et le génie de Luc Besson m'ont amené à connaître le cinquième. Le vélo, le cuissard et les aléas de la vie, m'ont permis de rencontrer le sixième.

Le sixième homme dans la liste du club, autant dire un instigateur, qui se trouvait ici, à Romans et au même camping que moi. Une rencontre tout d'abord instructive ; je percevais l'état d'esprit dans lequel le club des «Cent Cols» avait été créé il y a près de 30 ans. Puis ce n'était pas une ambiance pure et dure comme je le pensais, mais un climat plus sportif où l'on ne rechigne pas à faire 200, voir 300 kilomètres la tête dans le guidon, où les courses de côtes et les sprints entre collègues ne sont pas bannis.

Ensuite, une rencontre, que je qualifierai d'apaisante ! Ajoutée à d'autres, qui ont jalonné mon parcours, elle m'a permis d'apprécier mes vacances forcées. Je comprenais alors la chance que j'avais de rouler librement au soleil, à la fraîcheur et dans la tranquillité du mois de septembre.

Une rencontre de deux passionnés, de deux personnes saines de corps et d'esprit qui ont «un petit vélo dans la tête». En l'espace de deux ou trois heures qu'ont duré nos échanges, rien ne venait ébranler ma conviction profonde selon laquelle il n'existe qu'une seule passion, le vélo et 4 ou 5 fédérations pour l'encadrer. En définitive, quel que soit les modes de pratique, du coureur au touriste en passant par le cyclo-sportif et le cyclocampeur, une seule motivation suffit pour les fédérer : le plaisir de la selle pour découvrir la France. Les petites querelles intestines entre fédérations sont bien loin des préoccupations de la masse cyclo. Le mode de pratique correspond plutôt à l'état d'esprit ou l'état de forme du pratiquant. A la limite, je suis certain que nombreux sont ceux qui rythment leurs saisons ou leurs étages de la vie, en changeant leur façon de rouler. Par exemple, l'interruption momentanée du vélo doit frapper tout un chacun d'entre nous. Cet arrêt correspond à un besoin tant physiologique que psychologique et ne peut que mieux raviver le feu de la passion.

Une rencontre réellement captivante. J'ai littéralement bu les récits d'expéditions plus ou moins réussies de ce «vieux» Cent Cols . J'ai l'impression d'avoir déjà vécu chacune de ses souffrances sur le vélo, tant il savait les raconter. Et son histoire de col franchi en rêve éveillé, restera en moi comme de merveilleuses petites anecdotes vélocipédiques.

Le sixième élément, vous l'avez compris, a marqué mes vacances et ouvert mes yeux sur le vélo comme moyen de rencontre.

Un grand merci à lui.

Franck JACON N°4033
de SCHILTIGHEIM (Bas-Rhin)

COMME CHIEN ET CHAT

Dans un coin de l'Ardèche secrète
Un cyclo promenait sans but vraiment précis,
Il passait nonchalant, silhouette discrète,
Et chaque carrefour le voyait indécis.

Au hasard de sa route, il longea une ferme,
Déclenchant aussitôt les aboiements d'un chien
Plus par forfanterie, que par morsure en germe
Juste pour signaler qu'ici on gardait bien !

Le minou du logis s'en vint d'un air sévère
Pour faire la leçon au belliqueux Médor,
Leçon, si vous m'en croyez, à la saveur amère
Qu'il donna sur le champ, à l'ombre des blés d'or.

Tu pourrais te montrer juste un brin plus aimable,
Car cet homme qui passe est quelqu'un de très bien,
Un pondéré, un sportif raisonnable
Qui ne nous ennuie pas et ne nous vole rien.

Tu m'agaces, Greffier, à jouer les pandores,
Je n'aboie pas par vice, encore moins par plaisir,
Moi je fais mon métier, tandis que toi tu dors.
Et l'orage arriva, et gonfla à loisir.

Le vélo arrêta net ses bagatelles :
Ne vous accusez pas ainsi de tous les maux,
Car s'il a bien donné vos noms à la querelle,
L'homme sait mieux que vous se battre avec les mots.

Laissez donc la guéguerre à ces indociles,
Laissez les se piquer comme acariens
A propos de leurs clubs, d'autres choses futiles
Et comme chiens et chats, se disputer pour rien.

Rolland ROMERO N°1269
de la VOULTE (Ardèche)

PREMIER «2000» ET PREMIÈRE MARMOTTE

Arrivé à 60 ans avec un peu plus de 100 cols, j'envisage sérieusement mon entrée à la Confrérie des «Cent Cols», mais il me manque les fameux «+ de 2000 m».

Le Bourbonnais n'étant pas propice pour en rencontrer, j'opte pour un séjour dans la région de Barcelonnette.

Le dimanche 7 juillet, à 7 heures, je prends le départ de la 4ème «Randonnée de la Route la plus Haute d'Europe» : la Cime de la Bonette ; rien que ça pour un début ! Optimiste, je prends également la carte du Rallye des 7 cols de la vallée de l'Ubaye. Il faut dire que des camarades de club m'avaient certifié que les différents cols convoités étaient plus longs mais bien moins durs que la montée du Puy-de-Dôme. J'ai pu constater par la suite qu'ils avaient raison.

Dès la sortie de Jausiers, le premier panneau est rassurant : il n'y a «que» 23 km jusqu'au sommet ! Roulant à l'économie, ignorant ce qui m'attend et comment je vais m'en sortir, je commence à m'élever, régulièrement mais calmement.

Passées les dernières habitations : calme complet. La route est bonne, la circulation pratiquement nulle, les participants peu nombreux; un seul m'a dépassé en cours de route. Tous les kilomètres, un panneau indique la distance qui reste à parcourir ; le soleil joue à cache-cache avec les nuages, ce qui n'est pas gênant.

Arrivé aux deux tiers de l'ascension, je vois sur la route, à une cinquantaine de mètres de moi un animal, que je prends tout d'abord pour un ragondin ; mais en m'approchant, je constate qu'il s'agit d'une marmotte : ma première marmotte ! Elle n'est nullement gênée par ma présence et ce n'est que lorsque j'en suis à une dizaine de mètres qu'elle part se réfugier derrière des rochers. Par la suite j'en ai rencontré d'autres, plus ou moins craintives, certaines sifflant avant d'aller se cacher.

Pour l'instant tout va bien : j'ai pris mon rythme de croisière, les kilomètres s'égrainent régulièrement. Un troupeau de moutons broute le long d'un petit cours d'eau. Le chien m'accompagne un moment puis retourne vers son troupeau. A la sortie d'un virage, je découvre un lac d'une eau très claire où se reflètent les nuages et les cimes avoisinantes. Un campeur y fait sa toilette. Me voici arrivé à hauteur des anciennes casernes de Restefond. Pas le temps de visiter, je reviendrai. Je sens que j'approche du sommet car l'air est plus vif et le vent commence à se faire sentir. Une courbe à gauche et je débouche sur une portion pratiquement plate où le vent, plus fort et plus froid, m'oblige à mettre un coupe-vent. J'aperçois au loin l'échancrure du col, et, à peine plus loin, mais beaucoup plus haut, le point que je dois atteindre. Cette portion de plat me permet de souffler un peu.

Une petite fortification sur la gauche de la route et enfin le col (et non le sommet), où a lieu le contrôle-ravitaillement. Je ne m'arrête pas, je le ferai en redescendant. Pour l'instant je continue, mais là «tout à gauche», car en plus de la pente très raide, mon attention est retenue par les pierres, les trous, le gravier... Une dernière courbe à gauche et c'est le sommet. Une vue magnifique s'étend à perte de vue. Il fait froid, aussi, par dessus le coupe-vent, je passe le ciré. Après avoir poinçonné ma carte des «7 cols ubayens» je poursuis, mais cette fois en descente (pour la première fois après 23 km) jusqu'au col où un café brûlant est le bienvenu.

C'est avec nostalgie que je reprends alors la route, en sens inverse, jusqu'à Jausiers, à allure touristique, en découvrant la montagne sous un autre aspect. Je viens de faire mon premier «2000». Le lendemain 8 juillet, ce col était fermé suite à une tempête de neige !

Les jours suivants je poursuis ma moisson de «2000» et je pourrais maintenant dire à Paul MAILLET (revue n°25/97, p52) où se trouvaient les mouches en juillet 96 : Elles étaient toutes avec moi pour m'accompagner !

Robert RAVEAU N°4334, de MOULINS (Allier)

LA NOUVELLE CALÉDONIE

La Nouvelle Calédonie fait partie de la Mélanésie : cet archipel est situé au sud-ouest de l'océan Pacifique. Communément appelée «Grande Terre», l'île principale est traversée dans toute sa longueur (400 km) par une chaîne de hautes montagnes.

Ce territoire d'outre-mer est atteint après un vol de 22 heures avec escale à Bangkok.

Un séjour de 3 semaines en mai, période automnale favorable, va nous permettre de visiter la province nord dans un premier temps, avec Koné comme lieu de résidence, puis Nouméa avec sa côte découpée avançant dans le plus grand lagon du monde.

Paradis des chasseurs de cols, la Calédonie en compte un nombre important, de faible altitude certes, et, la plupart sur les routes côtières. Trouver des ascensions répondant aux conditions du BIG est un autre problème. Peu de routes traversent la chaîne et les cols n'atteignent pas 500m ; il faut chercher ailleurs : vers Koné où deux réussites viendront enrichir mon palmarès.

Dans cette région la première difficulté est l'absence totale de panneaux de signalisation. Face aux nombreuses routes partant vers les tribus, il n'est pas toujours aisé de trouver son chemin (dès que l'on emprunte ces pistes, le goudron disparaît).

Premier objectif : le col de Poindala vers la tribu d'Atéou. Quelques raidillons avant d'entamer la montée, plusieurs passages à 10 % et les 500 derniers mètres très pentus me contraignent à monter à petite allure. Avec l'absence d'ombre je termine péniblement, fatigue du voyage et décalage horaire pouvant probablement expliquer cette lassitude.

Trois jours plus tard j'entreprends l'ascension du col de Poindiou à nouveau sur une route non revêtue. Au delà de la tribu de Taniaka, la première partie n'est pas trop pentue, mais dès le troisième kilomètre, il faut affronter des pourcentages sévères. Dès lors, plus de répit sur cette piste en latérite inondée de soleil. La récompense arrive avec le sommet où l'on découvre un large panorama.

Il ne nous reste plus qu'à rejoindre Nouméa distante de 270 km. D'entrée, je vais m'offrir une superbe ascension, le mont Koghi : partant du sud de la ville, un petit col sert de mise en jambes, puis suivent une série de côtes avant de gravir le col de Tonghoué. Au bas de la descente je suis au pied de mon cent-huitième BIG : 5 kilomètres très difficiles avec des passages variant de 10 à 18 % sur une route goudronnée. J'effectue la montée sous un déluge, cette pluie est la bienvenue compte tenu de la rudesse de la pente; en voilà un qui figurera en bonne place à mon palmarès.

Deux échecs vont suivre sur des muletiers impraticables. Alors que je m'achemine vers un maigre bilan, la chance me sourit enfin avec la rencontre de résidents avec qui nous avons effectué le voyage aérien. Le prêt d'un vélo «Cannondale» très performant et des informations précises sur des pistes cyclables vont me permettre d'augmenter mon capital de 4 unités.

Dès le lendemain, je programme le col de la Haute Couvelée, superbe ascension présentant un dénivelé de 900 m en 10 km : dur ! mais, quelle satisfaction d'épingler ce col. Le col de Nandoué et les monts Dzumac et Ouamourai ne sont guère plus faciles : pistes en latérite, pourcentages sévères et en prime la chaleur et les moustiques.

Terre d'aventure, ce beau pays offre de multiples randonnées mais il est indispensable d'obtenir un maximum d'informations auprès des populations locales, les cartes étant peu fiables et les panneaux bien souvent absents. Il convient de s'engager avec prudence dans certains secteurs notamment en cas de pluie ; quant au matériel, un VTT n'est pas un luxe.

Un troisième voyage dans le Pacifique devrait me permettre de décrocher le brevet du Kangourou ; Mélanésie ou Polynésie : le choix sera difficile !

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

LE COL DE LA VIERGE MARIE

Difficile d'envisager de ne pas profiter de vacances en Turquie sans tenter d'arrondir mon pécule de cols . Dès le lieu du séjour connu, je m'étais précipité sur le catalogue des cols turcs en moins de temps qu'il n'en faut à ma roue de 700 pour accomplir une circonvolution (dans la descente d'un col, bien sûr ...)

Déception! Si plus de 300 cols figurent à l'inventaire de ce vaste pays, seuls deux d'entr'eux paraissent accessibles sans approche motorisée depuis Kusadashi, mon lieu de résidence : le Camlik Geç et le Meryemana Geç, altitudes indéterminées. Difficile de se procurer une monture dans le Club-Village qui accueille pourtant plus d'un millier de touristes. Finalement, je devrai, après moult palabres, me contenter d'un VTT et encore, ne pourrai en prendre possession qu'à partir de 19 h 30 alors que j'avais prévu mon escapade vers les 9 h 30.

Dès 6 h30, le lendemain, je m'élançe afin de rouler le moins possible sous les fortes chaleurs ; rapidement, j'apprécie à sa juste valeur le VTT par sa souplesse de dégagement vers les bas-côtés de la route dès que des ronflements de moteurs se rapprochent. Ici, la route appartient aux seuls véhicules motorisés qui le font savoir par klaxon interposé. Des carrioles et toutes sortes d'attelages, fort nombreux, brinquebalent en dehors de la chaussée dès qu'ils en ont la possibilité. Le peuple turc, au demeurant très accueillant, devient nerveux dès qu'il tient un volant.

Avant de s'enfoncer à l'intérieur des terres, mon chemin longe pendant quelques kilomètres la côte, me permettant au passage d'admirer la baie de Kusadashi et d'entrevoir dans le lointain, au delà des flots bleus de la mer Egée, l'île grecque de Samos. A l'approche de Selçuk, au milieu des champs de coton dont les fleurs commencent à s'épanouir, je croise quelques vélos à l'allure antique. Passage devant le site sublime d'Ephèse visité quelques jours plus tôt ; splendide métropole sous l'antiquité, ses ruines constituent un témoignage émouvant de sa splendeur passée. Les alluvions déposées par le Kuçuk Menderès ont repoussé la mer Egée à une dizaine de kilomètres de ce qui fut la rue du Port et l'altimètre qui se bloque sur le chiffre 10, confirme que je ne me trouve guère au-dessus du niveau de la mer malgré les nombreuses bosses avalées.

Sitôt passé Ephèse, un panneau « House of Virgin Mary » indique la même direction que celle du col de Meryemana. La route s'élève immédiatement, permettant une vue aérienne sur la cité antique. Sur ces pentes soutenues, je serai encouragé par des touristes, anglophones pour la plupart et après 5 à 6 kilomètres d'ascension, l'altimètre créditera l'altitude (non vérifiée) de ce col de 405 mètres. Et au sommet, surprises ! D'abord, un péage auquel je pourrai me soustraire grâce à la modestie de ma monture, mais ensuite, la découverte d'une chapelle érigée sur les fondations de la dernière demeure de la Vierge Marie. Un panneau explicatif, dans ma langue maternelle, m'apprendra l'histoire de ce monument culturel dont j'ignorais complètement l'existence.

Après avoir apprécié la descente bien roulante, une pente douce me conduira à mon second objectif de la journée et c'est, naturellement satisfait du devoir accompli, que je rejoindrai mon port d'attache au terme d'un parcours de 75 kilomètres environ.

René USEO N°2848
de SEYNOD (Haute-Savoie)

MA PLUS BELLE VICTOIRE

En faisant le bilan d'une carrière cyclo déjà bien remplie, j'ai essayé de fouiller au plus profond de mes souvenirs pour y dénicher le fait marquant susceptible de passer à la postérité sous le titre d'exploit du siècle dont je pourrais me targuer.

Il m'a fallu creuser longtemps pour découvrir la perle rare : c'est à présent chose faite.

Mon histoire a pour cadre le tour du Tarn que j'ai fait avec mon ami Jacques voici quelques années. Pour lui, c'était la réalisation d'un rêve d'enfant, quelque chose de grandiose qui avait autant de valeur que le tour de France pour Indurain. Jacques, ancien mineur de fond, arrivé à la cinquantaine, arrête illico toute activité dès que la télé propose la retransmission d'une épreuve cycliste. Véritable encyclopédie vivante, il peut parler des heures durant, de tel ou tel champion, qu'il soit de la région ou qu'il soit universellement connu.

Quelle n'a pas été sa joie quand je lui ai proposé de faire le tour du Tarn ! C'est toujours dans son esprit, quand nous en parlons, un des grands moments de son existence.

Il nous arrive de sourire en évoquant les faits pittoresques de cette expédition.

La fois où nous avons fait du camping à la ferme dans la région d'Alban pour profiter du grand air et du calme de la campagne. Tout se passa pour le mieux jusqu'au lendemain quatre heures du matin, heure à laquelle tous les coqs de la ferme se mirent à chanter les uns après les autres : car nous avons eu la chance de choisir la seule ferme de la région qui s'était spécialisée dans l'élevage de coqs.

Cette autre fois où Sylvie, la fille de Jacques, devait nous apporter un repas avec des produits de la ferme ainsi qu'une bonne bouteille de vin de Gaillac pour le repas de midi. Malheureusement pour nous, Sylvie n'a jamais trouvé le point de rendez-vous et nous avons dû nous contenter pour toute la journée d'une misérable banane qui traînait dans le sac de guidon. Mais le moment le plus glorieux de ma carrière cyclo-touriste se situe pratiquement à la fin de la randonnée. D'après le profil fourni par Xavier Metge, il ne restait plus qu'une «taupinière», (enfin c'est ce que je pensais, dans ma candeur de néophyte) qui avait pour nom le pas du Sant et qui culminait à 610 m.

Ce qui ne devait être qu'une formalité, se révéla bien vite comme une entreprise très ardue. La pente se fit rapidement très sévère, les «Ponts et Chaussées» ayant même posé plusieurs panneaux indiquant 12 %. Je dus à regret laisser partir Jacques, plus véloce que moi, alors que j'avais entretenu l'espoir de le devancer dans cette dernière difficulté.

Après, c'était fini, il n'y avait plus de cols et mon beau rêve de gloire s'envolait avec Jacques !

Alors que j'appuyais lourdement sur les pédales pour vaincre cette fichue pente, pensant que Jacques devait être à présent bien près du sommet, quelle ne fut pas ma surprise de voir une tête congestionnée émerger des fougères, sur le bas-côté de la route, me criant :

«Vas-y, continue, j'ai la colique ... (pour ne pas dire autre chose) je te rejoindrai plus loin !»

Ce langage imagé eut le don de déclencher mon hilarité et de me redonner des forces. En passant, quelques mètres plus loin, la ligne mythique du col, seul, détaché, je pensais : «ça y est, je la tiens ma victoire !»

Bien sûr, quand j'explique aux copains comment il faut monter le Pas du Sant, j'oublie de préciser les circonstances exactes de mon exploit, ça pourrait mettre Jacques mal à l'aise.

Tout de même, une victoire, ça tient parfois à peu de choses !

Jean Claude MARTIN N°2269
de DIEPPE (Seine-Maritime)

ON M'A VOLÉ MON 1000 ÈME COL !

Ah ! que n'avais-je relu plus tôt les anciennes revues des 100 cols ! Que n'étais-je retombé sur l'article de Patrick UNGER dans le n° 17 de 1989 ! Eh oui, j'aurais pu éviter la même désillusion que lui. Et même bien pire puisque, moi, c'est mon 1000 ème qui avait disparu.

Vous vous imaginez ça, vous ? 10 ans de quêtes par monts et par vaux, par tous les temps, de décorticages minutieux de cartes Michelin et IGN, de pointages méticuleux du guide Chauvot, de repérages millimétrés d'abscisses et d'ordonnées, tout ça pour en arriver à cette constatation impensable : mon 1000 ème col, celui que j'attendais depuis si longtemps, mon 1000 ème col n'existait plus.

Et pourtant, quelle joie intense, ce vendredi 29 août 97 ! Après un été riche d'une moisson exceptionnelle, j'arrivais à portée du Graal. Ce matin-là, au départ de Génolhac où je m'étais basé pour 4 jours afin de rayonner plus à l'aise sans mes sacoches, de muletiers en routiers cévenols. L'évènement tant attendu était programmé ! ce serait le col de Mal Pertus, un petit col sympa, sur une petite route forestière, parallèle à celle qui plonge sur la Grand'Combe... tout du moins d'après ma carte.

Pourquoi celui-là et pas un autre ? Oh ! tout simplement le hasard de la loterie «centcolite» et à cause d'un orage démentiel, la veille, du côté de Jalcreste qui m'avait fait «oublier» un col, pour n'avoir pas sorti ma carte au bon moment.

Le col des Portes et son château en réfection fut donc le 999ème. Le soleil brillait. La journée était magnifique, le moment émouvant. Quel plaisir de n'être plus qu'à une marche du but !

Plongée dans la vallée, traversée du village de l'Affenadou, 1ère petite route à droite, seulement la grande départementale pour la Grand'Combe. Heureusement, à quelques centaines de mètres, une bifurcation à droite entretient un instant mes illusions malgré un inquiétant panneau de chantier et un signal de voie sans issue. Deux lacets plus haut et un bout de ligne droite plus loin : STOP ! Un grand portail métallique barrait la route qui menait... autrefois, au col de Mal Pertus. L'incroyable vérité éclatait à mes yeux comme sortant d'un puits, d'un puits de mine. Que dis-je d'un puits ? D'un cratère de mine à ciel ouvert ! Les Houillères des Cévennes avaient englouti la montagne. Mon 1000ème col avait été assassiné à coups de pelleteuses et de bulldozers. Il n'en restait plus qu'un trou immense barré à l'horizon par une muraille de déchets.

Ainsi, comme le prédisait tristement Patrick UNGER, voici 9 ans déjà, «plus personne ne pourra passer la référence 30-24 du Chauvot».

Alors, dépité comme vous pouvez l'imaginer, je plongeai vers la cité minière du fond de la vallée pour y mettre ma déception en bière et y acheter la plus récente édition de la Michelin 80 où, effectivement, mon petit col tant désiré n'était plus mentionné, remplacé par un sigle tout à fait évocateur de son sort.

C'est là qu'on m'apprit que les houillères allaient bientôt fermer, perspective qui ne me procura aucun plaisir puisque chômage s'ajoutera à destruction écologique.

Mais, bon sang, je n'allais pas rester là, mon verre de bière vide devant moi. Le Mal Pertus était mort mais le suivant présentait ses lacets de l'autre côté de la vallée. En selle ! Le 1000ème col restait encore à venir. Et ce fut la Croix des Vents, un chouette petit col au sommet ombragé, à 340 m d'altitude, avec une petite auberge fermée en cette fin de saison, sur les marches de laquelle je pus laisser mes souvenirs méditer tous seuls. C'est ainsi que se mirent à défilier tous ces chasseurs de cols rencontrés au hasard de la route et qui m'avaient, pour les uns, donné le virus, pour les autres, entretenu la passion, et pour tous, inspiré un article pour notre revue de 1994 à propos de mes «rencontres au sommet».

Mais l'heure tournait, les meilleures choses ont une fin. Il fallait repartir, quitter ce 1000^{ème} col pour, tout de suite, une première infidélité : le 1001^{ème} qui n'allait pas tarder et premier d'une très longue série.

Bruno FRILLEY N°2806
de Montgeron (Essonne)

ET POURTANT... ON N'EN VOULAIT PAS !

Appelés «pigeons-voyageurs» par notre club, car nous roulons plus souvent en solitaires, loin et même parfois très loin, qu'avec les amis de notre clocher, nous voulions une fois dans l'année voyager... Mais SANS LES VÉLOS ! Voyage de noces oblige... Je ne vous dirai pas de combien d'années...

Nous sommes donc partis un beau matin de février, sur un long courrier, pour aller découvrir nos lointains départements, Guadeloupe et Martinique, armés uniquement de nos valises et de nos appareils photos.

Extra, les 30°C air et eau. A déguster sans retenue, nuit et jour ! Super, les visites en voiture, en bus, en bateau et même en stop ! Mais tout de même, quels regards d'envie sur les quelques valeureux Antillais amoureux de la petite reine, s'entraînant à toute heure sur des routes pourries, bondées de circulation...

Alors, n'y tenant plus, et pour ne pas rester avec des jambes qui fourmillaient, nous avons loué des VTT, et attaqué la seule route «possible», la route de la traversée (qui relie la baie de Pointe-à-Pitre à la Mer des Caraïbes). De plus, elle nous permettait de récolter l'unique col de la Guadeloupe, à 769m s'il vous plaît : le COL DES DEUX MAMELLES, qu'il faut mériter sous la cuisson d'Hélios !

Pas de regret d'avoir capitulé et cédé à notre passion. Depuis le Pont de la Rivière des Goyaves, jusqu'à Morne-à-Louis, en passant par la Cascade aux Écrevisses, les dénominations créoles ont bercé nos oreilles et grâce à la lenteur du rythme de la montée, chaque essence de la végétation tropicale s'est offerte en détail à nos yeux émerveillés.

Non, vraiment, nous ne pouvions pas le laisser, ce col solitaire, nous l'aurions regretté tout le reste de notre vie de cent cols !

Evelyne BOUTHORS N°2044
de CHAMBERY (Savoie)

QUAND LES COLS FONT DE LA RÉSISTANCE

Majestuosité alpine, caillasse rustique et âpre matricule pour le premier, charme ardéchois, bitume sans reproche et suave appellation pour le second, on serait bien en peine de trouver un quelconque point commun au sévère Cormet d'Arèches qui culmine à plus de 2100 mètres et à l'attachant Pré des Dames content avec six cents de moins. Ils en ont pourtant un : l'un et l'autre, pour cause de météo abominablement vexatoire, se sont refusés au narrateur à de multiples reprises...

Prétexte à une descente automnale vers la Grande bleue lors d'un octobre jadis lumineux, Arèches, au cinquième jour d'un voyage de grand agrément, concentra soudain sur lui et les Alpes du Nord tout le mauvais temps de la planète, signifiant d'un seul coup le début de l'hiver et l'irréversible mise au frigo des annuelles ambitions cyclo-alpestres. «Je reviendrai!» entendit-on le conquérant frustré se jurer à lui-même selon la formule réservée aux grandes désillusions imméritées.

Ce qu'il fit sans tarder dès la fin du printemps suivant, particulièrement précoce. Las, un bref courant polaire de retour l'y précéda de deux bons jours, si bien et si fort que quelques pédalées au-delà du lac de Saint-Guérin, la marmotte perchée sur la congère n'eut guère de mal à le convaincre de l'inanité de sa tentative. Se gardant bien pour ne pas le fâcher davantage de tout anathème à l'encontre d'un si redoutable adversaire, il s'efforça de prendre congé sans état d'âme ni mouvement d'humeur perceptibles mais non sans lui lancer en son fort intérieur un ultimatum pour une date qu'il entendait garder secrète.

Laquelle se présenta deux étés plus tard. Foin de tout effet de suspense dérisoire, avouons-le d'emblée : la troisième fut la bonne. Encore qu'elle n'ait tenu qu'à un fil, l'orage survenu en fin de matinée au col des Cyclotouristes ayant un moment jeté le doute sur l'issue de la tentative. Mais il en eût fallu bien plus pour faire vaciller une revanche pédalante qui, ce jour-là, affichait la détermination d'une division de chars d'assaut. Arèches dut le sentir et, pour pardon de ses avanies antérieures à moins qu'en hommage à tant de ténacité, il gratifia son vainqueur, chose plutôt rare, d'un ciel plus clément en altitude que dans la vallée. Une lacune était comblée, un raté effacé, un adversaire gommé.

Mais il doit être écrit quelque part qu'un balbutiement, même maîtrisé, en appelle un autre car entre-temps, Arèches le réfractaire s'était déjà trouvé un successeur.

Oh ! le rapprochement ne s'était pas imposé immédiatement. Pas parano pour un sou, le cyclo... Et honnêtement, plus qu'à une vraie trahison du ciel, le premier couac était plutôt à mettre au compte d'une faiblesse du prétendant. C'est que, s'il faisait sec, il ne faisait pas chaud en Cévennes en cette fin mars et la succession des bivouacs de toute une semaine, ponctuée la veille d'une traversée glaciale du Mont Lozère, avait fini par émousser ses ardeurs. Saluer les Dames dans leur Pré et puis rentrer à la maison, tel était le contrat. Un mistral d'enfer finit par en occulter le premier point au profit du second. Une faiblesse, confesse-t-il encore aujourd'hui. Ni plus ni moins. Mais rien à voir avec Arèches. Même pas de quoi y penser. . .

Il n'y pensa d'ailleurs plus et c'est presque par hasard que bien plus tard, le Pré des Dames figura au programme d'un large week-end printanier improvisé. Qu'elle était belle l'Ardèche, sous son soleil, même encore vaguement ankylosée par l'hiver finissant. Croix de Beauzon et Gerbier de Jonc, Col de Meyrand et Mont Mézenc, Montagne du Goulet et Massif du Bougès... Et toujours ce ciel infiniment bleu, juste barré cet après-midi-là par un vague banc nuageux en direction du sud-ouest. Qui, la nuit à peine tombée, masqua soudain les étoiles. Le lendemain, jour dévolu au fameux Pré, fut dédié à Neptune. Au pays, on n'était pas triste : il n'avait pas plu depuis la Noël !

Le détail, en un éclair, fit jaillir de sa boîte le spectre du Cormet d'Arèches, version ardéchoise. Ca ne se pouvait pas. Pas deux fois. Il fallait faire mentir cette malédiction. Et vite. Si vite que plutôt que d'aller crapahuter comme prévu en Pays Basque un mois plus tard, le cyclo hanté revint errer entre Aigoual et Margeride, l'âme en quête d'exorcisme. Ce fut pire. Il plut le jour, il plut la nuit. Il plut le matin et il plut le soir. Et quand il cessa enfin de pleuvoir, ce fut... pour neiger ! Il fallut renoncer à bien des choses.

Au Pré et à ses Dames une première fois mais aussi à l'Aigoual et au Mont Lozère. Et au maudit Pré une seconde fois. Il fallut même, presque toute une journée, renoncer à rouler.

Dépité, rageur et plus encore transi, il fallut enfin se résigner à hisser le pavillon blanc...

Un été au soleil d'Italie où les cols n'empruntent rien aux Dames ne fut pas de trop au malheureux pour panser ses plaies. Et le remettre en état de ruminer sa riposte. Toute en stratégie et en calcul, elle fut programmée pour la Toussaint.

Devenu prudent, sinon méfiant, il commence par prendre bien soin de faire mine de ne pas y toucher. Une matinée au Col de la Cize, une autre au Mont Bouquet, le Pré des Dames, s'il le voit faire, ne peut se sentir menacé par d'aussi débonnaires pédalées. Le lendemain, scénario connu, il pleut. On reste à la maison en famille, c'est tout juste si on parle de vélo. Là-haut, les Dames dans leur Pré dorment sur leurs deux oreilles. En soirée enfin, un léger mistral dessine l'indispensable amélioration. Ce sera demain ou jamais !

Parti incognito dans l'obscurité, le vindicatif pédaleur, a surgi en milieu de matinée de dessous les châtaigniers flamboyants à Pont-de-Brésis. Versant nord par Villefort ou versant sud par Genolhac ? Va pour le sud, c'est plus dur : rien de tel pour impressionner l'adversaire. . .

Au pied du mur pourtant, consternation : le voilà qui tourne le dos à l'obstacle et prend la direction de Florac. Le colkiller se dégonflerait-il face à l'épouvantail, signant la capitulation avant même d'avoir engagé la bataille ? Jugez vous-mêmes : petite moulinette solaire vers Nojaret, casse-croûte sur un banc à Vialas, multiples intermèdes clic-clac pour l'album aux souvenirs et voilà-t-y pas qu'à Saint-Maurice le prédateur mué en touriste craque pour un détour par la Crête du Ventalon ? Oui ou non, y pense-t-il encore au Pré des Dames ?

Pour sûr il y pense. Il ne pense même qu'à ça. Sauf qu'il n'en a pas l'air. Le Col de la Croix de Berthel enjambé, déboulé en moins de deux à Pont-de-Montvert, un soudain virage à 360° et le voici, sans crier gare, sur la petite route de l'Hôpital qui zèbre le flanc méridional du Mont Lozère. Une diversion, c'était une diversion ! Avec Eole par trois-quarts arrière pour allié, il laisse sur place les bergeries en ruines : Villeneuve, Mas Camargues, Bellecoste... Le bitume, approximatif jusque-là, se mue en une rude piste caillouteuse ? Qu'importe, le VTT fait merveille. L'avaient-elles seulement envisagé, ces Dames du haut de leur Pré, que leur ennemi juré pouvait troquer sa fine randonneuse contre un robuste «gros pneus» capable de les atteindre par les coulisses ?

Avant qu'elles n'aient pu s'en aviser, au Mas de la Barque il débarque. Et illico à moins de deux kilomètres du sommet, versant nord. C'est l'abordage. L'hallali. La curée, cette fois carrément portée sur les ailes du mistral. Pris à revers, le sommet - il est vrai bien peu marqué - est atteint à trente à l'heure, façon Pantani. Et le Pré des Dames de rejoindre le Cornet d'Arèches sous les fourches caudines de l'obstination colique. Victoire...

Mais rien n'est parfait et le panorama splendide qui s'étend en direction du Ventoux ne parvient pas à réduire au silence un sourd bémol occupé à s'insinuer dans l'euphorie du moment. Le malaise en fait est d'ordre pataphysique et tient tout entier dans une insupportable interrogation : de n'avoir été vaincu qu'au prix de tant de détours, le Col du Pré des Dames a-t-il été réellement gravi ou seulement atteint ?

Au demeurant bon sujet de cyclosophie au bac de rando, l'interrogation gâchera sa descente au héros du jour. Arrivé au bas, il n'a plus qu'une certitude : il faudra qu'il y retourne...

Michel LALOUX N°2417
d'OBOURG (Belgique)

LE BONHEUR À VÉLO

C'est un souffle de vent,
qui nous rafraîchit pour quelques instants,
c'est un nuage,
qui, au détour d'un virage,
voile le soleil brûlant.
C'est se glisser dans l'ombre d'une forêt,
sur la route écrasée de soleil.
C'est savourer l'eau fraîche,
quand la bouche et la gorge sont toutes sèches.
C'est manger du bon pain au levain,
quand on ressent la faim
jusque dans les jambes soudain.
C'est retrouver les valeurs essentielles,
évincer le futile et le superficiel,
apprendre à connaître son corps,
à doser son effort.
C'est voir le village blotti au creux de la vallée,
surgir de la brume, qui soudain se déchire.
C'est découvrir un paysage de rêve,
au gré des lacets, qui s'élèvent sans trêve.
C'est tourner les manivelles et monter,
toujours tourner et toujours monter,
grâce à la force des jambes et à la volonté,
avec un sentiment de fragilité et de puissance,
goûter L'ENORME CHANCE
de côtoyer pics, glaciers et précipices immenses.
C'est, après la pause, s'abandonner aux caresses de l'air,
se jeter dans la descente,
osant à peine croire qu'on est venu à bout d'une telle pente.
C'est sentir le froid de l'eau,
sur la peau,
quand on descend le long du torrent.
C'est le bonheur de rouler à nouveau dans le Jura,
de sentir l'odeur de mousse et d'épicéa,
de se gaver encore une fois,
de tous les verts des prébois.
C'est observer l'oiseau surpris qui soudain, s'envole.
Ce sont les pensées et les émotions partagées,
le baiser échangé
en haut du col.
C'est le salut amical
du cyclo croisé dans le val.
C'est le plaisir de revivre les randonnées
lointaines
en compagnie des amis cyclos,
dans le décor familier de nos routes de plaines.
C'est sentir, palper, mesurer.
écouter, respirer la nature
pleinement,
passionnément.

Tourner les manivelles,
faire aussi un peu fonctionner sa cervelle :
C'est LE BONHEUR A VELO.

Colette ALLARD N°3691
de CHATELLERAULT (Vienne)

LE ROMAN D'UN CYCLISTE

Lu dans le Messager Agricole de Thonon-les-Bains du 11 mars 1900 :

Un jeune clerc de notaire de Bonneville charmait ses loisirs en faisant force promenades à bicyclette sur les belles routes de Savoie. Ses records lui valurent une telle réputation qu'une maison de cycles l'engagea à lâcher le Code pour la pédale. C'est ainsi que M.D. devint représentant de cycles à Montreux (Suisse).

A peine fut-il installé qu'il reçut la visite d'une élégante étrangère le priant de bien vouloir lui apprendre l'art du vélo. Il sut se montrer aussi bon professeur que galant homme. Il intéressa sa cliente par des promenades dans les sites chantés par Rousseau et, le souvenir de Julie et de Saint-Preux aidant, le roman finit par un mariage.

Le dénouement a été accueilli avec joie par les amis de M.D., dont l'un des oncles est ministre et l'autre chef de corps. Le jeune cycliste a prouvé péremptoirement que la fortune vient non en dormant mais en pédalant ; sa fiancée, qui appartient à une excellente famille de Cracovie, lui ayant apporté dans sa sacoche la bagatelle de 800 000 francs...

LA BICYCLETTE ET LE VÉLO

La bicyclette, c'est le contraire du vélo. Une silhouette profilée mauve-fluo dévale à soixante-dix à l'heure : c'est du vélo. Deux lycéennes côte à côte traversent un pont à Bruges : c'est de la bicyclette.

L'écart peut se réduire. Michel Audiard en knickers et chaussettes hautes s'arrête pour boire un blanc sec au comptoir d'un bistro : c'est du vélo. Un adolescent en jeans descend de sa monture, un bouquin à la main, et prend une menthe à l'eau à la terrasse : c'est de la bicyclette.

On est d'un camp ou bien de l'autre. Il y a une frontière. Les lourds routiers ont beau jouer du guidon recourbé : c'est de la bicyclette. Les demi-course ont beau fourbir leurs garde-boue : c'est du vélo. Il vaut mieux ne pas feindre, et assumer sa race. On porte au fond de soi la perfection noire d'une bicyclette hollandaise, une écharpe flottant sur l'épaule. Ou bien on rêve d'un vélo de course si léger : le bruissement de la chaîne glisserait comme un vol d'abeille. A bicyclette, on est un piéton en puissance, flâneur de venelles, dégustateur du journal sur un banc. A vélo, on ne s'arrête pas : moulé jusqu'aux genoux dans une combinaison néospatiale, on ne pourrait marcher qu'en canard, et on ne marche pas.

C'est la lenteur et la vitesse ? Peut-être. Il y a pourtant des moulineurs à bicyclette très efficaces, et des petits pépés à vélo bien tranquilles. Alors, lourdeur contre légèreté ? Davantage. Rêve d'envol d'un côté, de l'autre familiarité appuyée avec le sol. Et puis... Opposition de tout. Les couleurs. Au vélo l'orange métallisé, le vert-pomme granny, et pour la bicyclette le marron terne, le blanc cassé, le rouge mat. Matières et formes aussi. A qui l'ampleur, la laine, le velours, les jupes écossaises ? A l'autre l'ajusté dans tous les synthétiques.

On naît bicyclette ou vélo, c'est presque politique. Mais les vélos doivent renoncer à cette part d'eux-mêmes pour aimer - car on n'est amoureux qu'à bicyclette.

MAURICE GARIN

«... le départ de l'étape Lyon - Marseille était prévu, le 9 juillet 1904, à vingt heures trente. En cas de fort mistral dans la vallée du Rhône, il serait reporté de deux heures tellement ce vent, soufflant vers le sud, pouvait avantager les coureurs de ce deuxième Tour de France..»

«... après Saint Etienne, à 517 m d'altitude, les coureurs devaient franchir le Col de la République ou Col du Grand Bois, à 1161m. La montée présente des côtes assez raides, surtout sur la fin.

«... Dans le noir il était difficile de se rendre compte de ce qui se passait. On entendait des cris : «A bas Garin ! Vive Faure ! Tuez-les !» Maurice Garin tombait et se relevait. Gerbi restait à terre et ne se relevait plus. De l'intérieur d'une des voitures suiveuses, quelqu'un tira des coups de revolver en l'air en dispersant les agresseurs qui disparaissaient dans l'obscurité. Un voyou cria encore : «le numéro 58, Faure, c'est lui que nous voulons premier !»

Mais écoutons plutôt le témoignage écrit des coureurs présents cette nuit là...

«...Tout à coup, dans le haut de cette côte, Faure démarre brusquement et prend deux ou trois longueurs. Nous levons la tête et nous apercevons à 50 mètres devant nous un groupe d'une centaine d'individus formant la haie de chaque côté de la route ; ils sont armés de gourdins et de pierres. Faure s'engage résolument et passe, alors les gourdins se lèvent et retombent sur les suivants. Pothier, qui a réussi à reprendre la roue de Faure, échappe aux coups. Maurice Garin reçoit quatre coups simultanément : une pierre dans la joue droite, un coup de gourdin au genou droit et deux autres coups sur le bras gauche ; l'un de ces derniers est donné avec une telle violence que ce coureur devra finir l'étape, plus de trois cent kilomètres, la main appuyée sur le guidon sans pouvoir se servir de ce bras. Daumain est renversé et blessé au genou, il peut remonter et s'échapper. Quant à Gerbi, il est littéralement assommé, les coups pleuvent sur lui, un seul coup lui coupe le doigt sur le guidon. Il a cependant la force de s'échapper ; mais quelques mètres plus loin, il tombe pour ne plus se relever...»

Extrait d'un merveilleux livre «Maurice Garin - Le cyclisme du siècle dernier» écrit par l'un des nôtres - Franco CUAZ - de Courmayeur (Italie) distribué en France par les Éditions Franck, BP 404 - 74013 Annecy.

Ce livre vient d'être récompensé, le 19 janvier dernier, par le Jury de l'Association des Ecrivains Sportifs couronnant le meilleur ouvrage d'art sportif de l'année.

ANECDOTE

Je ne me souviens plus de la date exacte, alors disons dans les années 1975. Lorsque j'effectuais de longues randonnées, le soir au coucher, j'étais sujet à des sortes d'étouffement, le cœur battant la chamade. Il fallait que je m'assoie et que je respire profondément. Mon épouse me tapait dans le dos au début, puis elle s'est lassée.

J'ai pris rendez-vous chez mon généraliste, qui m'a adressé à un cardiologue. Examen complet : cœur absolument normal - 60 pulsations au repos. Mais les problèmes ne disparaissaient pas pour autant. Je ne comprenais pas le pourquoi du comment de ces palpitations. Mon épouse me composait des repas simples et équilibrés. Alors ! ...

Trois mois après ma visite chez le cardiologue, assis de nouveau dans mon lit, et toujours ces étouffements et le cœur en déroute. Une idée me vient, je vais au réfrigérateur, prends une bouteille de coca cola (je suis obligé de nommer cette boisson), boisson que je prenais en été pour étancher ma soif.

Eurêka ! comme a dit Archimède, enfin j'avais trouvé. Sur la capsule de la bouteille, en petit, mais tout petit, il y avait écrit : «caféine». Or je ne buvais plus de café depuis fort longtemps, mon cœur ne supportant pas la caféine. J'avais eu quelques problèmes avec le café. Je me souviens notamment que lors d'une Randonnée des Crêtes Cévenoles (280 km), au petit matin, pour faire comme les copains, j'avais pris un café. J'avais failli abandonner, malade dans le col qui suivait ; une boisson gazeuse avait fait disparaître cet état.

Peu de temps après, notre docteur passait à notre domicile pour mon épouse - s'il n'avait que des clients comme moi, il pourrait mettre la clé sous la porte - et je lui racontai que j'avais trouvé la solution à mes problèmes. Alors là, je m'en souviendrai toute ma vie ! Il a levé les bras au ciel en s'écriant : «Mais qu'allez-vous boire ces boissons étrangères !»

Il avait raison, et depuis, en été, pour me désaltérer, je bois un pastis, guère de pastis, beaucoup d'eau. Mes proportions : un petit tiers de pastis, et six grands tiers d'eau fraîche. Je pense que vous connaissez tous cette réplique, avec l'accent méridional. Bien sûr.

Voilà, voilà, voilà, tout va bien depuis.

Réné BERARD N°31
d'ORANGE (Vaucluse)

L'HOMME QUI VOULAIT VOIR LA MER

Lorsque je pars d'Arreau, charmante bourgade située au confluent des 2 Nestes entre les cols d'Aspin et de Peyresourde, il est environ 8 h 30 et la journée s'annonce magnifique. Je n'ai donc aucune excuse météorologique à invoquer pour différer mon projet. J'ai décidé ce matin d'aller escalader le col de Portet, dernier col routier des Pyrénées de plus de 2000 m d'altitude qui manque à ma collection.

La route de St Lary est plate, elle permet un échauffement en douceur avant d'aborder les escalades à venir. A la sortie de Cadeac elle présente la particularité amusante de passer sous le porche de la chapelle Notre-Dame-de-Pène-Taillade. La circulation automobile n'est pas très intense mais après avoir traversé Ancizan (celui de la fameuse Hourquette) puis Guchan je choisis d'emprunter une petite route à droite qui longe la Neste d'Aure. Je bénéficie ainsi d'une tranquillité maximum et de la fraîcheur procurée par les eaux du torrent. Mais cet instant délicieux ne dure pas car me voici arrivé à Vieille-Aure, point de départ d'une ascension qui, en 17 km, doit me conduire de 830 m à 2215 m d'altitude.

En sortant du bourg, à la faveur d'un faux plat de quelques centaines de mètres, je découvre l'ampleur de la tâche. Le tracé de la route qui grimpe dans la montagne est parfaitement perceptible ; j'ai devant moi l'illustration très concrète de ce que sont, sur le terrain, des rampes signalées par 2 chevrons sur la carte. Il va falloir mettre petit ! Je n'ai pas le temps de gamberger davantage car je débouche sur le rond point donnant accès à la D123 qui relie St Lary à la station du Pla d'Adet. Il est 9 h pile. L'Équipement et le Conseil Général des Hautes-Pyrénées savent accueillir le cycliste. Un beau panneau me prévient gentiment que la pente moyenne du prochain kilomètre sera de 10 %. Vite fait je passe sur le 30x21 pour prévenir les risques d'explosion prématurée. Il faut bien ça. La déclivité est forte et il n'y a pas le moindre répit, pas même un de ces lacets sympas, presque de niveau, où il serait possible de se relancer ou de reprendre un peu haleine. Pour changer de rythme j'alterne position assise et montée en danseuse sur un braquet un peu plus long (30x19) attentif à éviter la surchauffe. J'avance à une vitesse qui oscille royalement entre 8 et 11 km/h selon les circonstances. Ce n'est peut-être pas terrible mais je progresse. Pas besoin de regarder le compteur pour s'en rendre compte. A chaque km le panneau du Conseil Général est là pour m'indiquer à quelle distance je me trouve du sommet et me renseigner sur les difficultés qui m'attendent.

La pente devient momentanément un peu moins raide au 6ème kilomètre, à l'approche de Soulan, joli hameau typique dont le nom est souvent accolé à celui de St Lary. L'accalmie est de courte durée ; à hauteur des dernières maisons, je retrouve les forts pourcentages. A cet instant je croise un ancien qui ne paraît pas dérangé par la perspective de léguer prématurément ses biens à ses héritiers. En position de recherche aérodynamique, fesses en l'air et visière de la casquette frôlant le pneu avant, il file comme si le vent l'emportait. Ce n'est qu'au terme de 2 kilomètres d'efforts soutenus que je peux enfin faire roue libre sur la très courte descente (à peine quelques dizaines de mètres) qui m'amène au carrefour d'Espiaube. C'est là que je quitte la route du Pla d'Adet, station qui dispute l'oscar de la laideur à La Mongie et La Pierre St Martin, pour prendre à droite vers le col de Portet. Je suis très exactement à la moitié de l'ascension. Savoir que désormais il m'en restera moins à faire que je n'en ai déjà fait me regonfle le moral. On connaît l'influence décisive du facteur psychologique dans la réalisation de nos ambitions montagnardes.

Le changement de végétation est saisissant. Plus un arbre, plus un buisson, seuls poussent les poteaux des remontées mécaniques et une herbe rase pâturée par le bétail en estive. On entre ici dans une zone pastorale, c'est à dire qu'on doit partager l'espace, y compris la chaussée, avec des populations bovines et ovines. Je remarque en particulier la présence de nombreuses brebis de race tarasconnaise qui arborent fièrement de fort belles cornes alors que chez nous on voudrait sélectionner des vaches limousines qui n'en auraient pas. J'évacue ces considérations purement professionnelles pour me concentrer sur le sujet du moment. Le changement se manifeste également au niveau de la route. Le Conseil Général a dû estimer que ce col ne jouissait pas d'une notoriété suffisante pour qu'on y gaspillât l'argent du contribuable en investissements susceptibles d'améliorer le confort d'une poignée de cyclos un peu fêlés. La disparition

des panneaux d'information coïncide avec l'apparition de nids-de-poules. Ils ne me gênent pas beaucoup car, à la vitesse à laquelle je grimpe, j'ai tout le temps de les voir arriver et de choisir ma trajectoire pour les éviter. J'ai à peine effectué un kilomètre parmi ces alpages pyrénéens quand, jetant un coup d'œil vers en bas pour évaluer l'altitude péniblement conquise, j'aperçois au carrefour d'Espiaube, 2 cyclistes descendus du Pla d'Adet qui attaquent à vive allure la montée vers Portet. Leur progression est fulgurante ; en 2 temps 3 mouvements, le duo se retrouve 2 lacets au dessous de moi. C'est à ce moment qu'il se scinde en 2 solos ; le meilleur grimpeur vient de lâcher son compagnon. Sur sa lancée il ne tarde pas à revenir dans ma roue. Parvenu à hauteur il me lance sur un ton léger en guise de salut :

- C'est loin la mer ?

Surpris par la question je lui réponds sur un mode essoufflé :

- 5 km et demi.

Le gars n'en demande pas plus. Debout sur les pédales il me prend rapidement 10, 20, 50 mètres puis disparaît vers les cimes. J'ai pu observer lors de son passage éclair qu'il était équipé d'un triple plateau mais qu'il tirait assez gros (32x16 ?). En revanche le camarade de l'étage inférieur à l'air d'aller beaucoup moins fort ; j'ai même l'impression qu'il perd du terrain. Je n'ai pas le loisir de m'intéresser davantage à son sort car, dans l'immédiat, il me faut négocier au mieux une portion assez abrupte. Elle s'achève par un virage à droite en épingle à cheveux au sortir duquel je découvre un homme en pleine détresse. L'escaladeur ailé de tout à l'heure est à pied, appuyé sur son vélo. Sous le regard compatissant d'un groupe de moutons qui le contempnent depuis le haut du talus il tente de recouvrer à la fois sa respiration et ses esprits. Je l'interroge :

- Un problème ? (A l'intention des non cyclistes qui me feraient l'honneur de lire ces lignes je décrypte le message : « Espèce de con tu as voulu me larguer et maintenant te voilà planté »).

- Non ; j'attends mon pote, articule-t-il péniblement.

- O.K. A tout à l'heure. (Traduction : « Bien fait pour ta gueule ! »).

Et je passe mon chemin. Je demande aujourd'hui pardon au Seigneur d'avoir éprouvé une certaine jubilation au spectacle de la souffrance de mon frère cyclo, et d'avoir même eu la tentation d'accélérer l'allure pour lui ôter toute chance de me rattraper. D'aucuns prétendront avec un brin de perfidie que, si je ne l'ai pas fait, c'est que j'étais déjà au taquet voire complètement cuit pour manquer à ce point de lucidité. Je me retourne pour prendre des nouvelles du deuxième compère. Il est scotché sur la pente, définitivement hors du coup.

A 4 km du sommet les pourcentages évoluent sensiblement à la baisse ce qui n'est pas pour me déplaire. Je commence à entrevoir le succès pour mon entreprise. Je rencontre un jeune berger. Sac au dos et accompagné de 2 chiens pyrénéens bondissants comme s'ils étaient montés sur ressorts, il est occupé à surveiller ses troupeaux à la jumelle. Environ 1 km avant le col, la route passe sous les pistes de ski par un petit tunnel très sombre que je franchis avec la plus grande prudence en slalomant entre les vaches qui s'y reposent et les bouses qu'elles y ont abondamment déposées. Sur les derniers hectomètres la chaussée est défoncée ; je dois m'appliquer à contourner les ornières pour préserver mes précieuses jantes céramique de la destruction. Je triomphe de ces ultimes embûches pour parvenir enfin sur la plate-forme terminale. Il est 11 h précises. Il m'a donc fallu 2 heures et beaucoup de sueur pour venir à bout de ces 17 km d'ascension. Après avoir enfilé un tee-shirt et un maillot secs et asséché mon deuxième bidon je peux m'intéresser à l'environnement. A 2215 m d'altitude le site n'est pas aussi désert qu'on aurait pu le supposer. Il sert de parking à de nombreuses voitures. Elles appartiennent à des marcheurs partis tôt sur les sentiers balisés qui conduisent aux lacs d'altitude (Aubert, Aumar, Cap-de-Long, Orédon, Oule...). A l'Est, d'où j'arrive, je ne vois rien venir. Mes deux lascars ont tourné bride pour prendre la pente dans le sens le plus facile. A l'Ouest le décor est grandiose. En cette fin de matinée d'Août, les sommets du massif de Néouvielle, idéalement éclairés par un soleil généreux, sont en beauté. Lorsque je m'apprête à saisir leur image sur pellicule, mon automatique, parfait serviteur jusque là, se déclare en grève sous prétexte de pile déchargée. Alors je m'assois dans l'herbe et je reste un long moment à contempler ces montagnes superbes pour en emporter la photo dans ma tête.

Amis cyclos, si vous passez dans la région, n'hésitez pas à monter voir la mer. Cela en vaut la peine !

Georges LONGY N°3612
de LIMOGES (Haute-Vienne)

BALADE EN HAUT VALLESPIR

Il est 7 heures, le jour commence à poindre lorsque je démarre de Prats de Mollo (alt 750m). Ce matin là, je souhaite enrichir mon capital «cols» .

Passant les fortifications datant de 1684, je traverse la vieille ville afin de rejoindre la piste qui grimpe vers le «Casot». La pente est assez raide et je progresse tranquillement. Pour arriver à la Ségnora à 1243m : c'est 8 km qu'il faut grimper.

Quelques chasseurs me croisent avec des 4x4 ; la chasse au sanglier étant ouverte.

Arrivé au pic, la vue sur le fort Lagarde qui surplombe et commande la vallée du Tech est splendide sous les premiers rayons du soleil. Maintenant, il faut marcher en suivant une piste en sous-bois, puis on grimpe sur un kilomètre en poussant direction le Puig des Lloses (1413m) ...dur, dur !

Sur la droite, un abri en pierres est là en cas d'orage. Arrivé au Pic, deux directions s'offrent à moi : à gauche le col des Miracles et à droite un petit sentier mène à Font dels Pastars. C'est la direction que je choisis pour grimper au col de Coumeille (1566m). Puis je continue vers la collade d'en Mandoule (1640m) tantôt roulant, tantôt poussant. La vue sur les Roques Blanches est superbe, un régal pour les yeux ; le ciel bleu me promet une belle matinée.

Un dernier effort est nécessaire pour franchir le Puig dels Sarrais. Un peu de portage puis passage en sous-bois. Tout en progressant, je m'autorise quelques haltes mycologiques, les cèpes commençant à pousser dans cette région réputée. Vers 10 heures, j'arrive au col de Serre Vernet (1805m). Croisement du GR «Tour du Canigou» qui permet, par les Estables, de rejoindre le Pla Guillem, si on le souhaite. Je profite de ce merveilleux endroit pour casser la croûte. Repas agrémenté du son des cloches d'un troupeau de vaches. Petit concert champêtre, ici tout est beau, on a envie d'y rester. Je prends, malgré tout, le sentier qui descend en zigzagant vers les Troncasses. Un gros cèpe de Bordeaux m'oblige à m'arrêter. Arrivé au Coral, je passe les barrières et rejoins une piste forestière. Croisant un couple de ramasseurs de champignons, j'en profite pour faire trier ma récolte et entame une belle descente vers la chapelle de Saint Guillem en passant par le col Baxo (1473m).

Après avoir pris quelques photos, je continue ma descente vers le col de la Roue (993m). Là, je rejoins la D74 pour escalader le col de Soous (998m). Me laissant glisser vers Prats, je salue au passage les chasseurs postés de ci de là. Le gibier est resté discret et le fusil ne s'est pas fait entendre. A 3 km de Prats, un petit sentier mène au col Fitou (805m), pour un aller-retour.

Il est 12 heures 30, mon périple s'achève. Sur la place de Prats de Mollo une musique accueille des marcheurs qui viennent escalader le Pic de Costabonne.

Quelle belle matinée, 35 km de VTT, 7 cols et, pour fêter le tout, une bonne poêlée de cèpes.

Que la montagne est belle et généreuse pour ceux qui la respectent !

Martial GARCIA N°3525
de PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

LE BEYRÈDE POUR UN FROMAGE

Combien de récits n'avais-je pas lus à son sujet, tous décrivant l'apocalypse du cyclotouriste ? Je veux parler du col de Beyrède en vallée de Neste d'Arreau. Aussi, m'étais-je juré d'aller y faire un tour dès que l'occasion se présenterait et c'est un peu avec cette arrière pensée que j'avais décidé d'emmener ma famille en vacances dans les Hautes-Pyrénées en cet été 1998, pour le Beyrède, mais également pour quelques autres. Il n'en manque pas dans le secteur, à découvrir ou à redécouvrir.

Voilà longtemps, je lorgnais ce panneau indicateur à la sortie de Sarrancolin et je saoulais mon entourage immédiat avec cette ascension, maintes fois annoncée, toujours repoussée. Cette année, c'était décidé, j'allais le faire.

Les vacances se passaient agréablement entre randonnées pédestres et nouveaux cols : (le Pla d'Adet) prolongé jusqu'au col de Portet, le col d'Azet qui n'est pas des plus faciles, lui non plus, quelques Hourquettes, mais, pas de Beyrède. Au soir caniculaire d'un retour de randonnée du côté des lacs de Bastan, alors que l'orage menaçait et que je m'inquiétais de la fin de notre séjour, mon épouse, qui observe une année vélocipédique quasi sabbatique, me déclara tout net : «Au lieu d'en parler, tu ferais mieux d'y aller faire un tour à ton Beyrède». La prenant au mot et bien que le thermomètre affichât 36°, je me lançais à 16 heures bien sonnées à l'assaut du monstre présumé, sachant, par mes nombreuses lectures et par l'observation de la carte, que le traître se met à l'ombre chaque fin d'après-midi.

Les 17 kilomètres jusqu'à Sarrancolin furent vite avalés grâce à un opportun vent arrière qui faisait apparaître le faux plat plus faux que d'habitude. Virage à gauche, direction Beyrède-Jumet, changement de rythme et mauvaise surprise: tout de suite, il fait très chaud et la route s'élève rapidement au-dessus de la vallée ; barre à gauche, toute! C'est plus dur que ça en avait l'air. M.... alors ! Mon 32x23 ne va pas suffire; accroche-toi Nanar, tu en as vu d'autres! Non ? Ça passe ; encore heureux ! Virage à droite vers la forêt, la vue sur la vallée en contrebas est superbe ; ouf ! Maintenant, il fait meilleur et l'ascension est devenue relativement facile à l'abri de la forêt. Mais je m'imagine que ça ne va pas durer et j'appréhende la suite...

La suite, elle dépasse l'imagination lorsqu'on aborde pour la première fois le secteur des granges d'Estupo vers le kilomètre 8. Planté, que j'étais dans une pente à 17 %, en plus, en plein soleil cette fois et suant sang et eau. Vais-je être contraint à mettre pied à terre pour la première fois depuis des lustres ? Non, finalement, c'est juste un petit coup au moral qu'il s'agit de gérer tout en contrôlant le rythme cardiaque qui a tendance à passer au rouge. Une voiture me double, et...s'arrête deux lacets plus haut afin de faire refroidir son moteur. Je surchauffe aussi et, arrivé à sa hauteur, j'en fais autant pour reprendre mon souffle et boire un peu. Là, je m'aperçois que je n'ai presque plus d'eau ! Ai-je donc avalé mes deux bidons ? J'observe la route et constate qu'il ne me reste que quelques hectomètres à souffrir et là, le plus dur sera passé. Ce court arrêt m'a redonné le moral et du souffle et j'en termine de l'ascension en me permettant de remettre un peu de braquet pour finir sur un 32x19. Enfin, c'est la descente sur Payolle qui me sera presque plus pénible que la montée, car la route est truffée de nids de poules, et les poules d'ici ont une taille d'autruches ; puis il fait déjà très sombre sous la voûte des arbres bien qu'il ne soit qu'à peine 18 heures.

En passant à la station de Payolle, j'en profite pour remplir mon bidon à la fontaine où des randonneurs m'apprennent que sur le Néouvielle, où nous étions hier avec mon fils, il y a eu un accident mortel ; une jeune fille a dévissé et s'est rompu le cou. Rude montagne ! C'est avec cette pensée que je repars en direction de la Hourquette d'Ancizan que je n'ai pas encore gravie par ce côté, évitant l'Aspin et ses cohortes de bagnoles. De fait, j'arriverai à la maison bien plus tôt que prévu.

Mon épouse que je surprends en compagnie de ses casseroles, m'interpelle en ces termes :

- Alors, ce Beyrède ?
- Ça se . . . monte
- C'était bien la peine d'en faire un fromage !

Epilogue : Il est vrai que, hormis la toute première rampe jusqu'au village et les 1500 m du secteur des granges d'Estupo, le Beyrède reste globalement abordable au randonneur un tant soit peu préparé et convenablement équipé en matière de braquets. Il serait plutôt du genre agréable, car il traverse une zone boisée où la circulation automobile est quasi nulle. Rien à voir avec son plus proche voisin, le col d'Aspin, qui peut être intéressant en cette saison, pour un candidat au suicide ou à l'asphyxie, ce qui revient au même. Bien d'autres cols dits d'altitude moyenne, m'ont paru plus difficiles, tel ce col d'Erroyendi qui depuis Larrau n'offre aucun moment de répit tout au long de ses 10 kilomètres, où ce col nouvellement revêtu d'Azet qui n'est pas mal non plus, quel que soit le côté abordé. Et je suis loin d'avoir tout vu ...

Bernard FAURE N°3874
de BOUEX (Charente)

HO ! MAIS !!

.....Ho !.....Mais !!

La bécane me vanne.....La bécane me calme
Le vélo c'est mazo.....Le vélo : un cadeau
La bicyclette : j'arrête.....La bicyclette : une fête
Le biclou me cloue.....Le biclou : un joujou
La petite reine : je peine.....La petite reine : une veine

selon

Que je pratique ou que j'en parle
Mon opinion de cyclo est bien cyclothimique !!!

Paul-Noël BALMENS N°4366
de MARLENS (Haute-Savoie)

LA COLLECTION MANQUÉE

Notre civilisation des loisirs voit proliférer une ribambelle d'originaux soucieux de se distinguer par n'importe quel moyen, les collectionneurs.

Du papillon à la machine à vapeur en passant par la chaise percée et le bicorné impérial, c'est souvent un problème d'encombrement qui détermine le choix. C'est pourquoi, par manque de place j'ai choisi de collectionner les cols. Pas les cols de chemises ou de pyjama, c'était encore trop d'espace pour mon modeste logis, les cols de montagne. Mais que vaudrait une collection condamnée d'avance à l'incomplétude ? A contrario, me limiter aux cols de mon département ou même de ma province m'a paru manquer de panache et tout juste bon à provoquer un sourire de commisération, à supposer que me vienne l'idée prétentieuse de m'en glorifier.

J'en étais là de mes perplexités lorsque tout à coup : « Bon sang, mais c'est bien sûr ! » l'évidence me sauta dessus comme ma belle-mère pour mon anniversaire : j'étais à 2 doigts, je veux dire à 2 cols, de la collection complète des cols routiers européens de plus de 2 000 mètres. Restait à aller les épinglez ... dans les Carpathes. Là, je vous arrête tout de suite, je sais ce que vous allez me dire : j'oublie le Caucase. D'accord, mais sait-on où s'arrête l'Europe ? Les géographes l'ont limitée arbitrairement à l'Oural et à Istanbul, alors le Caucase....

Ce litige réglé à ma convenance, en route pour les steppes de l'Europe Centrale. L'Orient-Express me dépose à Vienne. Traverser la puszta hongroise dans un furieux vent debout (en bout) relativise fortement les joies du cyclotourisme. L'aube du 5ème jour me voit aux prises avec les premiers reliefs des Carpathes méridionales où m'attendent mes deux cols. L'amuse-gueule indigeste du Pasul Lotru me fait craindre pour le plat de résistance, le Pasul Urdele : 8 à 900 mètres de dénivelée pour se hisser à 2240 mètres, une distance évaluée à 20 km d'après ma carte au 1/800 000, en théorie rien à dire.

Seulement, l'état de la piste est proprement décourageant. Qu'à cela ne tienne, je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien, et dussé-je tout faire à pied, on va voir ce qu'on va voir. Et on voit en effet un rustique panneau d'interdiction dont le texte en moldo-valaque m'inspire autant que s'il était en hébreu. Voilà qui met une sourdine à mes velléités fanfaronnes. Et naturellement, personne pour m'informer. Restons calme. Il est déjà tard. Si la coupure se situe loin d'ici et qu'elle est infranchissable, il faudra dormir à «l'albergo della luna» sur un sol peut-être pas couchable et sous un ciel peu avenant. Circonstance aggravante, le panneau semble dater de l'empereur Trajan et l'état des lieux n'a pu évoluer qu'en pire. Pas vrai qu'elle est bonne, celle-là ? Pas assez grosse pourtant pour masquer l'étendue de ma déception : ma collection à jamais incomplète. Ce n'est pas une raison pour renoncer au second, le Pasul Bilea, 2024m. Gratuitement, cadeau du gardien, j'ai dormi au refuge forestier d'Oticu, au bord du lac Vidraru, et si je démarre d'une pédale molle, c'est qu'il s'agit aujourd'hui d'un baroud d'honneur au résultat plus que douteux, car, là aussi, la route est interdite depuis Corbeni. C'est un panneau géant qui m'en a informé hier au soir, et il ne remontait pas à l'époque de Décébale, celui-là.

Cette fois, c'en était trop, je ne me dégonflerais pas comme la veille. J'ai donc passé outre, bien conscient de l'ampleur du risque : Corbeni est à la borne 55, la coupure annoncée à 102, c'est-à-dire à 18 km du col. Et ce n'est pas tout, le tunnel sommital, 5 mm sur ma carte, mesure donc 4 km, sûrement sans éclairage, et la chance aidant, peut-être courbe. Sans lumière ou presque, la situation se présente mal. Voilà pourquoi je quitte Oticu aussi gonflé que le boxeur convaincu qu'il va prendre la raclée de sa vie. Mais enfin, deux échecs sans rien tenter, j'aurais donc tant changé ?

La fatidique borne 102 apparaît enfin. Le décor est de plus en plus alpestre. Aucun panneau ne vient rappeler l'interdiction. Pourtant la route reste déserte, entretenant mon inquiétude ... jusqu'à la rencontre d'un cyclo roumain venant du col. Pas d'échange possible, du moins en paroles. Il exhibe une feuille de route attestant sa participation à une quelconque transcarpathique, attire avec fierté mon attention sur la

mention de son âge, 52 ans. Avec 7 fois mes doigts écartés, je lui assène le mien, histoire de lui démontrer la relativité de son exploit et de lui en boucher un coin. Non mais...

En tout cas, cette rencontre a provoqué en moi un soulagement immédiat, et c'est le cœur léger que je tricote les derniers lacets à moitié obstrués par la neige. A défaut de chasse-neige, le soleil finira bien par en venir à bout, et on pourra alors retirer le panneau de Corbeni. Et la fortune, toujours souriante aux audacieux, m'offre la double surprise d'un tunnel droit et d'à peine 1 km.

La randonnée peut continuer de Carpathes en Transylvanie. De superbes paysages de haute et moyenne montagne, des campagnes traditionnelles et bien vivantes ponctuées d'édifices religieux d'une grande originalité.

Au cours de ce voyage, l'occasion m'a même été donnée d'enrichir joliment mes connaissances avec la révélation qu'Attila se prénomait Joseph si l'on en croit (mais pourquoi en douter ?) la plaque d'une grande avenue de Budapest. Que Mathusalem aussi, était un Joseph et que la Bible s'est trompée d'un zéro au sujet de son âge. Vous croyez que je plaisante ? Allez vérifier au cimetière croate de Busvetina où sa tombe atteste qu'il est mort à 90 ans. Je le sais parce que j'y ai passé une nuit d'enfer sous l'abri précaire d'une galerie.

Ces petites compensations m'ont bien aidé à digérer l'amertume de ma collection manquée.

Michel PERRODIN N°26
de TALANT (Côte d'Or)

LES CROIX

Pendant une randonnée cyclo, il n'est pas rare de passer devant une croix.

Les croix se trouvent partout :

A l'entrée où à la sortie d'un village, sur la place de l'église, au croisement de deux routes, au sommet d'un col.

Beaucoup de cols portent le nom d'une croix :

Col de la Croix de Fabre (07), Col de la Croix Haute (26/38), Col de la Croix de Fer (73), etc...

Dans ma sacoche avant, je pars toujours avec mon appareil photo et un cahier de brouillon avec crayons. Sur ce cahier, je note tous les détails de la balade (routes, pistes, sentiers, ruisseaux, panneaux, horaires, etc...) et aussi je dessine les croix en fer forgé. Pour les croix en pierre gravée, c'est plus facile, je les photographie.

Le soir à la maison, je redessine ces croix sur un autre cahier. Je me rends compte, au bout de quelques années, que j'en ai découvert plusieurs centaines lors de mes balades vélocipédiques. Et, rarement, deux de ces croix sont identiques. Notre vie de cyclo ne serait-elle pas un long chemin de croix ?

Claude THOMAS
d'USTARITZ (Pyrénées-Atlantiques)

J'ai toujours apprécié les croix, souvent implantées là haut au sommet d'une côte ou d'un col, récompensant souvent nos efforts de cycliste. Par contre j'ai aussi souvent maudit les ponts qui franchissent les torrents ou les rivières, eux, toujours situés en bas !

Jean PERDOUX

LE FAMEUX CIRQUE DE GAVARNIE

Luz St Sauveur : la grosse pluie d'orage de la nuit n'a aucunement perturbé notre chambrée ! Encore moins le départ matinal du «papy marcheur» ! Je suis le second à m'extirper des toiles et à m'extraire doucement de la pièce afin de retrouver biclou qui a dormi debout, comme tout bon cheval, dans la grande salle commune de l'auberge de jeunesse voisine.

Il est temps de s'engager vers les gorges montantes de St Sauveur par une route délicieusement encaissée qui multiplie sa dénivellation au gré de ses serpentins réguliers. Compatissant, le ciel garde ses vannes soigneusement fermées malgré l'insistance d'épais cumulo-nimbus! La brume matinale s'estompe petit à petit, dévoilant quelques vues verdoyantes comme je les aime, surtout à cette heure bénie des départs matinaux. Les senteurs d'une nuit humide me caressent affectueusement les narines tandis que se dessine la silhouette escarpée du petit village de Gèdres, très fréquenté par les randonneurs pédestres qui se décoincement de leur torpeur nocturne, à l'assaut de quelques bons sentiers. Saluts respectifs de rigueur et cap sur Gavarnie en admirant cascades et rochers dominateurs qui font escorte à cette belle départementale du bout du monde.

GAVARNIE ! Le temps de moins en moins serein fait que ce n'est pas encore le... cirque (bof !) dans ce village «Locronanisé» qui ne possède toutefois pas les pierres séculaires de notre vivifiante petite cité de caractère finistérienne ! Perché à près de 1400m au dessus du niveau de la mer (Atlantique ou Méditerranée-au choix), ce bourg se partage la tâche entre le ski de fond, l'hiver et les randonnées pédestres ou vététistes, l'été. Sans parler bien sûr du tourisme statique qui remplit les caisses à coup de chevaux vapeurs fumants et que le temps maussade a le bon goût d'éloigner, ce jour, de mes pérégrinations.

A peine le temps de m'enquérir d'un petit bistrot et d'une boulangerie, que ces damnés nuages décident de larguer leur cargaison ! Et c'est du copieux ! Alors vite fait chez l'épicière qui m'incite toutefois à poursuivre quand même vers le Port de Gavarnie (on dit aussi «Boucharo») : «Souvent il ne pleut pas là-haut !», me lance sans rire cette sympathique personne à qui je promets deux bisous sur ses bonnes joues au retour si ses «Gilot-pétries» venaient miraculeusement à se confirmer !

Je charge donc la musette d'un savoureux morceau de pâté de lapin, agrémenté d'un petit paquet de chips «à l'ancienne» et d'une boîte de Coca que je savourerai la «victoire» venue, au sommet convoité. J'ignore encore que les 13km à venir vont constituer l'une de mes plus belles pages de cyclotourisme montagnard ! Revigoré par un grand café-croissants et le temps qui s'est subitement arrangé, j'entreprends donc cette escalade du Boucharo via le col de Tentes, déjà en solitaire au sortir même de Gavarnie. C'est pentu ! C'est très ventu aussi ! Un coup pleine poire (5 à l'heure), un coup plein cul (20 à l'heure) équilibrent la délicieuse ascension de cette vallée des Espécières, bordant le fameux cirque qui se devine dans le lointain. Pour l'heure, c'est l'extase totale face à cette «planante» beauté sauvage ! Seul, complètement seul, au milieu de vastes étendues où se mélangent herbe rase et rocaïlle grise au coeur desquelles serpentent quelques petits torrents bien fournis. Le ciel qui se dégage de temps à autre laisse apparaître les hauteurs majestueuses des pics voisins encore bien enneigés, dont celui des Tentes, vers lequel je hisse ma carcasse au rythme saccadé des sautes d'humeur de ce sacré zéphyr frisquet. Des marcheurs bien chargés coupent les nombreux virages dont chaque sortie me propulse vers de vivifiantes découvertes ; étonnantes aussi, comme ces troupeaux de moutons colorés en vert comme si on voulait qu'ils se confondent avec le sol ! Je ne pense pas que ce soit pour les vautours que je découvre pour la première fois de si près ! Impressionnants, ces rapaces au cou dénudé ! Et toujours aussi coquin le sifflement des marmottes, oublié depuis le col des Champs escaladé en 91.

J'ignorais qu'il existait ces adorables rongeurs dans les Pyrénées, et je profite au maximum du spectacle offert par leur «vigile» de service, en l'occurrence le siffleur, dressé du plus tendu qu'il peut sur son séant afin d'ameuter sa petite troupe familiale à la moindre alerte. Et là, à priori, j'en constitue une sévère ! Le guetteur poilu daignera déguerpir au tout dernier instant de mon passage, pourtant pacifique. Cette scène se répé-

tera à plusieurs reprises, au gré de cette splendide ascension savourée mètre par mètre, par l'ensemble de mes sens. Même la présence morbide d'un remonte-pentes qui ose traverser la route un court instant, ne parvient pas à troubler cette sensation de quiétude. Il faut dire que l'ensemble ne fonctionnera qu'en hiver. N'empêche que c'est pas la joie cette succession de pylônes portant câbles et cabines du plus hideux qui soit ... c'est la détérioration de nos sites les plus prestigieux.

Le ciel bien chargé incite plutôt à la poursuite de l'escalade afin de pouvoir profiter un peu des sommets routiers.

Un petit aménagement destiné au stationnement des véhicules à moteur interdits de circulation au delà de ce terme marque en effet l'arrivée au col de Tentes. A 2 kilomètres de là, le Port de Boucharo n'est plus accessible qu'aux seuls marcheurs et cyclistes escaladeurs car de gros rochers en obstruent l'accès. Je pense d'abord à un éboulement mais saurai plus tard qu'il s'agit d'une disposition municipale visant à épargner les outrages répétés par les « quatre-quatre » et autres motos ... » vertes » aux chemins de randonnées frontaliers.

Le Port de Boucharo est atteint en longeant un épais mur de neige durcie tandis que le vent siffle parmi des nuages, cavalant de plus en plus vite. Et là, tout près du précipice inquiétant, le fameux Cirque de Gavarnie m'en impose à en frémir ! C'est majestueux ; l'envie de gueuler dans le vide me prend soudain. Une sorte de libération explosive de ce bien-être d'autant mieux ressenti qu'il a été gagné à la force de l'effort et de la patience. Une récompense aussi ! Oh que, face à cette montagne à la puissante beauté, j'ai eu raison d'avoir choisi d'y aller malgré le temps incertain !

Un temps de connivence momentanée qui me laissera deux fortes heures de répit afin de pouvoir déguster, outre le frugal contenu de ma musette, l'amplitude quasi solitaire et extraordinaire du site. Bien protégé du vent qui par instants fait du zèle, assis face au grandiose, le pâté de lapin a le goût du foie gras et l'eau de Vichy, celui du Champagne ! Ne parlons pas du coca savouré comme un pur malt sitôt mon arrivée !

L'avantage de ne pas être limité par le temps permet ce grand moment d'extase que partagent avec moi quelques rares personnes en partance pour un brin de rando pédestre. Parmi elles un couple de Landerneau qui, me voyant faire de nombreux clichés, me propose d'y ajouter ma frêle prestance au centre de ce gigantisme imposant.

Deux heures d'un grand bonheur malgré le regret de n'être pas allé (à pied) jusqu'à la célèbre Brèche de Roland dominée par quelques sommets à plus de 3300 mètres.

Le ciel noircit ! L'alerte est alors donnée et il faut décamper rapidos afin de ne pas redescendre sous la flotte. J'éprouve comme jamais un mal fou à m'arracher de ce lieu mythique !

Les mêmes sensations d'ampleur qu'en traversant l'immense désert de Lozère ou la beauté sèche et odorante de lavande des Alpes de Haute Provence. Là, j'avoue que les Pyrénées m'ont étonné, pour la première fois et, je le saurai dès le lendemain, pas la dernière !

Descente prudente « because » le vent déporteur, quelques dernières rincées oculaires, et Gavarnie est retrouvée. Malheureusement ma gentille commerçante a fermé boutique ; tant pis, je garde les deux bisous promis et poursuis la course contre les éléments de plus en plus déchaînés. Il a beaucoup plu en dessous de 1500m ! La route est détrempée et quelques gouttes de traîne m'étreignent le visage en traversant Gèdres. Arrêt café-conversation avec le patron qui évoque les longs mois d'hiver, enfoui sous la neige. Un autre type de vie qui, je l'avoue, ne me conviendrait pas à cette altitude.

Luz St Sauveur : il est 16h. La civilisation grouille dans les rues ! Histoire d'ajouter quelques bornes au compteur, je mets le cap sur le petit village de Vizos dominant la vallée. Vieilles pierres retapées en maisons habitées et, incroyable : WC publics ... avec papier toilette ! Par contre il n'y a pas que la chasse qui distribue généreusement l'élément liquide ! Voilà le ciel qui se pique une méga colère grondante m'obligeant pour la première fois à solliciter l'imper. Heureusement l'hôtel est à l'entrée de la ville ; je m'y engouffre fissa !

Gérard CLASSE N°3413, de QUIMPER (Finistère)

A CHACUN SA CROIX !

Rien de plus haut qu'une croix pour contempler le monde. (Les 7 piliers de la sagesse) T.E. LAWRENCE. Croix Montmain, Croix de Thel, Croix-Rosier, Croix des Fourches, Croix de Chabouret, Croix Régis, Croix de Berthel, Croix-Fry, Croix de Fer, Croix des Moinats, la Croix, Croix Paquet, Kreuzweg, Croix Jubaru, Burdincurutcheta, Croce Domini, Crocen di Salven etc... etc... etc.

Dans le Massif Central, les Alpes, les Vosges, les Pyrénées, en Italie, en Belgique et ailleurs, tôt ou tard où qu'il aille, le «cent-col» sera amené à franchir un col portant le nom d'une croix.

Quand au cyclotouriste ayant un penchant pour les plaines, son passage sera tout autant jalonné de témoignages évoquant le symbole de la chrétienté. Souvent sous d'autres aspects ; parfois sous des formes originales qui sont de véritables appels au voyage. En Vendée, il découvrira la Croix-de-Vie. Il sentira et appréciera la beauté de la Ste-Croix-Vallée-Française en plein cœur des Cévennes. A deux pas de St-Tropez et de son golfe légendaire, la Croix Valmer se blottit au pied des somptueuses collines du massif des Maures. Et encore! La Croix de Noailles dans les Yvelines, la Croix-Verte dans le Val-d'Oise. La Croix Bayard dans l'Isère etc...

Au fait, que sait-on des croix ? Pourquoi sont-elles la plupart du temps érigées à une bifurcation ou à la croisée des chemins ?

Dans le haut Moyen-âge, les croix étaient des signes de délimitation de franchise. Elles pouvaient être des signes de pardon et de réconciliation entre les proches de la victime d'un meurtre ou d'un homicide et l'auteur du méfait. C'était des croix expiatoires ou de pénitence.

En exemple, citons un fait historique:

«Afin de s'emparer du pouvoir, Jean sans Peur, Duc de Bourgogne, fit mettre à mort, dans l'an 1407, son neveu co-régent Louis d'Orléans. Il fut lui-même assassiné en 1419 sur le pont de Montereau par les partisans de sa victime. En signe de désaveu de ce meurtre, le roi Charles VII fit ériger sur le même pont une croix expiatoire. Par cet acte, le roi voulait inciter à des prières pour le repos de l'âme du défunt, mais aussi rappeler par un signe tangible, la faute commise et sa nécessaire réparation».

On constate que les croix expiatoires sont apparues en des temps où les intérêts, les passions et les intrigues s'affrontaient avec violence et où l'on ne faisait aucun cas de la vie de l'être humain. En outre, la coutume voulait que des croix de pénitence soient placées à des endroits particulièrement éprouvés par des épidémies de peste et de choléra. On appelait ces croix, «des croix de peste». Notons encore les croix de supplice auxquelles on attachait les condamnés à mort, ainsi que les croix de justice lorsque le tribunal siégeait en plein air, et qui étaient souvent placées sur une élévation.

Mais la plupart du temps, la signification variait selon les pays ou les régions. En pays de montagne, elles indiquaient le plus souvent le chemin. Elles étaient érigées aussi, pour servir de repère en temps de neige ou de brume et pouvaient également faire fonction de borne-frontière.

En bordure de mer et en plaine, les croix prennent parfois des formes stylisées. Deux exemples :

En Bretagne, les croix font souvent place à des calvaires qui sont la représentation de la légende d'un saint ; ce qui n'est pas la règle générale. Ainsi le calvaire de Plougastel qui a été édifié en 1602, mémorise le passage d'une épidémie de peste. Souvent, il s'agit d'autels celtes qui ont été retaillés au début de la christianisation par des prosélytes acharnés venus de Grande-Bretagne.

En Wallonie (Belgique), la campagne est parsemée de portales. Ces minuscules constructions, surmontées d'une croix et qui abritent une niche, se camouflent en général derrière les haies ou à l'ombre des arbres séculaires. Il n'est pas rare non plus de les rencontrer à la croisée des chemins. Les origines sont diverses

mais la plupart du temps sont liées à un rite religieux (imploration à une guérison, remerciement, lieu de pèlerinage...)

Ce rapide tour d'horizon à propos des croix latines n'est pas exhaustif. En effet, il en est au moins encore une que j'ai omis de citer. Il s'agit de la croix funéraire ou croix de passion.

Or, si ma bonne étoile m'eût abandonné, en été 95, dans le massif de l'Assietta, il y a gros à parier qu'une telle croix aurait été plantée parmi les éboulis au fond d'un ravin de la Cima Ciantiplagna. A ma mémoire in saecula saeculorum et pour épitaphe «Ad Honores».

Et vous auriez été privés du divertissement d'un croisé de la petite reine !
Aussi, croisez vos doigts et le mauvais œil vous sera épargné sans peine !

José BRUFFAERTS N°1997, de BRUXELLES (Belgique)

LA CROIX DE FER

Que ce titre ne vous induise pas en erreur : nous ne sommes pas sur le B.R.A., mais bel et bien sur le chemin de St-Jacques, et plus précisément entre Astorga et Pontferrada.

En 1985, au cours du premier «Camino», en compagnie de Jacques Juillard, nous avons relié ces deux localités par la nationale 6 qui franchit le Puerto de Manzanal, suivant en cela les indications du parcours officiel de la randonnée du Chemin de St-Jacques. Malgré la présence d'une bande cyclable, nous avons beaucoup souffert de l'intensité de la circulation, notamment de poids lourds, tout au long des 60 km de cette portion de nationale.

Aussi, en 1993, le tandem Bénistrand, instruit par l'expérience, brave l'avis négatif des Amis de St-Jacques et opte pour le passage par les montes de Léon qui culminent à 1550 m au niveau du village de Foncebadon. C'est le pays des «Maragatos». Ces muletiers espagnols gagnaient leur vie en faisant commerce de marchandises qu'ils transportaient à dos de mulets.

Le col est à la sortie du village de Foncebadon. Une croix de fer est implantée à quelques pas de la route, à l'extrémité d'un mât métallique fiché dans un tas de pierres. La tradition veut que chaque pèlerin qui passe apporte sa propre pierre à l'édifice. Certaines sont décorées, peintes, vernies ou gravées. Des pèlerins à cheval viendront en déposer une, sous nos yeux. Quant à nous, nous n'y apporterons pas une pierre de Volvic, mais une pierre ramassée deux jours avant aux abords du monastère mozarabe de San Miguel de Escalada.

La descente du col de la «Cruz de Hierro» est vertigineuse au sens propre du terme. Des lacets tracés en devers, au bord du vide, sans parapet, et en tandem dont la vitesse s'affole sous l'effet de la pente. C'est avec soulagement que nous faisons une pause dans un premier village situé à mi-pente. La, une statue métallique nous fait froid dans le dos. Elle a été érigée en mémoire d'un cycliste allemand qui s'est tué sur cette route.

Au delà de la vallée de Pontferrada se profile déjà la montagne du Cebreiro, porte de la Galice et dernier obstacle majeur avant Santiago.

Catherine BENISTRAND N°2800
de CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme)

DEVANT ... L'AVENTURE !

Vernet les Bains. Il est 7 heures du matin, un ciel sans nuage et une température douce laissent présager une belle journée. C'est parti. Derrière moi, le camping encore endormi et devant ... l'Aventure !

L'itinéraire emprunte une charmante petite route peu pentue, boisée à gauche, dégagée à droite, me laissant entrevoir la vallée du Têt. Une descente de 2 km et j'entre dans le village de Sahorre. Un virage à gauche et je m'engage dans la vallée du torrent «Rotja». Cette vallée très encaissée me conduit à Py par un faux plat d'une pente inférieure à 5 % ; la route longe de près le torrent, 2 ou 3 voitures me croisent ; cette route est en cul de sac, elle se termine à Mantet à 10,5 km de Py dans la descente du col ... de l'autre côté !

Py : dès les premières maisons, c'est du 2 chevrons vers le haut. Tout à gauche, et vite ...finie la rigolade, dommage, je trouvais que je grimpais bien ... un replat à gauche «Arrêt» : c'est le moment de vider la boîte d'ananas, de se goinfrer de raisins secs, de mettre le nez dans l'Isostar et de s'alléger au maximum.

La pente moyenne du col de Mantet est supérieure à 9 %. C'est en 28x26 que la route défile lentement, très lentement sous mes roues, quelques essais en 28x23 mais cela ne dure pas. En contre bas : des lacets très serrés, car la route s'accroche à flanc de montagne, et en dessous dans l'ombre, le village.

Dans un virage, alors que je bricolais avec mon dérailleur, première chute sur la route fraîchement goudronnée.

C'est dangereux les gravillons ! ... me lance un automobiliste au passage

M'en parlez pas ! ... Et tout en marmonnant entre les dents, je ne changerai plus de vitesse jusqu'en haut, 28x26 c'est bien ... ! Il faudra que je répare ce dérailleur.

Ah ! de la compagnie. Trois cantonniers nettoient la route (mieux vaut tard que jamais). L'un d'eux me voyant, traverse la route en courant. Oh là là ! pas la peine de courir, vous avez largement le temps de traverser à la vitesse où je vais ! Eclat de rire général.

Plus que 1,5 km de difficile et après c'est tout bon ! me précise l'un d'eux.

Le col de Mantet : 1751 m. Une bonne chose de faite.

Maintenant fini le goudron, il faut trouver la route forestière... Après quelques hésitations (car je n'ai que la carte au 1/200000 et un schéma), ce ne peut être que cette allée à gauche derrière la barrière, il va falloir redoubler d'attention : je suis seul, je n'ai pas de carte détaillée (1/25000 par exemple), pas de pneu de rechange (20 mm à l'avant, 23 à l'arrière) et l'orage qui menace !

La route carrossable (R1) monte gentiment : 2 % environ, la vie est belle et c'est chouette le vélo ; je me surprends à chanter. Tiens! une barrière? un paturage. Qu'est-ce que je vais trouver ? Les sens en éveil, je laisse vagabonder mon imagination. Quelle sérénité, quel calme, quelle solitude! Mais au fait où est-ce qu'ils les ont mis leurs ours ? Une masse fauve, imposante, là-bas, près du chemin. Qu'est-ce que c'est ? Une jeune vache ; ça y est, je suis dans le troupeau! La route redescend. Oh que je n'aime pas ça ; sur ma carte au 1/200000 un torrent est indiqué. C'est ça! c'est la bonne direction. Oh là ! à droite dans la pente, ce sont des «pis» que je vois se balancer au gré du broutage ! D'un air dégagé, faisant celui qui n'a rien vu, je continue ma route d'une pédalée vigoureuse, jetant de temps à autre un coup d'oeil par dessus l'épaule pour voir si les taureaux et les vaches ne chargent pas.

Ah ! un choix à faire entre deux directions : à droite ça monte ! ça doit être là. 28x26 sur un chemin caillouteux, torturé par les orages. D'une ornière à une bosse, zigzagant entre les pavés, la progression est laborieuse et bientôt ponctuée par une chute supplémentaire. Sur quelques dizaines de mètres, le chemin a été emporté par un orage, il faut descendre de vélo et le pousser (R2). Lors d'un orage, ici, ce doit être terrible : pas d'abri et dans cette montagne pelée il ne doit pas faire bon se balader; un coup d'oeil en

arrière me rassure : les nuages sont encore loin, mais il faut que je sois au sommet avant midi et là-haut je rencontrerai peut-être quelqu'un. Maintenant, je n'accroche qu'une seule pédale car les alternances R1-R2 sont de plus en plus fréquentes ; encore quelques lacets me conduisent, pédalant, marchant, courant, au col des Roques Blanches (2252m), une courte montée et c'est le col Vert (2282m), petite descente au col du vent (2229m), petit détour pour le col des Voltes et le col de Boucacers (2281m) ; c'est en descente que sera franchi le col de la Roquette (2083m) : le 6ème 2000m de la sortie.

Je ne suis plus seul : des randonneurs sont là, surpris de voir un cyclo émerger du côté ouest. De beaux points de vue, mais de Canigou, nenni ! Il est masqué par le Puig Roja, le Puig des Tres Vents. Du col Vert, il est possible de redescendre dans une autre vallée au sud vers Prats de Molo.

La descente commence un peu en dessous du col de Boucacers. Ce n'est pas une descente-récompense que l'on fait en chantant : des pavés partout et de la pente, le guidon dit de course n'est pas adapté. Les poignets, les avants-bras, les épaules, les cervicales ... tout est douloureux, et à la vitesse de 7 à 9 km/h, les kilomètres sont «longs». Un couple de vététistes monte en poussant leur machine. Plus bas, j'accoste deux charmantes dames afin de connaître la suite de mon calvaire.

Ah ! vous êtes en vélo de course ! nous pensions que vous étiez en VTT; le refuge de Matiailles est à 2 km environ ; c'est là que nous sommes hébergées et nous montons sur le plateau tous les jours mais pas aujourd'hui car l'orage menace. Après le refuge c'est facile.

Le refuge de Matiailles, enfin ! Le parking du refuge est plein : c'est l'un des départs vers le Canigou (une balade pédestre que nous effectuerons le lendemain). Plus de pavés, une route forestière en terre, lisse mais coupée tous les 100 m par une large et profonde rigole qui oblige les voitures à rouler au pas. A 25 km/h, les kilomètres passent plus vite. D'après le topo, je passe aux cols du Cheval Mort et de Creu, mais je ne les vois pas !

Je retrouve le goudron au col de Jou (1125m) et j'ai enfin ma descente-récompense : le coeur léger et la face hilare...

André BESSON N°2769; de NEMOURS (Seine et Marne)

QUEL EST LE COL LE PLUS DUR EN EUROPE ?

A la question de savoir quel est le col le plus dur «pavé» en Europe, il est difficile de répondre.

Un «élevé» peut ne pas être particulièrement raide mais il peut être très long comme la face nord du Galibier.

Un «élevé» peut ne pas être particulièrement long mais il peut être raide comme le Passo di Mortirolo.

Repliée dans la région du Frioul en Italie, juste à l'est des Dolomites, le Stella Monte Zoncolan est la gemme d'un col qui pourrait répondre à la question.

A l'ouest d'Ovaro (525m), s'élève le Stella du Monte Zoncolan (1756m). 1200 mètres d'«élevé» en 10 kilomètres d'ascension soit une moyenne de 12 %. Cependant ce sont les six kilomètres moyens qui fournissent le «plat de résistance» une montée moyenne de 15 % avec des sections raides à 23 %.

Et comme si cela n'était pas encore assez difficile, les deux derniers kilomètres offrent trois tunnels qui sont une véritable «saleté», mal éclairés et de la catégorie des 10 %.

Bruce HILDENBRAND N°4025, MOUNTAIN VIEW (USA)

TÊTE DE MULE

J'avais choisi de passer mes vacances d'été à Serres (Hautes Alpes), dont la position géographique constitue un intéressant point de départ pour un chasseur de cols qui désire améliorer son capital.

En ce lundi 28 juillet, une sortie d'environ 80 km est prévue avec en principe 5 cols au programme. Il est 7 heures et dans le village c'est plutôt calme. Je prends donc la direction de Veynes par la départementale 994. Le premier col prévu est le col du Festre. Mais le démon de la grimpette me chatouille.

En effet, la veille j'ai repéré sur la carte, au nord de Montmaur, le col de Gaspardon. Il n'était normalement pas prévu au programme, mais l'instinct du chasseur étant le plus fort, me voici déjà dans les premiers lacets. Je passe le lieu-dit de La Froidière, en direction de La Montagne (si-si c'est bien le nom du hameau). Juste après, ça grimpe fort, mais pas longtemps. La fin de la montée est plus calme et les derniers kilomètres se font en forêt. Ca y est, j'y suis. Et d'un.

Maintenant il faut descendre jusqu'à Montmaur. Mais n'y a-t-il pas une autre solution ? Je prends donc la carte et je vois que depuis La Montagne, un GR passe par un village en ruine (Rabioux) et rejoint La Cluse peu avant le col de Festre. Etant un adepte occasionnel du cyclo muletier, je décide donc d'emprunter, histoire de voir, ce GR. Pour voir, j'ai vu !!!

Les premières centaines de mètres sont franchies sans encombre. Puis la pente s'accroît notablement, mais comme c'est en descente, ça va encore. Il y a bien quelques lacets très serrés mais bon ! Les repères de couleur balisant le GR sont dans l'ensemble assez visibles. Parfois, il faut mettre pied à terre, pousser, c'est vraiment du sentier muletier. Celui-ci s'élargit et devient carrossable. Pas pour longtemps.

A l'extrémité d'une clairière, le chemin semble descendre vers le torrent. Le seul problème, c'est que, pour y arriver, il y a cinq à six mètres en très (trop) forte pente. De plus, je ne vois plus les marques à la peinture, synonymes de «bonne» route. Je rebrousse donc chemin pour les retrouver. Cent mètres plus loin, je les aperçois de nouveau. Avec beaucoup d'attention, j'observe, scrute et finalement découvre ces fameuses marques, peintes sur un petit rocher, cachées par une touffe d'herbe. Je suis sur la bonne piste, mais il faut porter le vélo. Peu après, de nouveau je perds de vue les repères. L'heure tourne, moi aussi, en rond comme elle, et je pense à mon épouse qui doit me rejoindre en voiture au col de Gleize à 12 heures. Il faut me rendre à l'évidence, je suis (un peu) égaré. Pour essayer de rattraper le temps perdu, je décide donc de suivre le torrent venant de la Crête des Bergers. Comme j'aperçois la route en contrebas qui mène au col de Festre, c'est gagné. Enfin presque, car il me faut porter le vélo parmi les éboulis de rochers.

Heureusement que les cales de mes chaussures, intégrées dans la semelle, me permettent de progresser tant bien que mal. A chaque fois qu'un véhicule passe sur la route, je m'arrête pour que le conducteur ne me repère pas dans la caillasse. Il pourrait penser que tous les fous ne sont pas enfermés.

J'arrive enfin à la jonction du torrent, que je longe depuis un bout de temps, avec celui venant du col de Festre. Il me reste deux problèmes à résoudre : traverser le torrent et remonter sur la route maintenant située dix bons mètres au dessus. Le premier est résolu par un franchissement au prix d'un bon bain de pieds (essayez donc avec un vélo sur le dos). Le deuxième au prix d'une escalade d'un talus très abrupt. Ca y est, je passe par dessus la glissière de sécurité et me voici sur la route près du tunnel du défilé de Potrathon. Ouf ! Quel périple !

La fin de la «balade» est plus conforme avec enfin le col de Festre, le col de Rioupes, le col du Noyer et le col Bayard où ma femme m'attend avec un peu d'inquiétude. Il est vrai que j'ai plus d'une heure de retard. Tant pis pour le col de Gleize. Retour en voiture vers le col du Noyer (c'est nettement plus facile). Le repas du «midi» à l'auberge est très apprécié dans un cadre grandiose. Une petite sieste réparatrice dans les herbages de Super-Dévoluy me fait oublier les efforts du matin. Cinq cols furent quand même gravés ce jour là.

Dominique GARNIER N°3781, de BLAINCOURT-les-PRECY (Oise)

SAISIES-SANS

Mes déplacements professionnels vont me faire habiter quelque temps à THONES, en Haute-Savoie. Quel bonheur pour un Centcoliste !

C'est ainsi qu'un matin de juin, à l'appel d'un ciel bleu et d'une température agréable, je décide de mettre quelques cols supplémentaires à mon palmarès.

L'objectif principal est celui des Saisies. J'annonce à mon épouse un retour prévu vers les 13 heures.

Il fait beau. La température est idéale. Le col du Marais, franchi en guise d'échauffement, me lance sur celui des Essérieux, qui, dans ce sens, est descendant. A Faverges, direction Ugine, et j'attaque le col de l'Arpet-taz.

Tout à gauche, et laissons faire le temps qui permet d'apprécier les frondaisons de la forêt, puis les pâturages annonçant le sommet. C'est l'époque des premiers foins et les odeurs accompagnent cette montée faite sous la haute surveillance du Mont Charvin.

Petit ravitaillement au sommet du col puis dégringolade sur Héry. Tout va bien, même très bien.

Les gorges de l'Arly sont remontées avec l'accompagnement du murmure du torrent. Bifurcation à droite, direction Crest Voland. Les premiers lacets annoncent le début du col des Saisies. Les deux premiers kilomètres ne posent pas de problème, puis soudain ... plus de jambes, plus de force ! Malgré le 30x28, je n'avance plus. L'arrêt s'impose et je mange. Tout y passe, y compris le consistant prévu pour l'heure de midi. C'était donc une fringale ! En conséquence, tout doit rentrer dans l'ordre, après assimilation ?

C'est être présomptueux ! Je remonte sur le vélo, mais la forme ne revient pas. Je continue l'ascension du col «à l'agonie». Dieu ! que les kilomètres sont longs, et que la vitesse au compteur est basse. Enfin le sommet !

Je prends une décision irrévocable, et contraire à mes habitudes : j'arrête là !

A la première cabine téléphonique trouvée dans la station des Saisies, j'appelle mon épouse. Pas de réponse. Habitant sur mon lieu de travail, je contacte un collègue qui m'annonce que ma femme, pour me faire une surprise, me rejoint sur le parcours avec les enfants pour un pique-nique familial. J'en conclus que n'étant pas encore rattrapé, elle se trouve derrière moi. Je pars à sa rencontre en descendant le col par le côté escaladé. Après près d'une heure d'attente, je pense soudain qu'elle est peut-être au Sommet des Saisies à m'attendre, car venue en sens inverse de mon parcours.

Je remonte donc le col toujours dans le même état de méforme. Je vis un véritable calvaire. Enfin le sommet et... personne ! Direction Notre-Dame de Bellecombe au pied des Aravis. La descente me redonnera peut-être des jambes ?

Mais que nenni ! A Notre-Dame toujours personne. Donc ma femme doit être derrière moi. Et si elle s'arrête aux Saisies maintenant que je suis devant elle ? La fatigue fait que je ne suis plus en état d'analyser correctement la situation, et je remonte sur le vélo, et pars pour une troisième escalade de ce col des Saisies.

C'est l'enfer ! Je me traîne. Une limace doit être plus rapide que moi. Au sommet, personne ! C'en est trop ! Une pelouse avec un arbre m'attire irrésistiblement et je m'allonge pour récupérer.

Je m'endors presque aussitôt et me réveille alors qu'il est 14 heures passées. Mais je me sens mieux. A la remise en selle, je constate que les sensations reviennent. Je redescends sur Notre-Dame de Bellecombe, et attaque le col des Aravis. Il me paraît long mais je le franchis sans problème particulier. Plongée jusqu'à Thônes, où mon épouse m'attend avec inquiétude. Eclats de rire réciproques à la narration de mon aventure. Régine est passée aux Saisies pendant ma sieste.

Trois fois les Saisies dans la même journée après avoir rencontré l'homme au marteau, m'en laisse un souvenir impérissable. Il y a les cinglés du Ventoux et du Colombier, je suis le cinglé des Saisies. D'ailleurs depuis ce jour néfaste de 1984, je n'ai jamais remis mes roues sur ce col. Appréhension, superstition, peur ? Allez savoir ?

Bernard VIEILLARD N°1355
de WITTENHEIM (Haut-Rhin)

SANS COL

20 février 1998, 11h00. Le ruban gris qui serpente entre deux bourrelets herbeux, la machine qui dérape sur la route, puis se couche, la glissade interminable, au-dessus, les arbres avec leurs voûtes végétales, le silence, je vais me relever, repartir... je ne peux pas me relever, je ne repartirai pas.

J'ouvre les yeux. La voûte végétale a disparu, c'est un plafond blanc avec des néons ; ma main ne sent plus le grain râpeux de la chaussée, ce sont les méandres du drap froissé dans lesquels elle se perd ; et là, ma jambe ... inutile.

Quatre mois à se repasser dans la tête des routes, des chemins, des côtes, des descentes, des carrefours, des villages, des copains. Et cette recherche vaine des odeurs de terre mouillée, de végétation odorante, de vent sur le visage.

L'absence, la solitude : fini, la main qui se promène sur le guidon ; fini, le corps qui «joue» sur la machine, épouse bruits et tressaillements du métal, s'enfonce dans l'air comme le caoutchouc du pneumatique pénètre les encoches du goudron. Et ces journées à vivre pluie, soleil, brume, nuages, nuits, étoiles à travers une vitre immobile avec tout autour ces immeubles morts qui veillent un corps devenu inutile.

Et ces cartes où l'on plaque des images que le cerveau restitue inlassablement comme un album photo inépuisable. Et puis, il faut renaître, réapprendre, se battre non plus contre un col mais contre son corps trop longtemps assoupi. Il faut recréer la sensation, torturer la chair pour la ressusciter, il faut reconquérir la machine. Les jours défilent et puis enfin les odeurs, le toucher caoutchouteux de la route, le vent, le long ruban gris au milieu des champs et des forêts. La machine qui vous pénètre, vous fait onduler au gré des bosses, des descentes, des courbes. L'eau salée et amère qui vient à nouveau s'assécher sur les joues au contact de l'air. Les mains qui pétrissent un guidon palpitant, le corps qui se redresse au pied d'une bosse et les jambes qui semblent vouloir écraser le moellon goudronneux au fur et à mesure de l'ascension tandis que la machine danse entre les mains.

Ce col-là n'est pas chez «Chauvot», mais chez «Hippocrate» ; c'est le col du fémur !
Il ne compte pas mais il a toute sa valeur !

Jacques TOUSTOU N°3172
d'EAUBONNE (Val d'Oise)

LOVE

(à la manière d'un sketch de Guy Bedos)

Vous n'avez pas manqué de constater que VELO est l'anagramme de LOVE.

Ce doit être pour cette raison que j'attire tant les femmes dès que je suis sur une bicyclette. A moins que ce soit pour mon physique avantageux, mes mollets glabres et finement musclés, parce que je suis un compromis de Robic, Kubler et Zaf (les anciens apprécieront).

L'autre jour, alors que je rattrapais une charmante cyclote, la voilà qui se met à fuir, se déhanchant brusquement au risque de se déplacer une vertèbre ou de faire un infarctus. Et cette autre qui n'a eu d'autre ressource pour échapper à mon attraction, que de se réfugier auprès de son mari, une espèce de gorille aux mollets poilus qui m'a menacé d'un coup de pompe, comme si je n'avais pas assez des miens.

Et encore cette autre qui a préféré se diriger dans le premier carrefour vers un plus de 2000, au risque de nuire à sa santé plutôt que de rester avec moi sur une route paisible. La pauvre, elle a su, elle aussi, que si elle restait avec moi, elle allait succomber, devenir ma chose, mon esclave, que c'est elle qui allait nettoyer ma monture au retour, préparer la prochaine sortie, laver mes petites affaires avec amour, me faire mon petit bidon aphrodisiaque (5 gouttes de menthe pour 1/2 litre d'eau)... et j'en passe. Par ailleurs, je constate qu'il y a aussi une mode pour essayer de m'échapper. Avant, elles se laissaient plutôt distancer dans les cols alors que maintenant elles s'enfuient de préférence vers le haut. Bizarre, ce phénomène de mode...

Allez, je vais rentrer, j'en ai assez de plaire ainsi, je vais abandonner le Vélo et le Love, troquer la menthe à l'eau contre le Pastis, changer mon cycle contre une paire de boules et donner mes cartes routières pour un jeu de belote. Cyclotes, vous allez pouvoir enfin rouler sans être toujours sur vos gardes. Adieu !

PS : Devant l'émoi suscité par cette nouvelle, et face à la pression médiatique qui s'ensuit, j'ai décidé de reporter mes adieux, je continuerai à faire du vélo l'année prochaine.

Jean Pierre SALES N°576, de GRENOBLE (Isère)

H.R.P.V.

Qu'est-ce que la HRPV ?

... une admirable symphonie vélocipédique pyrénéenne, serait à mon avis une assez bonne définition de la Haute Route des Pyrénées à Vélo.

La HRPV est destinée à ceux qui aiment la liberté, les grands espaces, la nature, la montagne et l'effort gratuit. Elle est faite pour ceux qui préfèrent contempler la montagne plutôt que de foncer en un minimum d'heures, pour ceux qui - préférant l'autonomie - n'hésitent pas à s'alourdir; pour ceux qui collectionnent les joies simples et pures...

LE PROLOGUE

La HRPV démarre d'Hendaye, mais j'avais choisi de partir de Bayonne pour des raisons

...ferroviaires. Je ne le regrette pas : la route des cîmes est un sacré toboggan avec un panorama magnifique sur les collines basques et sur la Rhune. On est tout de suite dans l'ambiance.

LA PARTIE BASQUE

La partie Basque de ce parcours (les 3 premiers tronçons) est une petite merveille : on emprunte des petites routes tortueuses (et parfois aussi rugueuses que des pistes), avec de chaque côté le velouté des prés où se détachent les spirales blanches des troupeaux de moutons, et on monte vers les écailles de dragon qui émergent des sommets moussus.

La montée vers Irati par les cols d'Arthé, d'Irau, de Sourzay, de Bagargui est un des plus beaux souvenirs de cette randonnée. Mais cette montée a été aussi un des moments les plus durs de la randonnée. Peut être parce que c'était le début ? En tout cas il ne faut pas sous-estimer la difficulté des montagnes basques, d'autant plus trompeuses que les altitudes portées sur la carte ne sont pas impressionnantes.

L'étape suivante de Larrau à la Pierre St Martin est également magnifique avec l'ascension du port de Larrau et la remontée de la vallée espagnole de Belagua où des chevaux en semi-liberté gambadent sur la route. Par contre le final dans les cirques de lapiaz du col de la Pierre-Saint-Martin fut assez laborieux. Et quand j'arrive au sommet du col, je vois un type au milieu de la route qui s'agite : il me semble qu'il me fait signe de m'arrêter. Comme je continue, il change de gesticulations : maintenant il veut que j'accélère, je me rapproche et j'entends maintenant ce qu'il me crie :

«mines! minas ! dépêchez vous ça va sauter !». Le temps que je réalise et j'entends une explosion, je me retourne : soixante dix mètres derrière moi la route est jonchée de débris de rochers ! Un beau souvenir !

D'autres et plus agréables souvenirs : les étapes. Agréables mais curieuses : j'ai -fort bien-dormi à Ainhoa, dans un gîte dominant le cimetière, avec l'horloge du clocher qui sonnait toutes les heures et toutes les demi-heures. A Esterençuby j'ai dîné et passé la nuit dans un hôtel de police, avec des flics des plus sympathiques! A la Pierre-Saint-Martin, station désolée dans son cirque de pierres grises avec ses pylônes de tire-fesses, ses bâtisses genre HLM aux volets clos, tout était fermé (le 15 juin!). J'ai finalement trouvé refuge chez Jean Hourticq, personnage étonnant et chaleureux qui tient le bien nommé refuge Jeandel, et qui - en plus - cuisine, comme un vrai chef, la garbure. Tiens bon Jean! Et que l'administration ne t'oblige pas une nouvelle fois à passer une semaine au fond d'un gouffre, pour garder table et gîte ouvert aux randonneurs de passage.

Un petit regret : j'ai fait la descente sur Osse en Aspe dans la bruine.

LA MARIE-BLANQUE

La montée est sévère, mentionnait le guide. Je confirme : cette Marie-Blanque mérite bien sa réputation de Marie-Salope : ce fut le pire moment de la randonnée! Pourquoi : je n'en sais rien ! C'était la seule montée de la journée, et ni la longueur ni la pente ne suffisent à expliquer la sévérité de cette ascension. Peut être à cause des longues portions droites, qui sapent le moral, et du soleil qui tape sur toute la montée ?

AUBISQUE ET TOURMALET

Deux très belles étapes. Ascensions longues mais régulières (et à l'ombre le matin). Le cirque du Soulor est de toute beauté. Le bistrot du col de l'Aubisque possède une photo représentant Robic passant le col pendant le Tour de France 1948. En comparant l'état de la route d'alors avec le billard qu'elle est devenue, je me dis qu'il faudrait rajouter quelques pour-cent à la montée actuelle pour retrouver les conditions de l'époque. Faisons nous vraiment les mêmes cols que les cyclistes d'autrefois ?

En tout cas on est récompensé de ses efforts par les descentes ; avec les traversées des jolis villages d'Aucun, d'Arcizans, et Ste Marie de Campan (j'ai -bien sûr- été jeter un coup d'oeil sur la forge où Christophe répara sa fourche, lors du Tour de France 1913).

L'Aspin est un très beau col, qui se monte bien et qui offre au sommet un beau paysage, très reposant avec les troupeaux de vaches en liberté (ce qui m'a rappelé les montagnes de mon Jura natal).

Un méchant Portillon vers l'Espagne Arreau est une étape agréable. La suite aussi, sauf les derniers km du Portillon. Là aussi je ne comprends pas ce qui fait la difficulté de ce col, mais elle est réelle. Par ailleurs on manque de vue dans la montée et le sommet est vraiment moche (et sans aucun panneau). Comme la route entre Bossost et Vielha est facile, j'ai fait étape à Vielha et je m'en félicite. On a plus de choix pour se loger et on peut attaquer directement le lendemain.

LE COL DE LA BONAIGUA (2072M)

Assez facile, mais un peu décevant côté paysage. Esterri de Aneu est un village sympathique et vivant. Llavorsí par contre n'a aucun intérêt. J'ai continué jusqu'à Alins, où s'achève la route goudronnée et j'ai trouvé un bon hôtel, et un accueil montagnard. Sur la minuscule place d'Alins il y avait bal (bal de tarde et bal de noche!). Cela n'a pas troublé mon sommeil !

Sur les pistes de contrebande : le col de Cabus (2300 m)

Une trouvaille! Il est vrai que c'est un des grands moments de la randonnée. Quand on traverse ce village quasi médiéval de Tor (où les naturels ont le regard aussi torve que leurs chiens sont vicieux) et qu'on s'engage sur cette piste incertaine, montante et cabossée, il faut vraiment avoir une foi aveugle dans le guide des éditions Rando !

Mais quand au sommet la Guardia Civil vous ouvre obligeamment et avec un grand sourire la herse qu'elle a mise en travers de la piste et qu'on découvre tout le panorama des vallées andorranes, alors là -oui- on est vraiment récompensé de ses efforts !

A noter : sur cette piste la Guardia Civil est très présente (à cause sans doute des multiples trafics avec Andorre), et les habitants de la haute vallée du rio Noguera n'aiment pas trop les touristes (voir les pancartes : «Vall privada : fincas») ; il est vrai qu'il y passe beaucoup de 4x4 et de motos tout terrain.

VERS FONT ROMEU

C'est à partir d'Andorre seulement qu'on peut envisager d'allonger les étapes. La montée vers le Port d'Envalira est longue mais sans problème (le trafic était encore faible en juin), mais les paysages de cette Suisse hispanique m'ont déçu.

Sur la route de Font-Romeu, j'ai fait étape, à la sortie d'Angoustrine, à l'auberge «Calxandera», installée dans une ferme du XVIII^{ème}, restaurée avec infiniment de goût par Serge et Marie-Christine Souquet. Là, j'avoue que j'ai été tenté de prolonger mon séjour d'une journée : pour faire quelques cols supplémentaires, visiter l'enclave espagnole de Llivia ou se décontracter dans les bains sulfureux de Llio ou de Dorres.

LE CONFLANT ET LE VALLESPÍR

Deux belles étapes avec de merveilleuses petites routes absolument désertes, deux villes charmantes : Prades et surtout Céret avec ses eaux vives qui courent le long des rues et ses platanes gigantesques.

LES PISTES DE LAS ILLAS, ET DU COL DE L'OUILLAT

Deux beaux cols (col de la Brousse et de l'Ouillat). Cols tout confort : ombre et fontaines...

Je recommande la fontaine Ste Marie dans la montée du col de l'Ouillat qui offre au randonneur un véritable ermitage, avec bancs et table de pierre !

Par contre sur les pistes au dessus de Las Illas je me suis perdu. Après le col du Figuier, sur une mauvaise piste montante, j'ai pris à droite et j'ai rencontré la Guardia Civil !!! (au col de Manrella). Je suis finalement descendu sur La Vajol, Aguiana et La Jonquera. Il y a visiblement des PB de marquage du GR 10 dans tout ce secteur. Quant à la piste des Albères, elle offre finalement peu de points de vue sur la plaine du Rousillon et sur la mer.

La descente sur Sorrède n'est pas très confortable : la pente est forte, la piste est très cassante : pierres et par endroits de véritables marches.

LE FINAL (LA MÉDITERRANÉE)

J'avais fait étape au gîte du col de l'Ouillat, dans l'espoir d'avoir un lever de soleil sur le Canigou d'un côté et sur la mer de l'autre.

Ce fut raté : les lointains étaient brumeux, comme ils l'ont été durant pratiquement toute la randonnée, mais c'est le seul reproche que je puisse faire au temps qui s'est maintenu au beau durant cette période (du 13 au 26 juin 1998).

Pour le dernier jour j'ai pris la route du balcon de Madeloc qui domine la côte entre Collioure et Banyuls et qui est vraiment superbe, mais attention à la chaleur qui s'ajoute au dénivelé!
Et voilà la fin du voyage : Banyuls, la Méditerranée et ses «golfs clairs».

Comme j'avais deux jours devant moi avant de reprendre le train à Perpignan, j'en ai profité, entre deux baignades, pour aller voir le soleil se lever sur Cerbère par une petite route en balcon passant par les cols de Gran Bau et de la Creu et pour visiter, au mas de la Roume, le charmant musée Maillol.

EN CHIFFRES :

HRPV = 959 km en 13 jours (70 km/jour - 5 h 30 de roulage par jour - Vm = 14,5 km/h)
= 22.360 m de dénivelé (1.600 m/jour)
= 60 cols (dont 5 > 2000m)

Le Guide : «la Haute Route des Pyrénées à Vélo», Georges Véron, Pierre Roques, Danielle Maze, Rando-Editions, BP 24 - 65420 IBOS (Tarbes)

Jean-René CARRÉ N°3735
de PARIS (Seine)

LES «CENT COLS PLUS»

Dans ce qui va suivre, je distinguerais deux catégories de «100 cols», membres de notre Club : les «100 cols» et les «100 cols plus». Bien entendu au féminin et au masculin. Nous faisons partie d'un club de confiance ; l'adhérent à qui ce club fait confiance, prend confiance en lui-même par un acte libre et renouvelé ; il n'attend son succès que de ses propres efforts. Un «100 cols» s'oblige à l'honnêteté. Les profiteurs n'y restent pas longtemps. Avant de poursuivre, je voudrais porter certaines précisions qui lèveront les ambiguïtés. Les êtres humains ne sont pas tous pareils «en fait». Repérer une différence n'est pas légitimer l'inégalité en soi. Après tout, le qualificatif dont j'ai affublé quelques «100 cols» d'exception n'évoque nullement des infériorités «intrinsèques» des uns par rapport aux autres. Admettre que les uns seraient plus méritants que les autres, serait humiliant et décourageant pour nous tous. Chacun fait de son mieux, je pense.

LA MOTIVATION

Il y a des mots qui font rêver et pour nous «100 cols» le mot Montagne est de ceux-là. Lorsqu'il nous traverse l'esprit, c'est comme si nos yeux s'amusaient sur les imposantes masses montagneuses, où pics et aiguilles hérissent les hauts sommets, reliés au reste du monde par des vallées profondes et par des cols comme autant de portes. C'est la magie sur laquelle s'est greffée une passion : la Bicyclette. Dans un monde que nous percevons comme déboussolé, nous nous insérons dans le rythme de la nature. Là, une grande paix nous envahit. Nous sommes donc des cyclistes de loisir, soucieux de notre bien-être.

L'ACTION

L'effort physique de l'être humain est supporté par la transformation de l'énergie chimique en énergie mécanique qui se manifeste par le mouvement. Toute activité physique porte l'organisme à un niveau énergétique supérieur à celui du repos. On peut donc définir quel est le niveau possible par comparaison entre individus pour avoir une idée des capacités de chacun. Élément fondamental de l'effort : la constitution physiologique qui joue un rôle capital. J'y reviendrai.

POURQUOI «100 COLS» ET «100 COLS PLUS» ?

(la deuxième appellation n'engage que moi)

Parmi les membres de notre Club, les diversités sont naturellement présentes. Chacun de nous possède son acquis génétique, ses concepts propres, ses méthodes, ses façons d'envisager la réalité, ses façons d'agir, qui ont forcément une répercussion sur la moisson de cols. Les 98,87 % des «100 cols» sont des cyclos, qui, à force d'entraînement et de sacrifices ont obtenu un score honorable et occupent une bonne place au tableau d'honneur. Il est certain que les cols comptabilisés à leur palmarés ne présentent qu'une partie des cols qu'ils ont pu escalader, si on prenait en compte les rééditions. Un exemple que je connais bien est édifiant : en 10 ans, j'ai franchi 2121 cols routiers dont 74 de plus de 2000 m, totalisant plus d'un million cinq cent mille mètres de dénivellation réelle, plus de 290 côtes entre 750 m et 2000 m d'altitude. Une stricte comptabilité en fait foi. Beaucoup de nouveaux venus auront le temps d'améliorer leur score. Les 1,13 % des membres restants, que je nomme «100 cols plus», ont été plus gâtés par dame nature ; elle les a dotés de qualités supérieures. Probablement une vitesse d'oxygénation très élevée, un système cardio-vasculaire exceptionnel et une morphologie de grimpeur. Ces qualités leur permettent de soutenir des efforts intenses sur une longue durée. Ils récupèrent mieux et vite, se fatiguent moins et supportent des charges plus importantes.

LES QUALITÉS D'UN «100 COLS»

Ce cyclo est en bonne santé, méthodique, courageux, tenace, obstiné. Il sait concilier sa vie privée et professionnelle avec son tempérament de collectionneur peu ordinaire. Il adore cette nature étrange qu'est le

royaume des chamois, des bouquetins et des marmottes. Sa motivation est extrême. Rien ne le détourne d'un objectif qu'il s'est fixé. Il est nanti d'un bon caractère au service d'un moteur de bonne facture. Les cartes routières lui apprennent beaucoup ; les braquets : c'est sa science. Il se nourrit convenablement et connaît l'importance de l'eau. Enfin, il sait grouper le maximum de cols sur la plus petite distance. Il a une bonne capacité de récupération, une ressource jamais tarie à bien maîtriser la pente. Son mystère, c'est sa facilité à hisser sa carcasse au plus près des nuages, parfois au-dessus. Il ne surestime pas sa force parce que la montagne s'est chargée de le rappeler à sa réalité personnelle; il a su s'y frotter pour en comprendre et en mesurer la difficulté. Il a su la vaincre pour en goûter le charme. Sa volonté farouche, sa combativité le poussent à se transcender, à ne rien sacrifier de sa personne sans quelques cols au bout de l'effort. Son honnêteté lui interdit de comptabiliser un col qu'il n'aurait pas franchi sur sa bécane. Son mot d'ordre est d'aller de l'avant. Chaque tour de roue l'exalte avec le souvenir des jouissances passées dans cette nature où flotte un air pur baigné d'arômes, d'essences légères que diffuse la sève et aussi l'odeur des champignons soulevant le tapis d'aiguilles.

Dans la majesté du levant, il aime les routes en lacets qui serpentent entre les bois, les prairies, qui l'élèvent dans les espaces d'altitudes où la forêt ne pousse plus, où les pâturages dénudés dégagent une étrange fascination. Il adore cette nature qui l'entoure avec ses aridités, ses caprices, ses ravins, ses gorges, ses torrents, ses palettes de paysages sauvages. Jamais, la beauté des lieux ne le lasse. Quand il a écumé une région, il s'en va ailleurs chercher les raisons d'être heureux, de réchauffer en lui la fierté dans la lutte avec cette montagne.

LE «100 COLS PLUS»

Il a les mêmes qualités que le «100 cols», mais ses capacités physiques sont, comme je l'ai déjà écrit, certainement supérieures. Je ne tiens pas ici, à idéaliser l'être d'exception tel que je voudrais qu'il fût. L'envie me vient, tout simplement, de le décrire tel qu'il me semble le connaître pour l'avoir fréquenté. Comment expliquer ses performances? Qu'est-ce qui le pousse à gravir des centaines de cols et ce, pendant des années? Où puise-t-il sa motivation? Besoin physique sans doute! Besoin de s'affirmer, recherche d'une compensation sûrement! Chaque individu possède sa part de motivation. Ce que je crois savoir, c'est qu'il est ambitieux, qu'il a soif de succès, qu'il manifeste un caractère dominateur. En tous les cas, il sait exprimer les atouts que la nature lui a légués. La récolte de cols est devenue une «manie» chez lui. Il ne s'agit pas là, d'une folie, mais simplement d'un besoin de se sentir riche d'une moisson qui est étrangère à d'autres. Rien ne pourra l'empêcher d'être une individualité et de se passionner pour son œuvre. Car, collectionner des milliers de cols, c'est faire «quelque chose d'autre», que tout le monde ne peut pas faire. Une œuvre vous dis-je !

Vous pourriez m'objecter que je compare les grandes choses aux petites. Il n'y a pas de grandes et de petites choses : il n'y a que l'emploi des forces physiques et morales de la femme ou de l'homme et beaucoup de problèmes résolus dans tous les sens.

Saint Exupéry a écrit : «la vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme». Sur ma lancée, je me permets de vous dévoiler ma devise : «garde-toi de démolir ce que tu n'as pas su construire» (ne seraient-ce que des taupinières).

Théodore BUIZZA N°3912
de TOUL (Meurthe et Moselle)

THONON-TRIESTE ?... À LA PORTÉE DE TOUS !

Pour réaliser une telle randonnée, il faut d'abord la désirer, en rêver, et la préparer minutieusement, sur le vélo accessoirement, mais aussi sur le papier. Six mois auparavant, avec Bernard, nous avons établi les étapes. J'ai ensuite contacté le consulat suisse à Villeurbanne, l'Office national du tourisme italien à Paris. Par ce biais, j'ai obtenu les listes d'hôtels des villes étapes. Au fait, comment les déterminer ?

Par le kilométrage, puis par la dénivelée. Ne pas se prendre pour Superman...

Encore devons-nous tenir compte du temps : faudra passer : qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente... Nous raccourcissons donc volontairement nos étapes. Ainsi, plus de temps sera consacré aux photos (380 seront prises) et aux extras. Nous pourrons aussi prendre le téléphérique du Pordoi et admirer le sommet des Dolomites, panorama étrange et superbe, ou contempler le lac de Locarno en savourant une glace à Ascona...

Finalement 10 étapes seront prévues, pour un maximum de 12 autorisées. Pour la première fois nous bénéficierons du luxe d'une voiture suiveuse (mes parents). Nous voyagerons donc légers, sans le fourbi habituel. Toutefois la sacoche avant demeurera pour l'appareil photo et le K-way.

Le voyage s'est déroulé normalement, sans incidents majeurs. Les paysages étaient à la mesure de la randonnée : grandioses. L'entente et la sympathie ont bien régné. Nous avons souvent roulé ensemble, nous attendant en haut des cols.

Nous avons d'ailleurs très vite compris qu'il était inutile de foncer pour arriver à 15h à l'étape ; nous avons ainsi pu profiter du paysage, admirant une église, un vieux pont, une cascade ou les majestueux glaciers environnants.

Thonon-Trieste : une suite d'aventures. C'est la patronne du gîte des Centfontaines qui ne me fait pas payer le couchage ; mon matelas était à même le sol, mais j'ai rudement bien dormi. C'est un couple de suisses qui nous offre spontanément une bouteille de vin pour notre repas à Sion. C'est Bernard qui descend les +2000m en manches courtes. C'est Jean qui flirte avec le vent à 90,5 km/h dans le Simplon (à la descente ..!). C'est aussi les brugnons savourés dans la descente du Splügen Pass, les «gelati» à Ascona, Bolzano, les pique-niques dans le Passo di Bernina à 2200m, dans le Stelvio à Umbrailpass à ... 2502m, dans le Passo delle Palade ou ailleurs. C'est l'immense lac au Passo del Maloja, le chic de celui de St Moritz, le superbe d'Auronzo, le calme du Passo di Valparola, le glacial du San Bernardino ... Thonon-Trieste : c'est une bonne quantité de pâtes descendues un peu partout, du buffet de la gare de Brig au refuge super accueillant du Sella Ciampigotto, en passant par les restaurants de Bellinzona, Chiavenna, Livigno, Silandro et les autres ... C'est le déchiffrement laborieux des menus allemands et italiens et le résultat surprenant dans les assiettes et les verres ... Et un lait fraise chaud, un !

Ce sont aussi les rencontres avec les marmottes au Passo di Valporela, d'une vache dans le Splügen Pass, des chèvres dans la descente du Stelvio... C'est le ratissage des fraises des bois dans le Passo delle Palade (Bernard et moi - Denis boit son thé au sommet, Jean rame derrière...). C'est le Coca bu au refuge Lavarredo à 2454m, les saucisses du pique-nique style chorizo qui donnent une soif terrible (merci maman!). C'est les parents qui nous chassent devant alors que nous sommes derrière. Quelle rigolade, mais quelle engueulade paternelle (c'est Denis qui a tout pris, moi je prenais une photo 300m derrière - d'où l'intérêt de prendre des photos !). Ce sont les petits déjeuners à l'autrichienne avec charcuterie, fromage, céréales, beignets, gâteaux, fromages blancs, pain, beurre, confiture à volonté. C'est la douche cabine de Bolzano avec un robinet à l'intérieur et un autre à l'extérieur. C'est Jean qui se trompe de route au Sella Marçilie et qui grimpe dans les alpages. C'est Bernard et Denis qui, à Sistiana ne comprennent pas la signification d'un panneau et qui déambulent 1/4 d'heure plus tard au milieu d'un camp de naturistes! C'est les vélos que nous hissons au 3ème étage de la pension à Trieste. (C'est ça ou l'on repart, dit Bernard à la patronne qui comprend le français ...) C'est Jean qui prend des brouettes pour passer certaines côtes et ce sont les franches rigolades d'un voyage fantastique qui n'a duré que 10 jours, malheureusement ...

Faire Thonon-Trieste, c'est une soif d'aventures, une folle envie de voyager, de partager pendant une dizaine de jours l'émotion que procure un parcours inoubliable. Après un tel voyage on ne rêve que d'une chose : repartir pour revivre des sensations fantastiques...

Jean Louis BORACH N°1248
de LYON (Rhône)

Randonnée officielle de 1180 kilomètres, franchissant 44 cols (dont 17 de + de 2000m), 22 131m de dénivellation. Créée et organisée par l'un des nôtres : Georges ROSSINI

C'EST LA FAUTE À FÉLICIEN

Lorsqu'en 1987 nous décidons de passer nos vacances au Grand-Bornand, le choix d'un gîte se porte sur l'appartement de Félicien Missillier. Avec un prénom pareil, cela ne peut être que quelqu'un de brave. Le hasard a bien fait les choses puisque notre logeur, en plus d'être éminemment sympathique, est également Président d'honneur des Cyclos de la Vallée de Thônes. C'est lui qui encourage le «jeune» cyclo que je suis à chasser les cols.

Il faudra quelques années à l'Alsacien de la plaine avant qu'un soir d'hiver, il se décide enfin à déplier ses cartes . Le mal est fait, le virus s'est installé. Secrétaire puis Président de club, il est idéalement placé pour contaminer tous ceux qui l'approchent. L'épidémie se propage et vient de faire quatre nouvelles victimes en cette année 1998 : parmi eux Jonathan, 13 ans et les jumeaux Marc et Sacha, 15 ans. Ils sont désormais onze, au sein de ce petit club du fin fond de la campagne alsacienne qui, grâce à la bonne parole de Félicien, font partie du Club des «Cent Cols». Et six épouses qui, l'été prochain, prendront la direction de Névaches, du Luberon ou des Dolomites... en ayant une pensée pour Félicien...

Prosper RUETSCH N°3404, de BOUXWILLER (Haut-Rhin)

LE BON SAINT BERNARD

En perdition entre le Télégraphe et le Galibier, j'avais laissé partir Jean-Claude mon compagnon de route. Assis tel le penseur de Rodin, sur un bloc de béton, j'espérais qu'il rejoindrait le sommet du Lautaret, où nous avions, ce matin, laissé la voiture.

Peut-être avais-je trop grand, je manquais sans doute de kilomètres, je veux dire de longues sorties, mais le parcours était tentant : la Croix de Fer en accrochant le Glandon au passage, un crochet par le Mollard dans la descente, le Télégraphe, le Collet du Plan Nicolas et le Galibier. Mais à Valloire, je rendais les armes après une montée du Télégraphe dans la douleur.

J'attendais Jean-Claude, lorsqu'une voiture descendant du Galibier, s'arrêta à ma hauteur : «Montez, je vous emmène» me dit le chauffeur que je ne connaissais pas. Quand il claqua le hayon de son auto pour y fixer un porte-vélo, je vis sur la vitre le magnifique écusson du Club des «Cent Cols». Je commençais à comprendre, il me raconta que dans la montée du col il avait doublé mon copain qui avait ce jour-là revêtu le maillot de notre confrérie. S'arrêtant un instant, ils échangèrent quelques mots et Jean-Claude eut vite fait de lui expliquer la situation. Sans hésiter, le bon Saint Bernard fit demi tour pour venir me chercher et lorsque, dans la voiture, je lui demandais son nom pour connaître mon sauveur, il me répondit «Henri Dusseau». Si, comme le dit le proverbe, seules les montagnes ne se rencontrent pas, c'est parfois grâce à elles que l'on rencontre ses amis. Merci.

Alain FOUQUE N°4507, de MEYREUIL (Bouches-du-Rhône)

JE MÉDITE À VÉLO...

François Mudry, prêtre à la retraite, est un passionné de la petite reine. Il utilise sa bicyclette pour se déplacer dans Paris et il parcourt, chaque année, plus de 1000 km en milieu urbain. Mais ce que François aime par dessus tout, c'est partir quinze jours en randonnée sur les routes escarpées des Alpes, histoire d'ajouter un grand col à son palmarès déjà impressionnant. A soixante-dix-huit ans, il a toujours des mollets d'acier et un sacré coup de pédale.

«... Je m'offre chaque été quinze jours de vacances durant lesquels je parcours entre 1500 et 2000 km à bicyclette. Même à la retraite, j'ai encore, comme beaucoup de prêtres, de nombreuses occupations, alors j'aime partir seul. Sur mon vélo lesté de cinq lourdes sacoches dans lesquelles j'emporte du linge de rechange, du ravitaillement et... mon bréviaire, j'oublie tous mes soucis. Je prie et je médite, même en plein effort et je n'ai rien d'autre à faire qu'admirer la nature. Je ne pars jamais à l'aventure car mon itinéraire est toujours préparé avec soin sur la carte..., même si parfois je m'en écarte pour aller chercher «le» col qui manque à ma collection. Je fais partie d'une Confrérie de spécialistes de la montagne «les Cent Cols». Depuis 1967, j'ai gravi plus de 800 cols dont 55 de plus de 2000m. Bien sûr, je ne cherche pas la performance, surtout à mon âge. Mon intérêt est essentiellement contemplatif et méditatif, et puis faire du vélo m'aide à rester en bonne santé. Je suis obligé parfois de me dépasser, mais je ne demande jamais à mon cœur un effort surhumain. Je ne suis pas un athlète, d'ailleurs, je ne m'entraîne jamais. Quand c'est trop dur, je me dis: mais qu'est-ce que tu fais là ? Alors, je monte à pied ou je m'arrête dans une auberge...»

Lu par Paul ANDRÉ dans le magazine «Vermeil» d'octobre 1997

UN CHALET PROVIDENTIEL

Depuis bien longtemps le col des Aiguilles avait retenu mon attention ; avec ses 2005 mètres, il allait me permettre d'améliorer mon capital + de 2000 pour les «Cent Cols».

Départ de Lus la Croix Haute, une agréable montée jusqu'au hameau de la Jarjatte où les choses sérieuses allaient commencer. Le GR 94 allait se montrer redoutable en me réservant quelques surprises : la première partie s'effectuant en poussage aisé fut gravie dans l'horaire que je m'étais fixé. Au-delà, poussage difficile et portage avec le franchissement d'un pierrier me firent perdre beaucoup de temps, au sommet j'étais très en retard, en prime un névé m'imposa la plus grande prudence .

Des crampes dès le début de la descente allaient encore me retarder, dans le vallon je m'éloignais du sentier, le sol détrempe par la fonte des neiges allait me valoir quelques bains de pieds, puis mauvaise surprise alors que tout semblait facile il devenait impossible de continuer dans cette direction avec une pente trop forte, il me fallait remonter, retrouver le GR me permettant de rejoindre le col de Festre, dès lors plus question de reprendre le train de nuit à Veynes et une fin de parcours qui s'avérait délicate dans l'obscurité.

Le miracle se produisit avec la découverte du chalet du vallon des Aiguilles (altitude 1800), un toit pour la nuit, quelle aubaine ! certes l'aménagement était succinct : une table, un banc, une vieille chaise mais, compte tenu des circonstances, ce gîte valait bien un trois étoiles. La nuit fut longue, impossible de dormir avec le froid, enfin le jour, aux premières lueurs je reprenais la randonnée en décidant de revenir sur Lus, le passage du col des Aiguilles s'avéra une nouvelle fois pénible, toujours ce névé particulièrement difficile à négocier et enfin la descente très glissante sur les deux premiers kilomètres.

C'est fourbu et crotté que je termine ce périple. Quelle expérience! en fait je suis heureux et j'échafaude déjà d'autres projets muletiers.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

UN COL DE TOUT REPOS

Ce jour là, j'ai décidé de m'accorder une journée de repos : la veille, je me suis, en effet, offert une merveilleuse mais fatigante sortie aux alentours du Praz de Lys.

J'ai repéré un «petit» col, apparemment facile, à proximité de mon camping : le col de l'Ecuelle (74-1538a). Une route puis un chemin bien tracé y mènent. Il doit suffire à mon bonheur du jour.

La remontée de la Dranse de Morzine est facile : elle permet un échauffement tranquille. Après le tunnel des Tines, je prends à gauche la petite route qui m'amène à Bas Thex puis à l'Abbaye. Là, commence vraiment l'attaque du col avec la remontée de la vallée du Ruisseau de l'Abbaye. Je fais le plein (d'eau) à la fontaine du village et commence l'ascension en mettant d'office 26x21 : il ne sert à rien de faire du zèle et... c'est ma journée de repos.

Rapidement la pente devient sérieuse et certaines rampes sont même impressionnantes. Je finis par me résoudre à passer le 24 dents, braquet jusqu'alors réservé aux chemins pentus. Je poursuis l'ascension et la pente ne faiblit pas. Je commence à transpirer à grosses gouttes et certains muscles se mettent à protester. Avec grand regret, je mets tout à gauche : 26x28... Malgré cela, je dois encore parfois m'arc-bouter en danseuse pour avancer.

En passant devant une colonie de vacances, la monitrice me lance, avant que j'aie eu le temps de lui dire bonjour : «Vous devriez vous arrêter tout de suite : ça continue comme ça !»... C'est la première fois que j'entends ce genre d'encouragement... Effectivement, la route s'élève devant moi comme un mur. Plus loin un vieux monsieur, qui monte à pied avec un enfant, observe en connaisseur, que j'ai tout à gauche... «28x28 me dit-il interrogatif». «Oui, mais c'est raide !» D'autant plus que le goudron s'arrête et fait place à un chemin encombré de gros cailloux sur lesquels la roue avant bute et où la roue arrière a tendance à patiner.

Je continue un peu à vélo, en serrant les dents, le temps de disparaître de la vue du vieux monsieur. On a son honneur quand même ! Ce monsieur ne sait pas que c'est ma journée de repos ! Ensuite je mets pied à terre et j'adopte le poussage. Je calculerai, au retour, que jusqu'aux chalets du Fouget, la pente moyenne est de 16,4 % sur 3 km... En définitive, ce n'est pas si dur que ça. C'est surtout très dur par rapport à la pente douce espérée. Ah, ce mental !

Après ces chalets, par bonheur, le chemin se met à faire des lacets dans les alpages parsemés de sapins, perd ses gros cailloux et la pente redevient raisonnable. Une fin d'ascension, en somme, reposante...

Bernard MIGOT N°844
de La FLECHE (Sarthe)

AUSTRALIE

Un continent à elle toute seule ! La Great Dividing Range (chaîne de montagne) s'étend le long de la côte Est depuis la province du Queensland jusqu'à celle de Victoria. La plupart des cols s'y trouvent. A l'extrême nord, les commerces sont rares et trouver de l'eau peut être un problème. Plus au sud dans les provinces de New South Wales et de Victoria les montagnes sont proches des grandes villes, il y a encore des endroits isolés.

La région que je préfère pour les cols est la «Victorian Alpine Région» où l'on skie l'hiver. Les montées les plus réputées s'y trouvent. L'Audax-Club australien y organise chaque année, en janvier (plein été austral) une randonnée qui attire environ 700 cyclotouristes. La température a déjà atteint certaines années 42 degrés. Trois parcours sont proposés : 100, 130 ou 200 km. Ce dernier franchit le Tawonga Gap (885m) deux fois, le Falls Creek (1560m) et se conclut par l'ascension du Mont Buffalo (1330m). Les deux dernières ascensions durent 25km chacune et entre les deux on redescend à 300m. La région d'Illawara Wollongong au Sud de Sydney possède de nombreuses montées qui figurent au programme de la plus grande course cycliste du pays : la Bank Classic. Parmi celles-ci : le Macquarie Pass (800m), le Mont Keira (600m), le Bulli Pass (580m) et le Berry Mountain (850m, très raide).

La Tasmanie offre aussi de nombreuses montées. Elle est très populaire pour ses routes tranquilles et pour ses paysages. La côte ouest est très accidentée. Elle fait partie du patrimoine Mondial et offre de nombreuses ascensions au delà de 1000m d'altitude. La côte Est est vallonnée, le relief y est moins élevé : aux alentours de 600m. Parmi les cols, l'Éléphant Pass à environ 700m. L'intérieur est très accidenté et convient mieux à la pratique du VTT. La Tasmanie est très étendue, environ deux fois les Pays-Bas, elle se situe à une heure de vol du sud de l'Australie depuis Melbourne, deux heures depuis Sydney.

Patrick VAN DYK N°4821

de SYDNEY (Australie) 1er Australien aux «Cent Cols»

NATIONALISATIONS ET PRIVATISATIONS

Je n'aime pas « cent-coler » en solitaire, ni sur route ni en muletier. Le partage du plaisir de cycler, de la beauté des sites, éventuellement de la souffrance ou même du risque, l'exaltation réciproque ou l'exercice si valorisant de la solidarité ne s'y effectuent pas. Alors, en route avec les copains du C.C Fabrèges (34) à la conquête aisée d'une quarantaine de cols dans le massif de l'Estérel !

Bernard, notre pygmalion du week-end avait très bien fait les choses : repérages sur la totalité des cols (Topo + IGN), allers et retours bien mis au point, détection de cols supplémentaires et hébergement paradisiaque entre bougainvilliers et palmiers au Centre Sportif de Boulouris. Je ne vous infligerai pas la litanie des cols tombant à intervalles réguliers dans notre besace durant les 2 jours, mais, je voudrais témoigner de la beauté aride de ces terres ocre où cytises, chênes verts, eucalyptus et chênes lièges se marient à souhait et protégés par la présence de panneaux rouges sur fond blanc, interdisant toute circulation, et que nous découvrirons sur quelques chemins. Le montant affiché de l'infraction (800 Fr) nous donna à penser que ces cols (cinq à six) avaient été récemment NATIONALISES pour faire rentrer quelque impôt supplémentaire ; une sorte de quote-part en somme, prélevée aux VTTistes et qui pourrait servir à l'effacement de la dette de la Sécu.

Alors, s'installa un passionné débat de café de commerce, sur cette mainmise « étatique », dirigée contre la gent pédalante. Bien entendu, les avis divergèrent sur l'utilité de ces Nationalisations, chacun avançant ses propres arguments sur l'opportunité de passer outre ou de se conformer aux « recommandations ». Les théories les plus alambiquées s'échafaudèrent sur la présence (ou l'absence) des agents verbalisateurs et sur leur mode de transport : terre, air, mer ?

Finalement les plus téméraires (ou les plus fortunés), osèrent se risquer dans les sentes odoriférantes menant en ces lieux de perdition, avec toutefois des précautions de Sioux! Plus d'échanges verbaux, de tousotements, plus de changements de vitesse qui auraient pu faire jaillir d'un fourré, à l'improviste, un de ces cerbères assermentés. Le vélo sur coussin d'air fut donc inventé pour l'occasion, pédalée légère, sobre, sage et économe. Ne manquaient que la tenue de camouflage, le noir de bouchons au visage et quelque lierre sur le casque (méthode FOMEC) pour nous fondre encore un peu plus dans l'environnement....

Le second jour, à la maison forestière du col des Trois Termes, alors que nous venions d'effectuer notre dernier larcin, Baisse Violette (quel beau nom pour un col !), voilà que nous rencontrons deux gardes à cheval qu'avec précaution, nous saluons respectueusement. Heureusement qu'ils allaient commencer leur tournée. Dans l'après-midi, nous les retrouverons au col de Belle Barbe où nous terminions notre périple... Je puis vous affirmer sans me tromper que l'humour n'est pas leur première nature ni encore moins leur seconde....

Le premier jour en fin d'après-midi, nous nous étions mis en quête des trois cols trouvés par Bernard sur l'IGN, à quelques encablures du littoral (cols du Dramont, de Ferrières et de Gardevielle), culminant à l'altitude maximale de 120 m. Sur la route du bord de mer, nous cherchions sur la gauche, l'échappée vers la colline toute proche. La première route nous conduisait directement dans un camping privé où chicanes, chiens, chaînes et garde-chiourme nous font rebrousser chemin. Pourtant, assurait Bernard, le passage est là... !! Un passant questionné nous précisait qu'un peu plus loin, la seule possibilité d'accès, était la route qui traversait le passage à niveau. Ragaillardis et rassérénés, nous repartons et finissons par déboucher devant un immense portail qui marquait l'entrée d'un imposant lotissement, gardé bien sûr par un vigile à l'œil plus que noir qui nous pria de nous glisser sur la gauche, vers un portillon bleu qui devait nous conduire à nos Eldorados. Passé le portillon, plus de chemin ni de sente, mais un luxuriant maquis que le pas de l'homme n'avait pas foulé depuis des lustres.

Nous faisons demi-tour, désorientés et perplexes, commençant à douter du droit d'accès à la colline, lorsque nous sommes interpellés au travers d'une haie par un octogénaire un peu malicieux à qui nous

contons nos déboires. Ayant commencé par nous préciser que nous ne parviendrions pas à nos fins, il ajouta : «Peut-être avez-vous une chance en passant par Cap Esterel, mais attention au... train qui...» et laissa là sa phrase en suspens et s'enfuit en entendant sa dulcinée qui l'apostrophait: «mais avec qui parles-tu donc encore?» Guidés par la carte, nous découvrons le «Cap fameux» à l'immense portique grand ouvert, et n'écoulant que notre envie d'accéder à nos trois cols, nous commençons à gravir une forte pente sans apercevoir le moindre rail, la moindre locomotive, la moindre gare.

Plus haut, une guérite et une barrière baissée nous font craindre l'expulsion, mais le garde barrière, aimable et un tantinet conciliant nous délivre le sésame pour la «colline impossible». Heureux et gourmands à l'avance de ces trois nouvelles unités à empocher, nous nous mettons à pédaler en chantant à tue-tête lorsque dans un virage, le ...»train» manque nous percuter. Peut-être à moteur électrique, sur roues, en tout cas, il était silencieux, museau rayé, l'œil mauvais et transportant des passagers assis dans de petits wagons à ciel ouvert et qui nous fusillaient du regard.... Nous devions peut-être leur voler leur oxygène !

Cette frayeur passée, nous atteignons les deux cols routiers et le muletier, sur la crête, en plein maquis, surmonté de son panneau «Col de Gardevielle». De là, un sentier pédestre descendant, nous ramenait... au camping initial que nous contournons pour accéder au bitume. Sur le chemin du retour, quelqu'un aura l'idée d'aller faire trempette. Là aussi, nous avons rencontré pas mal de difficultés pour atteindre l'invisible plage, tant elle n'est accessible que par des passages bien dissimulés entre les villas.

Nous venions de faire connaissance avec la PRIVATISATION.

Depuis ces deux jours, une question me «tarabuste» : pourquoi guerroye-t-on depuis deux décennies au sujet des concepts de Nationalisations et de Privatisations ?

Sont-ils antinomiques ?

Pierre GASC N°1531
de FABREGUES (Hérault)

ARGENTINE - CHILI

D'ARGENTINE AU CHILI VIA LE PASO DE SICO, ALTITUDE : 4079 MÈTRES

Mercredi 20 mai 1998. 66 kilomètres :

Olacapato: altitude 4060 m. Une montée de plusieurs jours depuis Salta m'a amené ici avec au passage l'Abra del Acay à 4895 m. Après ce village minier, le paysage est toujours aussi minéral mais le revêtement est un peu meilleur qu'hier. Je délaisse la piste principale du Sico pour la N 37 qui va sur Catua. Piste absolument déserte, remontant un long vallon jusqu'à l'Abra de Arizaro à 4100 m. De beaux rochers rouges égaient la descente. A Catua, village perdu de l'altiplano, pour calmer les gamins agglutinés autour du vélo, il suffit de brandir l'appareil photo.

Km 66. 3900 m d'altitude, je retrouve la piste normale de Sico. Le poste de douane argentin dispose d'une magnifique annexe pour routards en quête de gîte. Douche chaude, radiateur, gazinière, éclairage, tout cela gratuitement en échange de quelques tuyaux donnés à ce douanier qui apprend le français avec des cassettes, proximité du Mondial de football oblige!

Jeudi 21 mai 1998. 34 km :

Le soleil qui ne se lève qu'à 8 heures réchauffe la piste où j'alterne poussage et pédalage. A 10 heures, au km 12, voici la frontière, matérialisée par de grandes pancartes : Paso de la laguna Sico 4079 m. A mon grand désappointement, la piste continue à s'élever. Un autocar, premier véhicule rencontré de la journée, passe en soulevant un imposant nuage de poussière. Au km 20, j'atteins le point le plus haut du jour, un joli col sans nom à 4425 m. Au km 34, à 4320 m, dans une grande montée, se présente la douane chilienne, Avanzada el laco. Il n'est que 14 heures mais comme le prochain lieu habité, Socaire, est distant de 100 km, je demande à me faire héberger. Le chef rechigne, m'indiquant un campement privé à 7 km d'ici, où une voiture pourrait m'emmener. J'insiste, et il accepte de m'héberger, ouf !

Cet après-midi, le chef se les roule tandis que ses deux collègues font le boulot. Peu de contrôles, car en cette saison il passe moins de dix véhicules par jour, mais du nettoyage, de la tambouille et l'entretien du groupe électrogène occupent aisément la journée. J'épluche les cartes murales bien supérieures aux miennes que je complète à la main.

Pendant la nuit, le vent fait hurler la tôle ondulée du baraquement, beaucoup plus modeste que son homologue argentin et sans doute la température descend-elle à -20°!

Vendredi 22 mai 1998. 101 km :

Au Chili, on retarde la montre d'une heure. A 8 heures il fait donc grand jour. Une grande ligne brisée infâme m'amène au Cuesta del Laco à 4555 m, point haut de l'étape. La descente passe au campamento el Laco, base technique pour l'achèvement de la ligne électrique à haute tension qui va desservir les mines chiliennes avec du courant argentin issu du gaz bolivien! La piste combine ripio (gravats), alena (sable) et calamina (tôle ondulée), ce qui, ajouté au vent de face, annule tous les effets de la modeste pente.

Laguna Tuyajto : j'abandonne un moment le vélo pour admirer les flamants roses qui font trempette, spectacle prodigieux à cette altitude. Au km 45, une nouvelle bosse avec toujours un grand vent de face. Le conducteur d'une voiture s'arrête à ma hauteur : Tenez, prenez ça !

Et me voilà pourvu, sans rien demander, d'une eau de Seltz et de trois sandwiches !

A 18 heures, j'installe l'équipement de nuit : lampe frontale et dynamo. L'altitude oscille encore longtemps autour de 3900 m, sur une piste en sable, à présent bien cyclable à VTT.

Km 80. Les lumières en contrebas à gauche, que je prends longtemps pour celles de Socaire ne se rapprochent toujours pas. Puis la route se met à plonger et j'entends, ô magie, le bruit d'un de ces torrents canalisés qui descendent des Andes et arrosent les quelques oasis du rebord du désert d'Atacama.

Socaire, sise à 3300 m, surgit au détour d'un virage, au 101^{ème} km. Un petit café-épicerie sympathique m'héberge et je partage le repas avec les patrons. J'apprends ainsi que les lumières lointaines étaient celles de l'usine de lithium, distante de 50 km, à 2300 m d'altitude !

Il sera temps demain de descendre sur le désert d'Atacama et de rallier San Pedro, 90 km au nord d'ici.

Marc LIAUDON N°289
de CRAPONNE (Rhône)

J'AVAIS IMAGINÉ ...

J'avais imaginé, par ce petit matin de la mi-juillet, à l'heure où la lumière crue de l'été enlumine la pointe sombre des mélèzes, où la fraîcheur de l'ombre laisse craindre une chaude journée, où l'air de la montagne est si limpide qu'il en devient palpable dans toute sa fluidité, que nous serions nombreux à grignoter ensemble le cheminement ardu qui mène jusqu'au col.

J'avais imaginé qu'il me fallait y aller parce qu'il était une référence, que tout le monde en parlait et qu'un «Cent Cols» ne pouvait valablement faire l'économie de s'y rendre.

J'avais imaginé ma fierté de dire «J'y suis allé, j'y étais !». Je n'attendais pas que l'on me réponde «Voilà un brave ! » mais, tout de même, espérais-je au moins un soupçon de connivence entre initiés.

Je grimpe... la forêt... l'alpage... la caillasse... Le Col, lui, joue à cache-cache. Je le devine ici ou plutôt là. Vers la droite. Mais non, certainement plus à gauche, plus haut ou probablement plus bas. Aux alentours, tout est vide : l'espace, le temps, la lumière, le silence. Lui, il occupe majestueusement ce vide lunaire, fascinant, envoûtant, minéral. Moi, je suis seul. Je pédale parfois. Je marche souvent. Je repédale et remarque. J'avance ... Dans cette infinie solitude, je me sens bien, léger. Lui est maintenant dans mon champ de vision. Il ne recule plus, ne fuit plus, ne se cache plus. On s'affronte à la loyale, les yeux dans les yeux.

Encore un sursaut, et je le coince sous la crête. Un trou noir, le ciel bleu, un véhicule 4x4, une moto de trial, un vététiste et moi, et moi ! Point de vagues montantes de cyclos bariolés, poussiéreux et suants... J'avais imaginé...

Le Parpaillon ne serait-il plus ce qu'il était ?

Pierre MOUNIER N°3273
de PARMILIEU (Isère)

RÈGLE DU JEU

Les cols à plus de 2000 mètres sont, en général, les plus difficiles mais, en revanche ils sont aussi (en général toujours) les plus beaux...

Il ne faut pas oublier que la «vraie» montagne, c'est la haute montagne, sauvage, impressionnante et souvent difficile. Cette difficulté n'est-elle pas, d'ailleurs l'un des attraits des ascensions de cols ? Il serait dommage de dévaloriser cette haute montagne et, à la limite, de se contenter de «taupinières»...

S'il n'y a, en France, que 24 cols de plus de 2000 mètres goudronnés, il y en a, en revanche et heureusement, beaucoup de ces cols goudronnés assez faciles à franchir dès que l'on admet qu'il est possible de marcher un peu, de s'arrêter pour se reposer et même de faire une étape au cours de l'ascension (à l'hôtel, pourquoi pas ? ce n'est pas interdit!). Par exemple le col Pelouse (74-2225) et le col de Plate (74-2359) accessibles depuis la station de Flaine par un chemin pierreux, peuvent l'être au cours d'une expédition comportant une étape dans cette station.

D'autre part, pourquoi se limiter à notre beau pays, la France ? L'un des buts du cyclotourisme n'est-il pas de faire, justement, du tourisme, d'aller voir ailleurs ! Il est possible, pour des coûts raisonnables d'aller franchir des cols étrangers dont de nombreux sont à plus de 2000 mètres sans s'éloigner beaucoup de chez nous (Italie du Nord, Suisse, Andorre, Espagne...).

Ne perdons pas de vue, d'autre part, que le règlement n'exige que 5 cols à plus de 2000 mètres par centaine...

Personnellement, après avoir longtemps rechigné à sortir du goudron, je préfère maintenant ces cols non revêtus. Il n'y a plus de voitures (à part quelques rares 4x4) et, en conséquence, il y a moins de monde, c'est plus sauvage et, même si c'est plus dur, on se sent mieux.

Bernard MIGOT N°844
de la FLECHE (Sarthe)

UNE TOUTE PREMIÈRE FOIS !...

En ce 8 juillet 98, la température de 7° n'incite pas à l'enthousiasme pour l'escalade de mon tout premier 2000, en l'occurrence le col de l'Iseran.

Arrivé la veille à Val d'Isère sous une froide pluie, je me propose de descendre vers Nice à vélo en empruntant quelques cols prestigieux voire mythiques.

Vêtu comme en hiver, me voilà parti pour 16,5 km de montée et 940 m de dénivelée, sans regret pour cette station déserte, en plein travaux et qui, je l'espère, doit être plus animée l'hiver.

Un «Pégaso» rutilant me double à vive allure 3 km avant le sommet, la neige a saupoudré les bas-cotés. Mon fin coursier de tout à l'heure est arrêté. Problèmes? Je suis gelé, «je n'ai pas de chaussettes» m'éructet-il en arpentant la route.

Cette stupide imprévoyance me fait sourire et je ne peux lui apporter aucune aide même morale. Le sommet est proche et l'isotherme 0° aussi, la route est verglacée sous l'effet d'un vent violent. Après la photo-souvenir en haut du col, je me précipite dans le chalet accueil afin d'y siroter un excellent grog-génépi. Deux cyclotes sont déjà attablées et entament allégrement une omelette au lard.

Ma femme me rejoint avec la voiture et très attentionnée, avec un caleçon qu'elle a trouvé dans une boutique de la vallée, vêtement qui me sera très utile durant la descente.

Après une pause touristique et gastronomique dans le très beau village de Bonneval, mon épouse rejoint la Corse par le Fréjus et Savone, et moi, l'île de beauté par les grandes Alpes.

La France vient de battre la Croatie et moi de vaincre mon premier 2000 ! Je suis aussi en finale...

Claude CARREE N°4774
d'ESQUERCHIN (Nord)

ROSAËL

Rosaël, un joli nom qui chante, c'est en plus un 3000m, une référence, un col qui fait communiquer la Maurienne avec la vallée de Belleville, un col dont l'accès a été facilité grâce à la construction d'une remontée mécanique, qui permet de venir skier à Val-Thorens en raccourcissant la distance par la route.

Effectivement, en venant de Chambéry ou de ses environs pour rejoindre Val-Thorens, le parcours est plus court en passant par Orelle (Maurienne) que par Moutiers (Tarentaise). Maintenant que le col de Rosaël est bien situé géographiquement, il faut en effectuer l'ascension, en VTT bien sûr.

On arrive en voiture que l'on gare sur l'emplacement réservé à la station d'Orelle-Prémont ; une fois équipés, prévoir vêtements chauds, poncho, le temps varie tellement vite en montagne qu'il faut être prudent, ravitaillement, autonomie totale, deux bidons et... en route.

Attention! Il faut bien partir de l'église d'Orelle. Une petite route goudronnée nous mène en direction de Bonvillard et sa petite cascade qui est alimentée par le torrent que nous retrouverons plus haut.

A la sortie de Bonvillard, nous prenons une route forestière à gauche suivant l'indication Plan-Bouchet - l'Arcelin, le goudron a disparu pour laisser place aux cailloux, elle est utilisée par les 4x4 et véhicules d'entretien de la station de ski, mais cyclable.

Le pourcentage est raisonnable ; une fois que l'on a trouvé sa cadence, cela ne se passe pas trop mal, bien sûr quelques passages difficiles à franchir, quelques virages à bien négocier. Elle est agréable et développe ses méandres dans une forêt de résineux, s'amusant avec la remontée mécanique et cela pendant 16 km.

Arrivés là, nous franchissons un passage fait de blocs de rochers, la seule partie plate du parcours.

Une petite descente nous mène à un panneau «Vous êtes ici». Oh ! Pas longue la descente ! Une bonne centaine de mètres !

Nous sommes à l'Arcelin : ce devait être, il y a longtemps, un alpage car il reste quelques vieilles maisons, ainsi qu'une petite chapelle ; il y a aussi un petit coin pique-nique avec bancs et tables faits en rondins de bois. Nous reprenons notre route pour Plan-Bouchet, le pourcentage s'accroît. Pour continuer à vélo, nous dépensons beaucoup trop d'énergie, il faut donc à présent marcher en poussant le vélo ; néanmoins, sur certains passages, nous remontons sur le vélo. Nous voyons toujours sur notre droite, un peu plus haut, le télécabine, qui semble nous dire «Avec moi, vous auriez eu moins de peine ! « Enfin voici Plan-Bouchet, l'arrivée du télécabine et le départ du télésiège qui prend le relais pour un dernier tronçon.

Pour nous, une petite pause s'impose, pour admirer le paysage et nous restaurer ; nous sommes à 2300 m, il n'y a plus d'arbres évidemment, dans le fond, sur notre droite, nous apercevons le glacier du Bouchet.

Nous attaquons le final par une rampe caillouteuse impressionnante. Aucune hésitation ! Il faut maintenant pousser le vélo, la progression devient de plus en plus difficile à cause du pourcentage et de l'altitude. N'oublions pas que les vingt ans sont bien loin derrière nous.

«Regarde tout là-haut ! mais oui ! c'est le sommet, donc le col, alors allons-y !». Le but n'est plus très loin, heureusement car les vélos sont de plus en plus durs à pousser. Tout à l'admiration de la beauté du paysage, nous en oublions la fatigue. Nous abordons le dernier lacet avec soulagement.

Le passage entre deux rochers s'offre enfin à nous : c'est le col de Rosaël, altitude 3000 m. Au-dessous de nous se présente la vallée de Belleville avec les stations de ski de Val-Thorens et des Menuires. Nous

contemplons, à droite, l'aiguille de Pécelet, dans le fond à gauche, la pointe de la Masse, et plus près de nous, la cime Caron. «Quel merveilleux décor !»

Le col de la Montée du Fond, 2977 m, à quelques centaines de mètres, nous attend : c'est sur le vélo que nous le franchirons. Un dernier coup d'oeil et nous attaquons le retour, à pied jusqu'à Plan-Bouchet, en vélo pour le reste du parcours.

La montée compte vingt kilomètres environ dont dix-sept cyclables.

Temps de parcours aller et retour : 9 heures. Une bonne condition physique est indispensable pour apprécier cette magnifique sortie.

Renée DIMIER n°2872 et Georges DUCATILLON n°434
de CHAMBÉRY (Haute Savoie)

ILE DE MAYOTTE, LE PARADIS EST ICI...

Dans l'archipel des Comores : le canal du Mozambique. A 200 km de Madagascar et 400 km des côtes africaines, deux îlots de 400 et 30 km² chacun, abritent le paradis. Ce petit désert, au coeur de l'Océan Indien, ne connaît ni tourisme ni circulation ; or, trois cols font partie de ces paysages à la végétation luxuriante.

Au mois de mai, saison d'automne, la température n'est que de 50 °C. Quelle aubaine pour deux cyclistes qui ont pour première tâche de se procurer des vélos. Le premier est le VTT de Chantal, le second nous est prêté par un immigrant de la ville de Périgueux (24).

Le jour J arrive : réveillés à 4 heures, nous prenons la barge qui relie la petite terre «Dzaoudzi» à la grande «Mamadzou». Ces 6 km de navigation sont fort plaisants car il fait maintenant 35 °C. Profitons-en bien car, même pour des gens du Sud, la chasse aux cols à 50°C n'est que folie dans ce paradis où nous tentons le diable. Le soleil se lève dès notre débarquement ; il pourrait nous épargner encore un peu ! Nous nous dirigeons vers le centre de l'île par une piste goudronnée d'état médiocre. Nous traversons quelques villages, «Passamaïnti», «Irani Bé» ; nous longeons «Mandrogue» à marée basse. Ici les crabes se demandent qui sont ces deux cyclos qui transpirent sur ces drôles de montures. Arrivés à «Tsararano», on attaque le premier col, col d'Angonjou, haut de 184 m. Nous grimpons une pente de 5 km à 18 % avec la compagnie des odeurs de vanille. Ensuite, nous redescendons sur Sadat (côte ouest de l'île) dans l'ombre des cocotiers et des bananiers en évitant quelques zébus. Maryse a des envies de luxe : la seule ressource de Sadat est la création de bijoux filigranes. On trouve surtout des reproductions de la fleur «Liang-liang» dont l'essence rare est utilisée par le parfumeur Guerlain.

Après une promenade sur la plage déserte de «Mtsanga-Mtiti», nous reprenons la piste pour le second col; nous longeons le lagon (côte sud). Il fait maintenant 55 °C. Nous économisons nos bidons car fontaines et eau sont quasiment inexistantes ; ici, on trouve pour seul breuvage du soda et dans certains grands villages, de l'eau dessalée. Lors de la montée du col de «Chirongi» (102 m) nous apercevons une carrière où l'entreprise Colas réaménage une piste.

Plus tard, nous abordons la baie de Sasilé, pour franchir le col de même nom. Au sommet, la vue sur le lagon est imprenable ; ici les makis nous regardent émerveillés du haut de leurs baobabs. Notre périple touche bientôt à sa fin. Chantal nous rejoint, nous traversons la brousse de Mlima Sasilé pendant 2 heures en direction de la Réserve des Tortues. Ici, un bain s'impose. Ali, le garde de la réserve nous conseille de ne pas dépasser la barrière de corail, sanctuaire des requins. Les poissons et les tortues sont magnifiques. A 21 heures, les tortues creusent dans le sable afin de protéger leur ponte. Ali les mesure et les bague. Lorsque la lune est haute dans le ciel, elles quittent la plage sans bruit et nous, à roues de velours, retournons au coeur de cette île dont l'humilité fait tout le charme.

Bernard MAUREL n°419
de BOMPAS (Pyrénées-Orientales)

LES ROCHILLES

Col du Montgenèvre, huit heures. La route et le parking sont encombrés de véhicules en attente. Depuis hier, la route d'accès vers l'Italie est obstruée par un éboulement. Pour combien de temps encore? Pas de chance pour nous. Le but du déplacement était de nous rendre à Sestriere et de franchir la série de cols à plus de 2000 sur la fameuse route des crêtes. Pour Jeanne et Marianne c'était un plan intéressant : sept cols à deux mille mètres en quatre vingts kilomètres. De quoi affronter l'hiver cyclotouriste avec de solides réserves.

Décision rapide et énergique : retour au Rosier. Notre nouvel objectif sera le secteur des Rochilles. Le gisement est, certes, moins riche qu'à Sestriere, mais très valable tout de même : trois ou quatre cols pour le prix d'une ascension.

Je préviens Jeanne et Marianne : une portion du parcours sera peut-être un peu difficile entre les chalets de Laval et le refuge des Drayères. Si mes souvenirs de randonneur pédestre sont bons, la piste est encombrée de gros cailloux. Il faudra pousser les vélos dans un endroit où la pente permettrait encore de rouler. C'est ça l'avantage d'avoir un père qui a de l'expérience : nous savons où nous allons !

La circulation automobile dans la vallée de la Clarée est plus dense aujourd'hui. Tout le monde se rend en Italie par le col de l'Échelle. À la sortie de Névache Ville Haute, la pente s'accroît sèchement. Le ciel se couvre un peu. Nous faisons l'inverse des voitures.

Aux chalets de Lacha, attroupement : camions chargés de fils, projecteurs, caméras, personnel en sur-nombre. Une équipe hollandaise tourne une séquence à base de VTT. La vedette blonde est juchée sur un «tout suspendu» attend le top pour se lancer dans la scène de la descente infernale. Altitude 1800. Le paysage devient plus sauvage. Ici, l'étroitesse de la route est désagréable du fait de la circulation automobile relativement importante. Les chalets de Laval marquent le terminus du goudron. L'automobiliste devient piéton ou VTTiste pour une petite minorité. Nous restons cyclotouristes. Seul changement notable, l'appareil photo migre de ma sacoche de guidon vers mon sac à dos. Je pense ainsi atténuer les secousses que la terrible piste devrait lui faire subir.

Rude coup pour l'expérience du père : les gros cailloux annoncés ne sont pas au rendez-vous. Jeanne et Marianne ne s'en plaignent pas. Mon amour-propre un peu.

Il faut quand même faire preuve d'une attention soutenue pour juger de la meilleure trajectoire. Nous sommes maintenant à l'altitude où les mélèzes ne poussent plus. Le refuge des Drayères est en vue.

J'explique aux filles la suite de l'itinéraire : après le refuge, le sentier zigzague dans cette grande pente. Quoi ? Ah ben non, d'ici on ne voit pas le sommet ! Après le pont de pierre, changement de politique : on met tout à gauche. La pente est terrible. Deux cents mètres d'effort violent. Un replat à hauteur du refuge, il faut s'arrêter, le souffle court. Après, le chemin est beaucoup moins raide. Nous continuons à vélo sur un sentier très étroit. C'est amusant, trialisant, c'est fun, free-ride même. Et j'ajouterai que pour moi c'est du plus pur cyclo-muletier. Je sais, c'est ringard comme terme, mais ça colle tellement à l'activité que nous pratiquons actuellement !

La pente se redresse. Il y a maintenant du rocher sous nos pneus. Puis cela devient trop technique. Il faut pousser. Des randonneurs nous rattrapent. Ils sont à peine surpris de rencontrer des cyclistes. Peut-être un peu par l'âge de Jeanne et Marianne.

L'un d'eux veut aider Marianne. Elle n'est pas contente car elle a décidé d'arriver au sommet sans aide ! Hélas un peu plus haut, dans un petit goulet rocheux, il faut se mettre à deux pour faire franchir l'obstacle à nos bicyclettes. Marianne n'apprécie pas du tout le portage. Un vélo, c'est fait pour rouler, quoi ! Après négociations, j'obtiens de porter son vélo jusqu'à la fin du passage technique. Dans l'élan, je l'emmène un

peu plus haut. Mais chut ! On ne le lui dira pas. Je redescends chercher ma monture. Au passage délicat, je croise les filles, l'une poussant, l'autre tirant le vélo de Jeanne.

Maintenant, nous pouvons rouler. Je trouve cet itinéraire assez amusant à suivre. Mais je suis inquiet de ce que peuvent en penser les filles. Marianne suggère que l'on pourrait rentrer au Rosier par le Galibier et Briançon. Elle n'a pas envie de repasser par ici. «On verra tout cela au sommet». Pour le moment, nous devons traverser un lac de tourbe. Un passage dallé a été aménagé. Ce n'est pas cyclable. Alors on roule dans le lac. Impression terrible d'avoir un vélo qui pèse des tonnes. Impossible de rouler. Il faut pousser. Je me risque à affirmer aux filles que nous attaquons le dernier ressaut avant le Seuil des Rochilles. Le sentier serpente dans un éboulis. Ce «ressaut» est pénible à négocier. Il faut porter les vélos. Petite mise en scène photographique pour immortaliser notre passage dans ce chaos minéral. Nous arrivons à un petit lac. Le col n'est plus très loin. La vallée s'élargit. Au fond, on aperçoit le col des Rochilles. Nous franchissons le seuil. Il est midi et je suis fier. Ben oui, je suis fier d'être à 2500m avec Jeanne et Marianne. Elles n'ont que quatorze ans après tout !

Nous allons pique-niquer au bord du lac. Un débat, sur l'itinéraire de retour, anime le repas. Marianne est partisan convaincu d'un retour par le Galibier et le Lautaret. André serait plutôt du style retour sur nos pneus. Jeanne comme d'habitude s'en fout un peu. Nous décidons sagement de prendre une décision au col. Nous nous régalons de la piste qui y conduit : descentes, montées, passages techniques. À gauche, le col des Cerces, à droite, le col des Grangettes. Une brève et raide côte nous amène au col des Rochilles. Une foule de randonneurs mange au bord du lac. Cela fait un peu bizarre de se retrouver à vélo dans un univers pédestre. Et justement, il me semble que le sentier conduisant au col des Cerces, est un peu trop «encombré» de piétons pour que cela soit amusant. Nous n'irons pas là-haut aujourd'hui.

Alors par où allons-nous rentrer ? J'insiste sur le fait que la circulation automobile sera importante entre le Lautaret et Briançon. Et puis nous avons franchi le Galibier il n'y a pas très longtemps. D'autre part, pour aller au col des Grangettes, il faut faire demi-tour. Donc dans l'hypothèse du retour par le Galibier nous devrions franchir le col des Rochilles. Irrationnel et prémédité peut-être.

«Bon les filles c'est d'accord, on revient sur nos pas ?» Descente toboggan, chemin en devers jusqu'au «pied» du col des Grangettes. La grimpe, brève et amusante, se fait presque entièrement à vélo. Il fait froid dans la soufflerie glaciale du col. Juste le temps d'apercevoir le sentier qui redescend vers Valloire. Sûrement très beau à faire en traversée. Nous plongeons dans la descente. «Le pied intégral» . Même Marianne apprécie. Dans l'éboulis du Seuil des Rochilles, nous croisons un âne randonneur. Rencontre anodine? Mais non, l'âne est l'animal favori de Marianne. Nous mettons rarement le pied à terre. Je roule devant, en «vieux routier» (formule de Jeanne pour qualifier son père) pour trouver le meilleur passage. Je m'arrête pour regarder les filles descendre. Techniques différentes : Jeanne descend «à l'italienne» ; Marianne, c'est le style discret mais terriblement efficace. C'est rigolo comme descente les filles ? C'est sûr, depuis le haut, le côté technique l'emporte sur la découverte. Nous sommes tout surpris d'être déjà aux Drayères.

À voir l'air réjoui des filles, je me dis que le choix de cet itinéraire pour le retour était bon. Nous retrouvons le goudron et les voitures. Après Névache, la pluie tombe. Qu'importe, nous avons franchi trois nouveaux grands cols. Il fait chaud. Le soleil réapparaît et fait fumer le bitume comme pour le final d'un grand spectacle.

André PEYRON N°317
de CHABEUIL (Drôme)

L'ISERAN ET LE POLONAIS

Ce pourrait être le titre d'une fable de La Fontaine. Ce n'est en réalité que l'histoire d'une rencontre insolite sur les pentes du plus haut col routier de France en août 1998.

Quelque part après avoir quitté Val d'Isère, sur ce faux plat montant assez rectiligne qui mène au pont St-Charles enjambant l'Isère, nous avons en point de mire un cyclo qui paraissait bien chargé, mais que nous n'arrivions pas à rattraper, malgré nos légères montures ; ce qui est somme toute, toujours assez frustrant.

Ne connaissant pas les futures rampes de ce col «fameux», nous allions à notre train, tout en en gardant sous la pédale ; il est préférable d'être prudent! Cependant, nous aurions quand même aimé voir notre retard se réduire malgré notre bonne volonté de ne pas accélérer, mais notre cyclo restait toujours à distance, sans que celle-ci ne semblât diminuer.

Après le pont St-Charles, là où la route tourne à droite et entame une nouvelle ligne droite, cette fois-ci plus pentue, brusquement le cyclo s'arrêta : voulait-il souffler un peu ou prendre quelques photos? De là, la vue plongeante sur Val d'Isère est magnifique.

Ravis de l'aubaine, nous arrivons à sa hauteur (sans grands efforts supplémentaires) et nous nous arrêtons quelques mètres plus haut, alors qu'il farfouillait dans ses sacoches. C'est plus fort que moi, dès que je rencontre un «voyageur au long cours», il faut que je converse avec lui. Vu de plus près, le chargement est encore plus impressionnant : sacoches avant, sac de guidon, sacoches arrières surmontées de la toile de tente, du matelas mousse, du sac de couchage et du sac de survie, le tout disposé sur un engin à la tubulure surdimensionnée plus près du tandem que de la randonneuse la plus robuste, avec des pneumatiques à section plus que respectable et un guidon VTT. Quand au cyclo, n'en parlons pas : un solide gaillard d'au moins un mètre quatre-vingt dix pour plus d'un quintal sans doute!

«Bonjour, comment ça va, magnifique le coin?» lui lançais-je tout en lui montrant le panorama (silence de sa part). Devant son évidente incompréhension de notre langue, je m'essaye, heum... à l'anglais :

« You don't speak french ?

No I understand just english.

You are english ? «

No, I am coming from Poland «me répond-il avec un accent qui n'est ni celui d'Oxford ni celui de Cambridge!»

Donc, il était Polonais et arrivait de son lointain village, à la frontière de l'Ukraine, tout en me précisant qu'il roulait depuis presque deux mois. La conversation ne se passait pas trop mal finalement, malgré mon rudimentaire anglais et son fort accent slave. Il sortit des cartes routières et m'expliqua son voyage. D'abord monté jusqu'au cercle polaire en Norvège, il était redescendu par le Danemark, l'Allemagne et la Suisse avant d'arriver en France. Maintenant, il comptait rallier Madrid sous 15 jours. Plus de 10000 km avec 45 kg de bagages! Moi qui venais de boucler péniblement mon Tour de France de 5500 km avec seulement un bagage de 12 kg, je commençais à relativiser mon périple... Par contre, j'aurais pu être son grand-père ou presque, car il ne me déclarait que 28 printemps ; maigre consolation ! Après un bon quart d'heure de laborieuses discussions, d'explications et de comparaisons, nous enfourchons moi, mon «pur sang», lui son «percheron»; il nous reste quand même 15 km avant le sommet !

Nous cheminerons un moment ensemble, puis il nous laissera filer (un bien grand mot pour qualifier notre allure de gastéropode) pour monter à son rythme et surtout pour prendre une multitude de photos. Au sommet, nous ne l'attendrons pas plus de vingt minutes, après que nous ayons sacrifié à la traditionnelle séance de photos devant la monumentale stèle de pierre marquant le sommet. Nous en ferons beaucoup d'autres avec lui, équipé comme un pro avec deux appareils aux zooms impressionnants et un camescope.

Mais il fait froid à cette altitude et le vent violent est glacial, ce qui nous oblige à nous engouffrer bien vite dans le restaurant du col pour y trouver chaleur et abri. Le temps d'avaler le plat du jour, un demi-pression et un café, nous partageons des moments très forts avec notre éphémère compagnon d'escalade. Nous apprendrons qu'il travaille dans une banque, qu'il est marié et que son épouse attend un bébé pour début 99 ; ce qui lui interdira tout long voyage pour un bon bout de temps. «Alors, j'en profite maintenant pour découvrir l'Europe de l'Ouest», nous dit-il. Cette relation naissante, on voudrait bien l'approfondir, malgré nos difficultés à communiquer lorsque la conversation devient plus intéressante et plus complexe et surtout ne pas la perdre en se quittant ; alors, nous échangeons nos adresses. «Promis, je vous écrirai et vous enverrai des photos» lui dis-je en guise d'au revoir.

«Oui, merci beaucoup, mais écrivez-moi en anglais», me répétait-il à plusieurs reprises et, tandis qu'il enfourchait sa lourde monture pour dévaler vers le Sud, nous, nous redescendions du côté de Val d'Isère .

Depuis mon retour en Arles, je lui ai écrit (en anglais) et adressé plusieurs photos de notre rencontre de l'Iseran. Mais, à ce jour, je n'ai toujours pas eu de réponse...

Chaque jour, je guette le facteur pour voir si, de sa grosse sacoche, il ne sort pas une petite missive venue d'un pays où il fait si froid.... Et qui me ferait tellement chaud au cœur !

Philippe DEGRELLE N°3165
de RAPHELE (Bouches-du-Rhône)

LES REFUGES NAPOLEON DANS LES ALPES DU SUD

Avec l'arrivée des beaux jours et peut-être un peu las des randonnées bourguignonnes, certes bien belles, l'envie de partir se précise et les projets d'hiver élaborés au coin du feu ressortent.

Si d'aventure, vous franchissez, en V.T.T ou en randonneuse, les grands cols des Alpes du sud, ne soyez pas surpris d'y trouver des refuges dits «Napoléon» transformés avec le temps en hôtels restaurants comme... celui du col de l'Izoard. Voici leur histoire :

Le col de l'Izoard (2360 m), aux horizons plus lunaires qu'alpins, est le passage obligé entre les vallées du Briançonnais et du Queyras par une route pittoresque construite par l'armée en 1893. Sur son versant nord, au-dessus de la forêt, à 2280 m, se dresse une bâtisse dénommée: Refuge Napoléon. Pourquoi cette appellation ?

Napoléon 1er, déchu par le Sénat, et obligé d'abdiquer à Fontainebleau, se retire sur l'île d'Elbe le 10 avril 1814. Le 26 février 1815, il quitte sa retraite, débarque à Golfe Juan et arrive à Paris le 21 mars. Au cours de ce périple, il fait étape à Gap où il reçoit un accueil des plus chaleureux, et la route empruntée pour son retour est alors dénommée : La route Napoléon. Victorieuse à Waterloo, l'Europe coalisée envahit de nouveau la France et, cette fois, l'Empereur confié à l'Angleterre est embarqué pour Ste Hélène où il meurt en 1821. Au cours de son exil, il rédigea son testament sur lequel est précisé : qu'en remerciement du chaleureux accueil que lui a réservé la ville de Gap lors de son passage, il assigne au département des Hautes-Alpes une portion de son domaine privé.

Napoléon III, pour satisfaire les vœux de son oncle, après que la Restauration n'ait pas cru bon d'y donner suite, propose la construction de huit refuges. Mais faute de crédits, six sur les huit prévus seront finalement érigés sur des points stratégiques :

1) Au col du Noyer (1664 m), commune du Noyer, sur le CD17, entre les vallées du Champsaur et du Dévoluy. Détruit par un incendie en 1947 et reconstruit (pas de façon identique) par son gardien Auguste Blanc qui en est devenu le propriétaire. Est fermé en hiver.

2) Au col de Manse (1268 m) commune de Romette, sur la N544. Fait communiquer le bassin Gapençais avec le Champsaur.

3) Au col de Vars (2109 m) à l'altitude 1990 m, commune de Vars, sur le CD902 entre Guillestre et Barcelonnette. La route des Grandes Alpes.

4) Au col de l'Izoard (2360 m) à l'altitude 2290 m, commune de Cervières, sur le CD902. Relie le Briançonnais au Queyras. C'est le plus haut de la route des Grandes Alpes. Est fermé en hiver.

5) Au col Lacroix (2297 m), commune de Ristolas, sur le sentier qui conduit du Queyras vers l'Italie (Val Police). Détruit par l'armée italienne en 1940, déclaré sinistre de guerre et reconstruit à Ristolas (mairie). Est fermé en hiver.

6) Au col Agnel (2746 m), commune de Molines, sur le sentier entre le Queyras et l'Italie (Varaita). Détruit par une avalanche et non reconstruit.

Les refuges des cols d'Agnel et Lacroix, ont fait l'objet de la même cession du 13 avril 1893 de la part du Conseil Général en faveur de l'état (Ministère de la Guerre) et l'armée occupa ces deux refuges frontaliers jusqu'à leur disparition.

Vous souhaitant bonne route à tous et en espérant de tout coeur vous rencontrer sur ces routes ensoleillées.

Michel PARIZE N°4173, de FONTAINE les DIJON (Côte d'Or)

TENDE

Mon précédent article sur les crêtes de Tende (revue n° 17) avait été écrit dans la précipitation du bouclage de la revue. Voici d'abord quelques précisions :

Le circuit était décrit dans un sens (tel que je l'avais fait en deux jours), mais mieux vaut le faire dans l'autre, en partant de La Brigue. Cela laisse l'opportunité de descendre sur Tende en cas de retard et évite ainsi la nuit à la belle étoile telle que l'ont passée quelques (toujours) amis.

Ne pas oublier qu'il y a des trains entre St-Dalmas, La Brigue, Tende et Viévol (au pied du col de Tende) et réciproquement et que le transport des vélos y est soumis au bon vouloir du contrôleur italien.

Voici donc la liste totale des cols de ce parcours ; les options sont entre crochets ; les références sont les guides Chauvot (F), Rossini (I) ou autres.

Col Linaire (06-1430), col de l'Afel (Michelin-1632), baisse de Sanson (06-1685), pas de Collardente (06-1600), col de la Lariée (06-1956), pas du Tanarel (06-2045), [Passo di Garlenda (I-2021), Margh. de Tanarello (I-2078), pas du Saccarel (06-2099)], Passo della Porta (I-1819), col de Celle Vieille (06-2099), Passo di Flanalga (I-2179), col des Trois Seigneurs (06-2111), col de Chevolaill (06-2235), col de Marguareis (06-2085), [col Piana (06-2219)], col de la Boïra (06-2102), col de la Perla (06-2086), colleto di Campanino (I-2187), c. di Campanino (I-2142), col de Cannelle (06-1882), c. de San Lorenzo (I-1801), col de Tende (06-1871), col de Pernante (06-1898), [baisse de Barsenzane (06-2075)], baisse de Peyrefique (06-2030), [baisse de l'Ourne (06-2040), La Porta (panneau - 2019)]

Pour ceux et celles qui effectuent le circuit sur deux jours (c'est conseillé car on peut alors faire les options sans problème, ce qui augmente le capital-cols), la montée au col de Tende peut s'effectuer dès la sortie des gorges de Viévol par l'ancienne route (une barrière à franchir) et la totalité des 48 lacets. Cela peut paraître lassant, mais l'uniformité de la pente est reposante et on évite les 14 % en plein soleil de la nouvelle route !

Une fois aux cols de Tende puis de Pernante, voici une petite variante qui en moins d'une heure trente vous permet facilement de ramasser trois cols de plus de 2000 m. A Pernante, prendre donc à droite derrière la barrière, l'ancienne route militaire. Tantôt 2 m de large, tantôt 1 m, mais toujours cyclable et moyennement pentue, la route monte vers le fort de Pernante qu'elle contourne par le nord jusqu'au col de Péru (06-2078), ou B. di Pernante. Rester sur la route pour contourner la cime de Salante jusqu'à Bassa 2078 (I-2078) (S2 si vous passez par le sud de la cime) et Bassa Sovrana di Margheria (ou della Pria) (I-2079) au pied du fort de Giaure. Y monter (R2-3 cette fois) vous fera découvrir un autre point de vue sur la vallée de Castérino et celle des Merveilles. Compter une heure de plus aller et retour. Demi-tour donc pour se retrouver à la B. de Péru. Par le S2 en face de vous, monter au fort Pernante pour en faire le tour et jouir d'un panorama magnifique : à l'ouest le fort de Giaure où vous êtes peut-être allé. Au sud-ouest la B. de Peyrefique et la route que vous emprunterez pour y aller. Au sud, devant vous, le fort de la Marguerie et au loin la mer. Sud-sud-est, les lacets du col de Tende. Au loin au sud-est le col de Tanarel où on passe lors de la première partie du circuit.

Vous tournez toujours autour du fort : à l'est le fort Tabourde se dresse sur sa pointe, puis le fort central du col de Tende. Au nord-est, c'est la cime pyramidale du Monte Bessinoda qui domine Cuneo et la plaine du Pô. Puis plein nord, à l'horizon, les cimes des monts Rose, Cervin et Grand Paradis, les plus lointains étant tout de même distants de... 200 km !

Voilà, vous êtes devant la route qui va vous redescendre au col de Pernante où vous retrouverez le parcours initial. Faites ce petit détour, vous ne le regretterez pas.

Pierre CHATEL-MONSIGNORE N°2081, de GRENOBLE (Isère)

LA «BÉBERT»

Il est midi à Ste-Enimie, ce 22 août, lorsqu'est donné le départ de la «Bébert».

Mais, alors que quelques semaines plus tôt, quelques 10000 cyclos se pressaient au départ de l'Ardéchoise, nous ne sommes que cinq serrés à l'ombre d'un saule, à pique-niquer comme de nombreux touristes à cet endroit. Vers 13 heures, nous enfourchons enfin nos vélos et prenons la route très encombrée de la Malène. Après 13 km et un premier «arrêt-fontaine», un virage à droite nous mène sur la redoutable côte qui conduit au plateau. La fournaise et les premiers kilomètres à 14 % rendent cette première ascension assez pénible. Heureusement, Albert a eu la mauvaise fortune de rouler dans une bouse fraîche et son vélo s'en trouve fortement embaumé : un «arrêt-toilette» s'impose dans une ferme et nous en profitons pour récupérer.

Nous roulons maintenant sur le Causse dont le silence austère contraste agréablement avec le tumulte des gorges du Tarn. C'est ensuite la descente vers le Sabot de Malepeyre et La Canourgue très animée. Après un deuxième arrêt-fontaine, nous prenons la route de l'Aubrac. St-Pierre de Nogaret marque un premier palier dans cette longue ascension, puis nous faisons une halte rafraîchissante dans un café de Trélans. Un chasseur fort bavard nous instruit des choses de la nature : nous apprenons, entre autres, que le fruit des amours coupables entre un sanglier et une truie produit un animal redoutable ... L'ascension se poursuit vers Les Hermaux entre les pâturages odorants où s'activent les paysans. Enfin, vers 19 heures, nous parvenons au col du Trébatut, terme de notre première étape. Aligot, «estoufade de boeuf» et autres délices du terroir nous tiennent à table jusqu'à 21 heures. De nombreux touristes se renseignent sur notre périple et se montrent vivement intéressés par le côté insolite de notre randonnée.

Notre départ est un peu retardé par la réparation de l'éclairage de Serge : il a lustré son vélo avec tant d'énergie qu'il a arraché quelques fils ... Christian répare de main de maître et c'est reparti.

La nuit est maintenant tombée, nous montons le col de Bonnecombe et notre faible allure donne à nos phares la puissance de vers luisants. Au col, à 1350m d'altitude, la nuit s'annonce fraîche mais superbe. Jean y va de son cours d'astronomie et nous apprenons que Vénus, Jupiter puis, plus tard, Saturne nous accompagneront au milieu d'une myriade d'étoiles. Vers minuit, nous arrivons à Nasbinals où le café est encore ouvert, mais nous préférons cette fois l'eau de la fontaine. La lune se lève et sa pale lueur éclaire un peu notre route. Nous faisons un arrêt photo au col d'Aubrac avant de prendre la direction de Laguiole. Les ascensions sont silencieuses, les descentes sont rythmées par le chant des dynamos. Très souvent, des troupeaux entiers de vaches ou de chevaux, courent près de nous le long des clôtures (chacun son public !). A Laguiole, sous les yeux effarés de quelques noctambules, nous posons devant le célèbre taureau. Une petite route sinueuse et vallonnée nous mène vers la vallée du Lot. Elle nous semble bien longue car la fatigue commence à se faire sentir et la descente est enfin la bienvenue. A St-Côme, nous franchissons le Lot et pouvons, au clair de lune, admirer le curieux clocher du village. Encore quelques kilomètres pas vraiment plats et nous arrivons chez Jean à Palmas. Il est 5 heures du matin. Un solide déjeuner aux tripous et un peu de repos nous permettent de recharger nos batteries.

Après cette halte réparatrice, le jour est maintenant levé et nous pouvons entreprendre la dernière étape qui va nous ramener à Ste-Enimie. C'est d'abord une route calme dans la belle campagne aveyronnaise puis, après La Canourgue et un dernier arrêt, le retour sur le causse vers Laval-du-Tarn.

Il ne reste plus qu'à plonger vers Ste-Enimie par la vertigineuse descente de Cabrunas. Il est midi : nous avons fait 240 km. Emile et Christian auraient bien fait un deuxième tour, Serge n'en revient pas d'avoir bouclé un tel circuit avec si peu d'entraînement ; Albert et Jean sont contents d'avoir fait évoluer la diététique sportive. Pourquoi étions-nous si peu nombreux ?

Certes, l'organisateur ne donnait pas de maillot, pas même de bidon...

Certes, les temps étaient pris au cadran solaire ce qui, pour une nocturne, n'est pas très sérieux...

Certes, les ravitaillements proposés s'éloignaient quelque peu de la mode cyclosportive...

Pourtant que la montagne, la nuit, était belle...

Christian GÉRARD N°3185
D'ALÈS (Gard)

HAUT-JURA

J'ai aimé cette région
Qui m'a offert de belles sensations
Ses montagnes verdoyantes
Ses lacs aux eaux transparentes

J'ai aimé ce coin de France
Qui m'a offert sa prestance
Ses villages aux maisons fleuries
Ses églises aux clochers m'ont attendri

J'ai aimé le son des clarines
Qui m'a offert une musique d'origine
Ses routes cyclotouristiques
Ses chemins fleurant bon la colchique

Enfin j'ai aimé la gentillesse des Jurassiens
Qui m'ont offert d'épanouissants lendemains

Daniel GRANGE N°1993
de La FERTE MILON (Aisne)

DE QUEL COL S'AGIT-IL ?

- Pour l'atteindre il faut éviter d'en faire un...
- L'été il y fait aussi chaud que dans un...
- Dans la musette on peut avoir des petits...

Vous l'avez trouvé, il s'agit de ce beau col de 2314m que l'on peut gravir à partir de Barcelonnette, le paradis des chasseurs de cols de plus de 2000m, en ayant un VTT et de bonnes chaussures de marche pour le final.

Jean-Paul BLANC N°3855
de SAINT-ANDRE-le-PUY (Haute-Loire)

A LA RECHERCHE DU TEMPS CALME

Ma région toulousaine se prête encore au cyclotourisme pour qui veut bien se donner la peine de chercher, de fouiller parfois et de trouver souvent le chemin vicina¹ qui permettra à chacun de péda¹er dans de meilleures conditions, loin des voies dites à grande circulation. Mais il est des paramètres qu'il nous sera toujours difficile de maîtriser, ce sont ceux liés aux caprices du ciel.

Lorsque s'abattent sur nous des pluies printanières ou orageuses, le peloton cyclo sait se parer de jaune dominant, couleur désormais première dès que les intempéries viennent troubler la quiétude d'un groupe pédalant.

C'est le moment où chacun se pare de ses plus beaux oripeaux, tous plus efficaces les uns que les autres... certains adoptent l'ultra léger «Vite roulé vite mouillé», d'autres plus argentés optent pour des tissus «à fibre ultra perfectionnée» laissant l'eau dehors et la transpiration dedans ; d'autres encore choisissent le «vêtement montgolfière» dont la super étanchéité masque la vue de ses pignons, de son bidon, de son compteur et pire encore de sa compagne préférée... Il existe aussi une dernière race plus ou moins répandue suivant les régions, les circonstances et la température du moment, ce sont les stoïciens, disciples de Zénon sans le savoir, qui, contre vents et marées, ne bronchent pas, ne s'arrêtent pas, partisans de la raie au milieu des cheveux, au milieu du dos, celle-ci plus colorée que celle-là, misant sur un arrêt prochain des vanes célestes afin de sécher le plus naturellement du monde au mépris du refroidissement insidieux risquant de les priver de la prochaine sortie... humide !!!

Dans tous ces cas, je ne peux passer sous silence les effets pervers de toutes ces situations : absence d'unité vestimentaire rendant caduque l'harmonie du club, projection intempestive d'eau très trouble, maculage du bidon par ces mêmes projectiles rendant aventureuse toute tentative d'approche du dit bidon des lèvres asséchées par l'effort, sans oublier la crevaison qui arrive toujours au mauvais moment (j'attends une explication argumentée sur le « bon « moment !), crevaison qui permettra au malheureux d'avoir les mains aussi sales que les pieds... à moins qu'il ait choisi de conserver ses gants déjà passablement transformés par l'humidité du jour. Malheureusement rien n'a été trouvé pour contrecarrer les effets d'Eole, qu'il vienne de l'ouest et surtout du sud-est, notre cher autan. Si nous sommes en groupe, la discipline veut que chacun pense à abriter le voisin, qui abritera le voisin afin d'abriter son voisin voire sa voisine, ce que certains appellent « des bordures « ou pire « des éventails « pour ceux, vous l'avez compris, qui manqueraient d'air bien sûr. Dans ces cas-là, interdiction est faite à chacun de parler pour ne pas être entendu et a fortiori de bâiller, car, par réaction inverse, le dit bâilleur se verrait fortement freiné et de ce fait risquerait de provoquer une cassure fort préjudiciable au bel ordonnancement du groupe où comme je viens de vous le dire chacun abrite le voisin qui par instinct grégaire abrite le suivant...et ainsi de suite comme vous l'avez compris. Certains, rares dans ce cas-là, préfèrent retourner leur monture pour ressentir les effets bénéfiques dans leur dos au risque de s'éloigner irrémédiablement du lieu prévu pour l'arrivée... en principe, ils ne commettent jamais deux fois cette erreur de stratégie. D'autres, rares aussi, choisissent la fuite en avant afin d'aller voir si le virage suivant n'est pas plus abrité que le précédent ; ils reviennent alors en sens inverse le signaler par pure charité désintéressée au groupe dans lequel, vous le savez maintenant, chacun abrite son copain et ainsi de suite.

Il me serait possible bien sûr d'examiner les ravages occasionnés par la pluie mêlée au vent. Cette vision apocalyptique me fait déjà frémir, car je n'ose imaginer ce que pourrait être le groupe disparate, fourbu, où la «montgolfière», jaune de préférence, tenterait d'abriter un «vite roulé vite mouillé « lequel projetterait involontairement bien sûr des débris animaliers sur un vêtement de «fibre u1tra-perfectionnée» qui à son tour arroserait copieusement l'adepte du «tout ou rien» et ce, par vent de trois-quarts-face, rendant aléatoire l'équilibre de tous et de chacun, pendant qu'un «courageux-téméraire» irait voir au virage suivant si le vent est plus faible et la route plus sèche ... non ! Bien sûr tout cela, vous l'aurez compris, n'est que pure fadaise et délire d'un jour où la pluie frappa fort et le vent me freina !

Michel SAVARIN N°2739, de FOSSAT (Haute-Garonne)

LE CLOWN

Le public applaudissait à tout rompre. Il pouvait enfin respirer après les moments d'angoisse qu'il venait de vivre. Le clown avait terminé son spectacle.

Arnaud n'était pas un clown comme les autres. Tout d'abord, il faisait beaucoup rire les enfants. Ceux-là, il les adorait. C'est pour cette raison qu'il aimait passionnément son métier. La gueule enfarinée, il trébuchait sans arrêt avec ses grandes godasses. Puis, il sautait à la corde dans laquelle il s'empêtrait. Les éclats de rire fusaient. Mais, son heure de gloire, il la savourait à la fin de son spectacle lorsqu'il traversait la piste sur la corde raide tout là-haut sous les étoiles... sur une bicyclette. Sur des jantes en bois, il progressait lentement sur cette corde de la mort. Au beau milieu, là où elle balançait le plus, il s'arrêtait et faisait du sur-place à l'instar des spécialistes de la vitesse, juste avant le sprint final. Le public ne se manifestait plus. Le fou rire faisait place au silence et l'angoisse saisissait les coeurs serrés. Enfin, le clown reprenait sa route... pardon, sa corde et terminait le parcours qu'il s'était imposé. Son spectacle était achevé. Le public, reconnaissant son courage, applaudissait alors et lui réservait une ovation mêlée d'admiration et d'étonnement. Une fois de plus, Arnaud avait bravé la mort et elle n'avait pas voulu de lui. Il faisait partie des clowns, ces amuseurs, qui avaient la réputation d'être tristes. En fait, personne ne savait d'où il venait. Un jour, il avait proposé ses services au directeur du cirque qui l'avait engagé. Son numéro d'amuseur et d'acrobate l'avait séduit.

On ne sut que bien plus tard toute son histoire. Oh, elle était banale. Elle était simplement celle d'un homme au coeur fragile et brisé. Rien de bien original. Il était tombé amoureux d'une jeune fille qu'il s'était décidé à épouser. Mais le doute, toujours, l'avait poursuivi. Et s'il s'était trompé ? En fait, il constatait que son amour fondait avec le temps comme la neige sous le soleil. Pourtant, il ne voulait pas lui faire de peine. Il se tut. Le temps passait ainsi sans qu'il souffrit trop de sa situation.

Sa passion pour la bicyclette le sauvait de la déprime. Alors, il s'adonnait à la randonnée pour essayer de survivre comme Baudelaire noyait son mal de vivre dans les drogues. Sa bicyclette le retenait à la vie. C'était son moyen d'évasion. Son bonheur, il le trouvait dans la montagne. Tout là-haut où les neiges forment des congères le long des routes. Là où tout est resté pur, où la beauté se fait vertueuse et où l'être n'est plus que joie et harmonie avec le monde. Au-delà des 2000 mètres d'altitude, la sérénité et la bonté le hissaient auprès de son Créateur. Et ses Saints Patrons se nommaient Galibier, Izoard et Tourmalet. Il ne pouvait se passer de sa machine et la montagne lui manquait dès lors qu'il s'en éloignait. Il supportait tous les caprices de la nature. Pluie, vent, neige ou chaleur étouffante, rien ne le rebutait. On eût dit qu'il se jouait des éléments comme si rien ne pouvait l'atteindre.

Bien sûr, de temps à autre, il vivait une petite aventure, un amour sans lendemain. A croire que les femmes avaient sur lui autant de prise que les intempéries ! Drôle d'homme... Puis, alors qu'il croyait cela impossible, il se prit à aimer, à aimer d'un amour fou, d'un amour brûlant. Il n'existait plus, il était devenu un autre homme. Une femme l'avait transformé. Lui, naguère si dur, était devenu doux, tendre même. Il ne vivait plus que pour elle. Ils s'aimaient. Mais, n'était-ce pas une illusion ? N'avait-il pas rêvé ce bonheur qu'il sentait si proche pour la première fois de sa vie ? Il n'était plus sûr de rien. Il était incapable de raisonner logiquement. Son esprit était dépassé par ce qui lui arrivait.

Puis, il se mit à songer à sa femme qui l'attendait, qui l'aimait. Il ne voulait pas lui faire de peine. Et puis, il avait honte de démolir ce qu'il avait mis tant de temps à bâtir. Il se décida alors à rentrer chez lui et vécut dans l'attente de prendre une décision en espérant que les événements décideraient à sa place. Son épouse sentit sa distance et sa froideur. Il n'avait plus rien à lui offrir. Elle pleura toutes les larmes de son corps, puis il partit, le coeur triste et à la dérive. Il sentait sa vie brisée et son corps coupable. Il ne tenait plus à vivre. Son tendre et bel amour était gâché. Sa femme se tenait désormais entre eux.

Alors, il quitta le monde et erra un certain temps parmi les clochards, puis il trouva l'idée de faire le clown. Il avait entendu dire qu'ils étaient presque toujours tristes et il sut qu'il était fait pour cela. Après avoir mis son numéro au point, il fut admis dans la troupe où il évoluait, grâce surtout au numéro de trompe-la-mort exécuté avec sa plus fidèle compagne.

La mort, il ne la sentit pas arriver car le soir où il perdit l'équilibre et chuta lourdement sur la piste, Arnaud le clown était déjà mort depuis longtemps.

Jacques SCHULTHEISS N°1694
de STRASBOURG (Bas Rhin)

VOYAGER AVEC MOINS DE 100 FRANCS PAR JOUR ?

Oui c'est possible ! Avec l'avarice comme vertu et la paresse comme art d'économiser l'énergie.

Je ne suis certes pas très bien équipé pour de grands voyages, mais je suis très motivé pour revendiquer la gratuité du transport des vélos par la SNCF... et même la gratuité pour les voyageurs... quitte à payer un peu plus d'impôts pour bénéficier d'un vrai service national de transport gratuit... comme l'eau aux fontaines publiques !

Heureusement qu'il y a la gourmandise en plus pour donner envie de sortir de chez soi et de découvrir toutes les splendeurs de la nature... et des civilisations qui se sont succédées depuis la préhistoire. C'est ainsi que le vélo (même très vieux) devient un extraordinaire moyen de prospection de l'espace et du temps pour satisfaire plus qu'une curiosité : un besoin nécessaire et vital d'ajouter à sa vie de producteur et de consommateur une dimension de beauté, de fraternité, de spiritualité pour jouir pleinement de ce que tous nos sens peuvent percevoir d'émotions... pour soi tout seul... et à partager. Voici près de 50 ans que je parcours nos provinces et nos montagnes avec leurs histoires et leurs légendes particulières, avec leurs couleurs changeantes selon les saisons, avec leurs monuments anciens et modernes comme autant de trésors offerts. Je suis comme une fourmi un peu indépendante, je vais de coquelicots en coquelicots, de vignes en champs de blé, de cols en cols, de sources en sources, d'églises en chapelles, de cimetières en cimetières puisque c'est gratuit tant que je suis vivant et pédalant.

Voyager en vélo, c'est à chaque fois marcher vers la terre promise, vers le paradis de tous les rêves et de toutes les résurrections et s'arrêter pour tous les bonheurs possibles.

Paul ANDRÉ N°113
de MENTON (Alpes-Maritimes)

MAIS OÙ SE CACHE DONC LE COL DE MANSILLA ?

Depuis une dizaine d'années, le réseau routier espagnol fait l'objet de très importants travaux et des améliorations considérables interviennent assez régulièrement, comme le percement de nouveaux tunnels, la création de routes nouvelles ainsi que des rectifications taillées droit dans la montagne. Et pour trouver des cols et nous repérer, tout au long de cette semaine hispanique, nous ne possédions en tout et pour tout que la bonne vieille carte Michelin au 1/400000 ème !

Au quatrième jour, nous devons découvrir la Sierra de Gudar, partie montagneuse de la province de Têruel avec, en prime, une douzaine de cols entre 1000 et 2000 m, reliés par un réseau de petites routes tranquilles et de chemins non revêtus, mais assez roulants. Vers les 18 heures, sur le chemin (expression prémonitoire) du retour, nous quittons la très belle route

TE 811 pour nous engager sur une piste, direction Castelvispal et le dernier col de la journée : le col de Mansilla.

Les dix kilomètres un peu vallonnés, conduisant à Castelvispal, se négocient facilement et du haut de quelques lacets, nous pouvons découvrir le village endormi, encaissé au fond de la vallée du Rio Linares. En face de nous et 700 m au dessus, la masse imposante de la Sierra de la Batalla domine de belles falaises joliment éclairées par le soleil couchant. Quel merveilleux panorama ! Nous descendons jusqu'à la place de Castelvispal pour constater que la piste s'arrête là !

Mais où est donc la route? En consultant la bonne Michelin, on s'aperçoit qu'un chemin traverse la rivière et remonte sur l'autre versant, vers Puertomingalvo (lieu de stationnement de notre voiture).

Michel Gay est un peu déboussolé face à cette sensation de «bout du monde», mais nous en avons vu bien d'autres (cols en nocturne sur névés et pierrailles tout en poussant nos compagnes)! Nous descendons donc à vue à travers jardins, trouvons une petite passerelle et sur l'autre rive, une belle piste (ouf!) partant en amont et en aval. Faut-il prendre à droite ou à gauche ?

Michel propose à gauche, mais rapidement la piste se transforme en chemin, puis en sentier, puis en prairie, puis en broussailles, puis en... rivière à gué (bravo Gay !!!). La chose devient de plus en plus inextricable, mais nous persistons dans notre erreur qui se transforme en horreur lorsque nous gravissons pédestrement les premières «huertas» abandonnées par les hommes et occupées par les ronces ! Après 20 minutes d'une lutte inégale, nous faisons demi-tour pour revenir à la passerelle. Il est 20 heures : allons-nous devoir bivouaquer sur place ou appeler l'hélicoptère ?

Non, nous tentons la piste de droite, et là, miracle ! Alors que nous n'avions rien aperçu une heure auparavant, nous voilà maintenant devant une belle piste qui attaque la côte par de beaux lacets. Il nous reste quand même 8 kilomètres et 400 mètres de dénivelée pour boucler le circuit. Michel est très véloce et moi je traîne un peu derrière. La nuit tombe de plus en plus, à mesure que nous nous élevons et nous ne pensons plus qu'à... notre survie (ne sortez pas les mouchoirs quand même!). Enfin! Nous franchissons à mi-pente, entre deux discrets vallons, sans peine, presque sans nous en apercevoir, le col de Mansilla (1241 m).

La piste continue sa lente remontée dans un décor qui se devine très sauvage (c'est le crépuscule) et maintenant, à la nuit noire, nous débouchons par surprise sur le plateau de Puertomingalvo et sa chapelle. Notre voiture nous y attend et le petit restaurant d'à côté nous improvise un repas de fin de randonnée inoubliable ! AAHHHHHHHH, les tapas !!!

François POUESSEL N°573
de LONS-le-SAUNIER (Jura)

JE DEVAIS RÊVER

Le ciel était encore menaçant en cette fin d'après-midi. Au Grand Bornand, j'avais envie d'éviter pour un moment le goudron et d'emprunter cette voie étroite qui longe la chaîne des Aravis aux sommets déjà enneigés. A la sortie des Plans, la route montait brusquement et le faible rendement de mon VTT ne permettait guère à la moyenne de s'élever. Des chalets isolés, des petits bois et de superbes lacets rythmaient paisiblement la lente ascension vers ce qui paraissait être un cul de sac pour la carte au 1/100 000 ème.

Le silence s'imposait enfin et cela, malgré les quelques rares véhicules qui redescendaient en direction du Grand Bornand. La chaussée était encore trempée en de très nombreux endroits par l'averse du matin et quelques nappes de brume commençaient à envelopper le Val du Ruisseau de la Duche vidé de ses touristes. Le col des Annes (1772 m) se dessinait tout en haut depuis le fond du Val, quand ma présence attira la curiosité d'une chevrière en quête de compagnie. La vieille dame en costume sombre s'inquiéta de savoir pourquoi je persistais à monter alors que tous les touristes avaient déserté, chassés par des prévisions météorologiques peu clémentes. Tant bien que mal, je tentais de lui faire connaître les spécificités des «cent cols», les ascensions.... Toute souriante et triturant sans arrêt les énormes boutons de la manche brodée de son costume, elle m'indiqua la possibilité de gravir deux autres cols. Côté gauche, en regardant les chèvres, je pourrais accéder au col de la Clef des Annes et sur ma droite, en suivant les vaches, je pourrais découvrir le col de Borneronde.

Fort de ces renseignements, je repris mon chemin. Après la Duche, le goudron disparaissait et le froid commençait à s'installer. Le sentier large et carrossable devenait de plus en plus gras et le VTT emprunté, retrouvait toute son utilité. De grosses gouttes d'une pluie orageuse tempéraient quelque peu mes efforts et je repensais au passage du col du Feu (1174 m), il y a de cela quelques années. Gelé et complètement trempé, je m'étais arrêté à l'auberge du col ; l'établissement était fermé en raison d'un important repas de communion. A la vue de mon piteux état, la patronne des lieux m'avait fait entrer, prenait mes vêtements pour les sécher et m'avait proposé un menu improvisé avec les restes du repas de communion. Naturellement, je n'y voyais pas d'inconvénients! Avant de repartir, elle m'avait tendu un pull que je laisserai chez une amie à elle, commerçante à Viuz en Sallaz, terme de ma randonnée.

Je continuais sur ce chemin de plus en plus boueux jusqu'au col de Borneronde (1680 m). Toutes les vaches se regroupaient et rejoignaient les Annes pour la traite. Le site était magnifique et je m'y sentais aussi bien que sur le plateau des Glières où j'aime me retrouver de temps à autre. Arrivé aux Annes, je pouvais distinguer dans le bas, la vieille dame aux chèvres et me revint alors en mémoire sa dernière question ; quel plaisir éprouvons-nous? Je lui répondrais, que tout jeune, la montagne, ses cols et ses massifs n'existaient pour moi que sur les cartes de géographie et qu'au travers de récits écrits dans les revues de cyclotourisme. Combien de fois n'avais-je pas espéré franchir ce fameux Parpaillon, emprunter les itinéraires de montagne du Tour de France et me mêler à ces «Cent Cols».

J'abordai un sentier boueux pour rejoindre la Clef des Annes (1746 m). La vieille dame m'avait promis que je ne regretterais pas d'y passer avant de replonger sur le Grand Bornand. Le ciel était plus nébuleux que jamais. Un éclair déchira les cieux sur la chaîne des Aravis au moment où j'atteignais le col, et la brume s'épaississait, me forçant à faire demi-tour. Alors que je commençais à amorcer la descente, la roue avant de mon VTT passa sur une petite clef ; je la ramassai et continuai ma descente sur les Annes. La vieille dame s'était volatilisée, mais les chèvres, toujours plus nombreuses, paissaient tranquillement et les vaches quittaient les étables pour les pâturages.

- Salut ! Tu t'appelles comment ?

Sous la banderole des «Cent Cols», un verre de Gamay, du pain et de la tomme à la main, Henri Dusseau et son large sourire, était planté devant moi. René Poty s'évertuait à remettre des épingles sur une carte

géante et Jean Perdoux n'était pas loin non plus. Aux multicolores drapeaux, répondaient des conversations en italien, en anglais et aussi, une fois, à l'accent belge. Après notre petite conversation, Henri partit vers un autre groupe. Je devais rêver! Sûrement, un rêve du gamin qui se nourrissait il y a plus de 20 ans de «Cyclotourisme» en voyant passer toutes ces têtes connues au détour d'un article. Je repris mon VTT et quittai le col des Glières. D'autres arrivaient, arborant de larges sourires. Oui, bien sûr, je devais rêver à la concentration des «Cent cols». Pourtant, je trouvai au fond de ma poche la petite clef qui ne me quittait plus depuis une année. Mon VTT était toujours couvert de la poussière du Pas de la Baisse et de celle du col de Valbelle, mes chaussures étaient maculées par la boue du Parpaillon et par le goudron fondu du col de Vars. Mais, malgré le goût merveilleux et persistant d'un morceau de tomme partagé entre amis : une fois de plus, je devais rêver...

Merci à toute l'équipe qui m'a accueilli plus que chaleureusement au col des Glières. J'y ai retrouvé l'accueil savoyard tel que je l'avais découvert tout au long des routes de l'Edelweiss et du Trophée Savoyard.

Eric LASTENET N°3191
de CHATEAURENARD (Loiret)

HOMMAGE À UN «CENT-COLISTE»

Tel Bayard, en seigneur il les a tous montés.
500 cols, et cela pendant dix sept années.
L'homme sur sa machine par grands vents et tempêtes.
Il a livré bataille sans que rien ne l'arrête.
Tout en haut de la côte par delà mont et prés.
Dans notre belle France, il a tout sillonné.
Il s'est assis aussi sur une grosse pierre.
Peu avant le sommet du col de Charbonnière.
Il a eu la tourniol, il s'est perdu parfois.
Mais St Anne veillait à la grange du bois.
De replats en montées, il n'a pas déttelé.
Au pas d'Adam, pourtant il s'est bien restauré.
Mistral et quatre vents, il a tout affronté.
Le cou dans les épaules, il n'a jamais flanché.
Il a dû admirer, du moins, je l'imagine
Petite vache et veau paissants au Val Martine.
Mais ma muse est usée d'avoir gravi ses cimes.
Dans ce carcan de mots elle a perdu ses rimes.
Je vais donc reposer mon imagination.
Et conclure ces vers par cette affirmation :
«Daniel» est un athlète, un champion de l'effort.
C'est donc, un «Cas ty» pique, et je le crie bien fort.

Daniel CATY N°2895
de DOLE (Jura)

QUE MA JOIE DEMEURE !

Chaque fin d'année, en bon sociétaire du club des Cent Cols, je mets à jour la liste des cols montés.

Ce petit exercice, bien agréable au demeurant, nécessite un certain effort de mémoire. Il demande aussi l'aide de différentes cartes et de la Bible, je veux parler du catalogue des 8500 cols de France, puisque tous les cols ne sont pas notés sur les cartes disponibles sur le marché.

Cette année, j'ai passé la barre des 500 cols, je dois donc aussi vérifier que tel col n'est pas déjà sur ma liste.

Ce faisant, les images, les souvenirs resurgissent. Images, mais aussi lumières, odeurs, couleurs ; un véritable kaléidoscope. Impossible de passer sur un nom de col sans que des souvenirs me reviennent et, pour peu que ce col soit de quelque importance, alors le souvenir devient plus précis ; à ce stade, il est intemporel.

Il me revient ainsi, cyclo inexpérimenté que j'étais, la dure épreuve de ma première montée du Ventoux, mais aussi la joie et la récompense de découvrir le magnifique paysage de la Provence et des Baronnies. Sont aussi toujours bien présents l'odeur de lavande dans le Négron, alors que je suivais une pleine charrette en route pour la distillerie alors que le mistral essaimait quelques bottes mal liées. Et aussi le triste spectacle des squelettes de chênes morts, étouffés par des sapins sur le GR 9 entre la grange des Bernards et le col du Comte, en face de Brantes. Impossible d'oublier la vue sur presque toutes les Alpes, en haut du Perty.

Il me faut aussi citer ce cyclo en costume, imperméable long et chaussures de ville qui, très dignement, grimaçait dans Marie Blanque et qui me dit avec un très grand flegme et beaucoup de calme, alors que j'avais eu bien du mal à le rattraper: «C'est un très beau col, il mérite bien deux chevrons !». Et ces chevreuils dans le col de Durbize et les chamois sur le chemin du Bric Froid! Jamais je n'oublierai les névés qui m'ont fait tant souffrir entre l'étang d'Arreau et le port d'Aula. Que de joie à monter, dans le petit matin, la Bonette ou le port de Lers ! Que de joie devant les rhododendrons du lac des Bouillouses ou dans la montée vers les Roques Blanches après la croix de Lipodère, les genêts en fleurs dans le Chap del Bosc, la majesté des sapins vosgiens, l'épaisseur de la forêt d'Iraty, une des plus belles hêtraies que je connaisse.

Comment ne pas citer les châtaigneraies des Cévennes que nous avons traversées lors du Toboggan Cévenol ou celles du massif des Maures, lors des Crêtes Varoises. Comme tous les cyclos, j'ai bien d'autres souvenirs. Mais la montagne a ceci de particulier que rien d'elle n'est jamais acquis, et qu'en remerciement des efforts qu'elle nous impose, elle nous fait ce cadeau de l'indélébile photo nichée au plus profond de notre mémoire. Photo qui ne demande qu'à resurgir quand, lors des soirées d'hiver, nous préparons d'autres chevauchées.

Oui, que mon ami Jean a raison de dire que la montagne est belle. Elle est belle et partageuse, quand on sait la courtiser. Mais elle est entière, et gare au matamore, au tranche-montagne qui croit la posséder comme une innocente pucelle.

J'ai, il y a peu de temps, troqué pour cause de retraite, ma caisse à outils contre une randonneuse légère. Naturellement, je l'ai équipée d'un 28x28, comme mon vieux vélo.

Il n'est pas dans ma nature d'implorer les dieux, mais fasse le ciel que j'aie encore un peu de temps pour compléter ma collection de souvenirs, il me reste tant à voir.

A celui qui n'ose se mesurer à la montagne ou qui doute de l'utilité de notre confrérie, je ne peux que lui dire : Ecoute, petit ! Va méditer la chanson du vent en haut du Ventoux, ou dans le profond silence de la forêt d'Iraty, va admirer les fleurs en haut du Queyras, va comparer le jaune des genêts dans la vallée de la Borne, vers le Chap del Bosc à celui des mimosas du modeste Pas de la Griotte. Va boire l'eau fraîche à la

source, va goûter les framboises ou les myrtilles sur la Margeride, va déguster les pieds-paquets au pied du col du Défends ou l'aligot au col d'Aubrac, va suer sous le soleil du Tiz-in-Test ou dans la montée de la Sierra Nevada, va goûter les Maury, les Rancios ou les Fitous dans les cols cathares, va trembler sous l'orage de l'Aigoual, va te ressourcer dans la solitude des Grands Causses, va prendre de la hauteur, du temps, luxe suprême dans notre société d'agités, laisse la montagne, par sa difficulté à la gravir, exacerber tes sens. Va-t-en te retrouver, humble cyclo, dans ces paradis, égal au moindre oiseau, égal à la plus petite fleur, c'est-à-dire libre. Va composer avec cette haute nature, ce bien que nous devons laisser intact à nos enfants et aux enfants de nos enfants, la page d'une symphonie où les harmoniques auront d'autant plus de couleurs, de profondeur, que tu auras pris de plaisir à gravir cette maîtresse.

Et à la fin de l'année, petit, quand comme moi, tu listeras tes cols, alors tu verras toi aussi, tu te repasseras le film et tu diras : « C'est vrai, que la montagne est belle ! » ; et comme moi et mon ami Giono tu diras : «Puisque c'est ainsi, j'y retourne, ... et que ma joie demeure !»

Gérard MAUROY N°3664
de MILLAU (Aveyron)

JE ME DOPE !

Et oui, je l'avoue, toute la saison cycliste, je me dope !
Je me dope aux sorties, aux kilomètres.
Je me dope aux découvertes, aux paysages.
Je me dope aux cols de 3ème catégorie, aux cols de 1ère catégorie.
Je me dope à l'amitié, aux rencontres.
Je me dope à l'excitation du choix de l'itinéraire.
Je me dope aux plaisirs de grandes balades.
Je me dope aux joies du vélo.
En fait, je ne me dope pas.
C'est le vélo qui me dope.

N.B. : Sérieusement, le vrai dopage, quelle bêtise absurde.

Paul BALMENS N°4366
de MARLENS (Haute-Savoie)

LE DOPAGE

Le 10 juillet dernier, le Tour de France démarrait. Dans la foulée, éclatait le scandale du dopage qui fit l'effet d'une bombe et cela, dans tous les milieux de la société.

Pour beaucoup ce fut une révélation alors que le dopage existe depuis une cinquantaine d'années au moins comme j'ai pu le constater de visu alors qu'avec mes frères, nous étions sur le parcours de l'un des premiers tours d'après guerre. J'en possède même un document photographique. Alors pourquoi avoir attendu si longtemps pour en parler et pourquoi s'être attaqué en priorité au Tour de France? Je me pose la question suivante : où veux-t-on en venir ? On nous abreuve de locutions toutes faites: «la Police fait son travail..., la Justice fait son métier..» Je ne dis pas le contraire mais en réalité, qui tire les ficelles dans la coulisse et dans quel but ?

On parle beaucoup de l'immense popularité du sport cycliste en général. La télévision nous montre des foules enthousiastes, si nombreuses que celles des stades font pâle figure à côté, la vraie liesse populaire qui accompagne ces épreuves, mais on oublie ceux que cela gêne et ils sont nombreux même s'ils se taisent : routes fermées à la circulation des journées entières, voitures bloquées dans des endroits où leurs conducteurs n'avaient nul envie de s'arrêter, hôtels complets, bruits et nuisances de toutes sortes alors que l'étape est terminée depuis plusieurs heures, etc...

L'équipe Festina était à peine sortie du Tour que déjà, une certaine presse, qui n'est pas celle du bon peuple, demandait ni plus ni moins que d'arrêter le Tour.

Le comble c'est que ce spectacle est gratuit. Voilà qui est intolérable pour ces gens là que des millions se perdent ainsi sur les pentes des grands cols et qui seraient mieux sur des comptes bien à l'abri de la fiscalité. Alors si l'on interdit les courses cyclistes, on se débarrasse de tous ces gêneurs qui ne rapportent rien. En frappant le Tour de France, c'est bien sûr la tête que l'on frappe. Mais hélas, le reste, c'est à dire le Vélo en général ne tarderait pas à suivre.

Je vois un peu votre étonnement en lisant ma prose «il se fait vieux notre ami Lorimey ! il radote !» A 75 ans c'est bien possible. Il y a un peu plus de 40 ans en arrière, j'étais dans la Police Routière , une fonction qui me mit au contact de gens pas très reluisants malgré leur aspect BC-BG, dont le but était de s'approprier le réseau routier pour eux seuls et pour en chasser tout le monde. C'était déjà fait pour les piétons, restaient les cyclistes. Que n'ai-je pas entendu : leur interdire les routes nationales ou les tolérer à leurs risques et périls, les faire rouler à gauche, pour les faire plonger dans le fossé sans doute ! Je n'invente rien, tout cela s'est dit en ma présence et avait même fini par indisposer mes chefs.

Qui étaient ces gens là ? Des hommes politiques? De hautes personnalités ? Pas du tout, des gens inconnus du grand public, des gens dans l'ombre, ceux qui traînent dans d'obscures coulisses où l'on parle et où l'on fait beaucoup d'argent. Des loups revêtus de la peau de brebis, dont parle l'Écriture, qui ne sortent au grand jour que sous le couvert d'associations des plus respectables et dont ils se soucient fort peu.

Aussi comme à l'époque j'avais alerté le milieu cyclotouriste Lyonnais, j'estime qu'il est de mon devoir d'alerter notre Confrérie et tous ceux, qu'ils soient champions professionnels ou pédaleurs du dimanche, avant qu'il ne soit, je le crains, trop tard.

René LORIMEY N°5
de VILLEURBANNE (Rhône)

CYCLO TERRORISME ET ARME CHIMIQUE

Flûte de flûte... mon petit tube de savon à barbe est pratiquement vide et, à moins de subir les affres de sérieuses remontrances familiales, je n'ai plus le temps de faire un saut au magasin le plus proche pour en acheter un... Tant pis... J'improvise. J'opère une remise à niveau en insufflant dans le récipient, presque vide, une partie du contenu de la grande bombe du gel journalier que j'utilise hors randonnées. Ce sont sûrement des produits très proches car ils partagent la même couleur bleue et sont tous deux fabriqués par la même société d'instruments tranchants et de cosmétiques. Puis, la trousse de toilette utilisée dans mes randonnées vélo, promptement incorporée dans une des sacoches, sort complètement de mes préoccupations du moment.

Le lendemain matin... 200 kilomètres plus loin... Le bip-bip pointu de la montre me tire d'un sommeil pesant. L'habituel petit coup d'œil par la fenêtre me réveille définitivement... Il fait beau, tant mieux. Personne dans la salle de bain commune du modeste hôtel où je fais étape, c'est parfait, j'occupe les lieux. J'ouvre ma trousse de toilette ! Ah ben ça alors... que lui est-il arrivé ? Le récipient en plastique renfermant ma crème à raser a pratiquement triplé de volume. Gonflées, comme les 650 d'Henri Bosc, les parois de la chose m'intriguent au plus haut point, d'autant que l'altitude relativement modeste du lieu n'explique pas l'inquiétant phénomène. Tant pis j'ouvre... on verra bien... Aïe ! Aïe ! Malheur de malheur ! Un gargouillement diarrhéique se fait entendre et, alors qu'une odeur épouvantable se répand dans la pièce, un puisant jet verdâtre de matières grumeleuses s'échappe de l'étui.

Défiguré par l'intempestive éruption, le miroir de la salle de bain renonce à réfléchir. Pire... une traînée blanchâtre et dégoulinante, balafre la grisaille d'un plafond qui n'en demandait pas tant. Essayons le gant de toilette pour remettre un peu d'ordre. Si la glace se laisse faire, le plafond, trop heureux de l'aventure, abandonne sans regret une épaisse couche de poussière accumulée depuis des lustres. Non mais... ça va pas ! Je fais un voyage itinérant... je ne bosse pas au noir ! Je réglerai le problème avec la patronne au petit déjeuner.

Après une solide collation, destinée à m'aider à braver l'adversité, j'aborde avec moult précautions et maintes explications, le petit problème posé par mon volcanique savon à barbe. J'ai l'indéniable plaisir d'entendre l'hôtesse me susurrer : «Ne vous inquiétez surtout pas, cela fait des mois que je tarabuste mon mari pour qu'il entreprenne un lessivage en règle de la salle de bains. Vous m'offrez là un nouvel argument, je vous en remercie.»

Amplement rassuré, j'ai pu, en toute quiétude, quitter ce lieu où, bien involontairement, j'ai expérimenté une terrifiante arme chimique. D'ici que les agents d'un certain pays, entre Tigre et Euphrate, enlèvent votre serviteur pour en savoir plus... il n'y a sûrement qu'un pas.

Pour conclure... je conseille aux cyclos d'Annecy de s'éloigner, autant que faire se peut, d'une usine bien connue de la région, là où les composants de ce gel mystérieux sont justement assemblés.

René CODANI N° 1882
de LARDY (Essonne)

N.D.L.R. : Hélas ! l'usine Gillette a été délocalisée en 1990 !

PENTECÔTE À ST-GERVAIS-SUR-MARE

35 ou 36 cols en quatre courtes randonnées ! Et un catalogue presque complet de toutes les catégories de cols (il manque le «plus de 2000 m», le Haut-Languedoc, c'est trop bas !).

Pentecôte 98, le meilleur palmarès de toute une carrière de chasseurs de cols !

1 - LE COL À GRANDE CIRCULATION : LE COL DES TRÈS VENTS (34-580B)

Après une belle enfilade de cols muletiers sur l'adret de la vallée de la Mare, six cols en moins de dix kilomètres, nous décidons de monter sur l'ubac, par la D 13, au Col des Très Vents. Des vents, nous ne savons pas encore s'il y en a trois ou treize, mais des voitures, sans aucun doute, bien plus de treize. Trop, vraiment trop, et accélérant, rétrogradant, empestant ... Au sommet du col, nous étions si pressés de quitter les lieux que nous n'avons pas sorti la carte ! Quelle erreur, nous n'avons pas vu le chemin du col de Cabausse qui nous aurait évité de descendre par la même route, et permis de faire deux nouveaux cols en descente. Il faut toujours sortir la carte !

2 - LE COL-SURPRISE, MAIS EST-CE BIEN UN COL ? : LA CROIX DE MOUNIS (34-810 ? 34-809 ?)

Nous avons remonté la vallée de la Mare, franchi le col du Plo, et nous voilà dans une belle montée face aux falaises du Roc d'Orque. Hélas, pas de col au bout ! Sur la carte, une étoile rouge, une altitude (810 m) et «point de vue»... Belle montée, belle épingle, belle route de crête... Quel dommage vraiment, cela ferait un si beau col ! Mais n'est-ce pas un panneau de col que nous apercevons à la cime ? Mais si ! «La Croix de Mounis alt. 809 m» ! Zut, le mot col n'est pas précisé, et pourtant de l'autre côté, ça redescend jusqu'à 797 m ! Alors, col ou pas ? Nous allons poser la question... Cela nous ferait 36 cols en tout : un beau chiffre bien mathématique...

3 - LE COL SOUS L'ORAGE : LE COL DU BOUISSET (34-885)

Il est presque midi, tous les équipiers ont un petit creux. Aussi, après avoir effectué les 500 mètres de chemin pour atteindre le Col du Bouisset, nous nous installons à l'ombre d'un grand hêtre, le seul de la crête. Déploiement de la couverture de survie pour s'asseoir au sec, et début du festin... Un grand bruit de feuilles, et un choc mou dans l'herbe... Un oeuf tombé d'un nid ? Non, une belle crotte colorée ! Nous en remontons la trajectoire et découvrons une grosse corneille, blottie dans une fourche. Nous reprenons notre repas.

Nouveau bruit de feuilles, mais cette fois, cela se répète et s'intensifie. Le soleil est encore là, mais un gros nuage déverse de lourdes gouttes qui finissent par traverser la frondaison épaisse du hêtre. Plus de soleil, et le tonnerre au loin, puis tout près... Un grand froissement d'ailes et de feuilles: la corneille fuit ! A la hâte, nous en faisons autant, le hêtre isolé sur la crête est une belle antenne pour attirer la foudre ! Et c'est sous nos impers et une forte pluie d'orage que nous grimpons vers le col et le sommet de l'Espinouse. L'orage a le bon goût de nous y précéder, et de nous y laisser une belle lumière et des nappes de vapeur d'eau montant sous les rayons du soleil.

4 - LE COL À SITUATION GÉOGRAPHIQUE INCERTAINE : LE COL DE LA PLANE (34-925)

Nous descendons du sommet de l'Espinouse, sur une route bordée des franges blanches : des grêlons tombés sous l'orage. Points de vue, belvédères et cols se succèdent, nous glissons vers le Caroux... Un col est indiqué sur la gauche, avec 250 mètres de piste.

Nous nous élançons joyeusement dans la courte remontée et nous nous retrouvons au milieu d'un débarquement ... de VTT ! Des camionnettes déchargent là des vélos et des touristes ; notez bien la nuance : des touristes, pas des cyclotouristes ! Et au niveau des vélos, même nuance : André s'alarme d'un tube de selle tellement sorti qu'il ne tient qu'à peine dans le tube de cadre.

L'incompréhension est générale : nous ne voyons pas l'intérêt de se faire treuiller là, ils ne comprennent pas pourquoi nous repartons dans la descente, sitôt arrivés. Comment leur expliquer la Centcollimie en termes simples et rationnels ?

Et, en plus, le soir, nous constatons que, sur le Chauvot, le col de la Plane est sur la route départementale 180 !

5 - LE COL À COHABITATION DÉLICATE : LE COL DE L'AIROLE (34-949)

Proposer une petite remontée en pleine descente, pour voir les vieilles pierres d'un hameau typique: Douch, c'était risquer un refus catégorique... Mais au bout de la montée, il y a un col! Allez, je tente le coup et ça marche ! Que ne feraient pas mes équipiers pour un col de plus...

Nous voilà donc portant nos vélos dans les rochers pour couper un long détour et rejoindre la petite route juste en contrebas : un peu de piment ne nuit pas! Nous escaladons, sur nos montures, l'épingle qui conduit au petit hameau sur le Caroux et là, tout d'un coup, c'est la foule! Des randonneurs pédestres de partout : je sens un petit flottement dans l'équipe. Oserons-nous nous lancer dans la pente devant tous ces spectateurs ?

Finalement, entre deux cohortes, nous nous élançons, le début est délicat, nous avons pris l'ancien chemin devenu torrent. Double chute... Jeanne enfonce ma béquille qui se met à frotter les rayons. On répare et on repart sur le bon chemin : un vrai muletier. Et là, dans une grimpe bien raide, le fringant destrier de Jeanne lui prouve qu'il sait aussi... reculer! Deux mètres en marche arrière et nouvelle chute devant un couple de randonneurs ravis du divertissement. Jeanne, elle, n'apprécie pas et continue discrètement à pied. Au col, c'est large et nos quatre engins trouvent leur place sans gêner les «piétons». Et quelle vue! de l'autre côté, ce sont les fameuses Gorges d'Héric et la vallée de l'Orb. Nous ne regrettons vraiment pas, d'autant plus que la descente s'effectue sans encombre, nous préférons mettre pied à terre lorsque nous croisons des groupes de marcheurs !

6 - LE COL INTERDIT : LE COL DU RULLADOU (34-555B)

La veille, du Col de la Pierre Plantée, nous avons aperçu, dans un rayon de soleil, sur l'adret de la vallée de la Mare, un hameau aux maisons serrées contre la pente : les Nières... et en consultant la carte, un raccourci s'est imposé : nous allions monter aux Nières et couper par le Col du Rulladou pour rejoindre la classique D 163 et sa suite de cols. Un col de plus, moins de perte d'altitude dans la vallée et moins de grande route !

D'accord, les courbes de niveau semblaient étranges au niveau de ce col, les «levées de terre» nombreuses et les chemins étaient bordés du symbole noir légendé «en remblai» : nous n'avons été qu'à moitié surpris en découvrant, dans l'épingle finale, les reliefs manifestes et caractéristiques d'une carrière. Mais complètement démunis devant le panneau «H B C M - propriété privée - accès interdit - sauf riverains». Demi-tour ? Non, tout semble désert, et puis le chemin ne fait que deux kilomètres, et puis il n'y a pas de barrière, et puis... tout redescendre...

Nous nous engageons ... petit moment d'émotion : une camionnette rouge déjà croisée bien plus bas semble nous observer ... puis repart... Nous nous retrouvons devant de gros engins au repos et des chemins tracés au bull : nous sommes dans les Houillères du Bassin du Centre et du Midi ! Nous franchissons le col, pas trop vilain au milieu des genêts et, après une épingle, retrouvons la sécurité de la Départementale 163 ! Ouf !

7 - LES COLS MAL INDIQUÉS PAR LA D.D.E : LE COL DE LA FONT (34-829) ET LE COL DU LAYRAC (12-765)

Nous avons atteint dans le brouillard la D 163, nous avons franchi le col des Cabanes et nous continuons, après des épingles, en surplombant la vallée de la Mare. J'ai sorti la carte, elle est devant moi, bien à plat sur le sac de guidon. J'aime bien suivre mètre par mètre ma progression : avec une carte au 1/25 000 ème, j'avance tellement vite !

Sous le brouillard, je devine les cols que nous avons franchis la veille, au fond, d'autres que nous aurions pu franchir, un peu plus haut, sur de larges pistes. Me voilà sur la crête, dans 500 mètres, le Col de la Font. J'y arrive dans le brouillard : on m'annonce qu'on m'attend depuis un moment (finalement, ça doit me ralentir de lire la carte !) et qu'on se gèle, et qu'on est au col du Layrac. Alors là, je ris bien : d'accord, j'arrive la dernière, mais moi je sais où je suis et si je ne regardais pas bien les cartes, hein, combien de cols aurions-nous ratés ? On me montre alors un panneau bien propre, bien officiel, «Col du Layrac».

Me suis-je, en plus, un peu endormie ? Le brouillard m'a-t-il désorientée ? Mon amour-propre est vraiment atteint : je consulte avec soin ma carte. Avant le col du Layrac, une épingle très nette. Personne ne se rappelle l'avoir franchie, et nous la découvrons dans la descente : j'avais raison ! Nous étions bien au col de la Font ! Et nous arrivons maintenant seulement au col du Layrac !

Mais devons-nous croire la carte ou le panneau routier ? Pour moi, outre le problème d'amour-propre, la configuration de la carte semble plus cohérente avec les altitudes et les limites de département !

8 - LE CHEMIN PEU FRÉQUENTÉ : LIAISON COL DE LA FEMME MORTE (12-912) - COL DE LA DAGUETTE (12-861)

Nous quittons la Départementale 52, dans l'Aveyron, pour rejoindre par un large chemin plat, le Col de la Femme Morte. Là, nous plongeons entre deux haies de genêts, vers le hameau du Berthelays. Notre objectif : rejoindre la route du col de la Daguette en coupant au plus court.

Au plus court et très vite au plus étroit, les genêts se rapprochent et bientôt nous devons forcer le passage entre les rameaux fleuris et heureusement non épineux ! Un peu plus loin, plus de genêts, mais un sous-bois sombre, un chemin boueux et peu marqué. D'après la carte, nous ne sommes pas loin du hameau : nous persistons et arrivons, accompagnés d'abolements de chiens, au milieu d'un groupe d'habitations, et dans l'étonnement général ... Ce chemin, cela faisait longtemps qu'il n'était plus utilisé, alors, voir déboucher quatre vélos du bois, vous pensez d'une surprise ... Bonjour, sourires amusés, et nous filons vers la route goudronnée !

9 - LES COLS EN FOND DE VALLÉE : COL DE SAINTE-COLOMBE (34-355) ET PAS DE LA LAUZE (34-352)

Dernier jour et temps gris, nous longeons l'Orb par une petite route, rive droite, et rejoignons l'autre rive, la grande route et les gorges : peu de circulation heureusement. Et déjà le col de Sainte-Colombe : la route ne suit pas un méandre de l'Orb mais coupe entre un petit promontoire et le flanc des gorges. Même scénario après Truscas, là, ça monte un peu quand même, on voit mieux le col ! Et ce n'est qu'après les Bains d'Avène que nous gravirons, par de belles épingles régulières, les pentes vers le Col de l'Homme Mort, au pied du Larzac. Deux cols sans presque monter, cela ne se refuse pas ! Et cela porte à 35 nouveaux cols la récolte du séjour !

Michèle SASSOULAS N°1430
de CHABEUIL (Drôme)

LES MILLE ET UNE RAISONS DE RANDONNER EN CORSE

Bien chers consoeurs et confrères, si vous avez déjà décidé quelle sera la prochaine destination de vos vacances en famille, ne lisez surtout pas cet article sous peine d'avoir à négocier un changement de destination avec vos proches.

Vous, membres du fameux club des Cent cols et donc experts en la matière, savez-vous dans quel département on trouve le plus de cols? En Charente ! Non. C'est la Corse du Sud qui en possède le plus : 125. Et si on ajoute les 75 de la Haute-Corse, on arrive au total de 200 tout rond.

Il y en a pour tous les goûts puisque le plus bas de France s'y trouve (le col de la Guardia, 28 m, sur la RN 198 entre Porto Vecchio et Solenzara), qu'il existe 15 routes à plus de 1000 m, par rapport au niveau de la mer bien sûr, mais la dite mer n'est jamais bien loin ; Le col de Vergio par exemple est à 34 km de Porto et culmine à 1477 m. Ils sont quelquefois si proches les uns des autres qu'il m'arrive d'en faire dix dans la matinée. Quelques uns sont des célébrités comme le col de la Bavella qui est un des sites BCN-BPF. D'autres, au contraire, sont si secrets que sans une étude minutieuse du guide Chauvot, vous avez toutes les chances de passer à proximité, mais à côté.

La diversité du paysage est telle qu'en quelques kilomètres, on passe du bord de mer, avec plages de sable fin, à un environnement franchement alpin avec des sommets culminants à plus de 2500 m : au col de Vizzavona par exemple. Le contraste de la végétation est aussi étonnant, entre l'aridité du maquis ras de la région de Porto Vecchio et la Bocca d'Illarata enchâssée dans la grande pinède de pins laricio des forêts de l'Ospédale, 20 km plus loin. Les cols de la Castagniccia sont cernés par des châtaigneraies centenaires, où les villages nombreux sont perchés en nids d'aigle sur des éperons rocheux. Du haut des cols du Cap Corse, à cheval sur l'arête centrale, votre vue se portera sur la mer Tyrrhénienne d'un côté et sur la mer Ligurienne de l'autre.

Une autre question. Connaissez-vous une région dans laquelle vous traverserez 19 cols, avec 4364 m de dénivelée en seulement 210 km ? Peut-être, mais c'est aussi en Corse. Ces chiffres me semblent dignes d'un brevet montagnard, non !

Que dire des plaisirs annexes à la cyclo randonnée ?

La baignade : La Corse possède 300 km de plages disséminées tout autour de l'île. Un grand nombre de points de baignade existe également le long des rivières et fleuves de l'intérieur. Ceux-ci ne sont pas pollués et la température de l'eau est particulièrement agréable en été.

Puisque l'on parle de l'eau, carburant du cycliste, les fontaines sont toujours présentes dans les villages et propres à la consommation.

Les visites de sites : 6 BCN-BPF en Corse : du nord au sud, on trouve le site de Nonza, sa falaise, sa plage de sable noir et sa tour génoise. Piedicrocce est situé en Castagniccia. C'est un vieux village fait de maisons en pierres sèches, perché sur un éperon. Corte est célèbre pour sa citadelle. Les calanches de Piana, gigantesque chaos rocheux fait de porphyre rouge, où les formes chimériques rivalisent de beauté. Le col de Bavella, déjà cité, dont la beauté réside par son approche, le long des plages du fleuve Solenzara ou par la forêt de Zona, mais également par son site propre, avec son village de bergeries et les fameuses aiguilles de Bavella. Bonifacio n'est plus à décrire, mais d'après un guide célèbre, vaut largement le voyage. On découvrira également une quarantaine de tours génoises réparties autour de l'île. C'était un véritable réseau de phares pour la navigation et d'alerte contre les pillards barbaresques. De nombreux monuments religieux sont également à visiter : églises, couvents, chapelles. Il existe également quelques sites préhistoriques remarquables : Cucuruzzu, Filitosa, Tizzano, Araghui, historiques avec Aléria.

Manger et boire : je ne devrais pas parler dans cette revue des très nombreux vignobles et caves implan-

tés sur le pourtour de la Corse, avec des vins blancs, rosés ou rouges d'excellente qualité. Donc je ne le ferai pas. Je ne parlerai pas non plus des restaurants nombreux où l'on sert la charcuterie corse, le sanglier et autres réjouissances du palais.

Dormir : outre les hôtels, campings avec location de bungalow, il existe maintenant de nombreux gîtes ruraux ou d'étapes créés pour les sentiers de randonnée pédestre situés dans les villages, donc accessibles à vélo. Celui de Tuarelli par exemple, dans la vallée du Fango est situé au bord du fleuve. De véritables piscines naturelles sont éclairées la nuit pour les baigneurs, un summum de plaisir rarement égalé pour le randonneur.

Vous voulez quelques renseignements supplémentaires ?

La route : souvent étroite, très sinueuse, jamais plate, de qualité très variable.

Le V.T.T : se pratique sur les pistes forestières nombreuses dans les grandes pinèdes. Quelques cols muletiers sont accessibles. Le GR20 et les autres itinéraires pédestres ne sont pas raisonnablement accessibles aux vététistes.

Le climat : circuler en vélo toute l'année en Corse est possible. En hiver, la température du littoral reste clémente mais les hauts cols sont souvent enneigés. Pendant l'été, la chaleur peut être torride en basse altitude, mais le sera beaucoup moins de bonne heure en montagne. Les périodes idéales sont les mois de mars à juin et de septembre à novembre.

L'équipement minimum mais indispensable : une tenue légère contre la pluie relativement fréquente au printemps et en automne, orageuse en altitude, est conseillée. La même sera nécessaire pour le vent, souvent fort au nord et au sud. Emmener un vêtement chaud peut s'avérer utile, car le pays connaît des variations brusques de température entre les accès nord ou sud d'un col, ou simplement météorologiques. Le maillot de bain, oublié, sera regretté, ainsi que la casquette, les lunettes de soleil, la protection solaire (à renouveler fréquemment). Prendre plusieurs bidons n'est pas un luxe. Les vélocistes étant parcimonieusement représentés en Corse, le bon état du matériel est conseillé au départ ainsi que la possession de matériel de rechange (chambre à air, rayons, pneu triangles souples etc...).

Si vous êtes alléchés par les cols corses et si vous attendez de moi que je vous facilite les démarches utiles, eh bien, adressez-moi une enveloppe timbrée, libellée à votre adresse, un chèque de 25 fr établi à mon nom, couvrant les frais de photocopie : Bernard Giraudeau, Résidence des îles, le Sicile, 20 000 Ajaccio. Je vous retournerai la photocopie de la carte Corse Michelin 90 avec l'emplacement exact de tous les cols, avec désignation nominative en marge, de tous ceux qui ne figurent pas sur la carte.

En espérant avoir été assez convaincant, mais point trop car la Corse est trop petite pour vous accueillir tous.

Bernard GIRAUDEAU N°3872
d'AJACCIO (Corse)

BELLE RANDONNÉE ET RENCONTRE INATTENDUE

En 1998, la Corse est au programme avec un séjour qui va s'étaler de la deuxième semaine de mai jusqu'à la première de juin dans la région d'Ajaccio. La Corse à vélo, c'est un privilège pour nous les cyclos, car nous en prenons plein les yeux et plein les mollets dans des paysages magnifiques sur des routes jamais faciles. Après quelques sorties où les ascensions succèdent aux ascensions, je décide d'aller escalader le Ciano.

De bon matin, par une température plus que clémente en cette fin du mois de mai, je me rends à Cauro, grosse bourgade située à 9 km d'Ajaccio. Simple remarque; nos amis corses semblent avoir le pied plutôt lourd sur la N 196 dans une circulation intense !

Par la très agréable D 17, les petits cols se succèdent et sont montés à mon rythme car, je l'avoue, je suis un piètre grimpeur et le plateau de 28 dents s'avère vite indispensable. Après le col de Sant'Albertu, le col Marcujolu, le col Cricheto et le col de Menta, tous à moins de 750 m, se présente Bastelica au pied du col de Ciano.

Dès les premières rampes, j'aperçois un compagnon qui semble m'attendre. Arrivé à sa hauteur, il démarre et se tient à une centaine de mètres au-devant de moi, comme pour me montrer le chemin. Oui mais voilà, il a des possibilités supérieures aux miennes lui, et de plus, il semble en connaître chaque lacet. Alors, dans les virages, chaque fois qu'il me perd de vue, il m'attend et dès qu'il m'aperçoit, il redémarre. J'ai beau lui crier : «Allez, laisse-moi monter à mon train !», rien n'y fait. C'est plus fort que lui, il ne peut s'empêcher d'alterner haltes et démarrages. Vu son comportement, il ne doit pas être inscrit à la Confrérie des Cent Cols ; d'ailleurs, il n'en porte aucun signe distinctif.

Un peu après la mi-col, je décide de faire une halte, histoire de me désaltérer et de «grailloûter» quelque peu. Mon ami, ne me voyant pas arriver, trouvant sans doute le temps trop long ou craignant (à coup sûr) pour moi une hypothétique défaillance, commence à redescendre à l'instant même où je remonte sur mon vélo. Aussitôt rassuré sur mon état de santé, il reprend sa centaine de mètres d'avance, tout fier de me faire admirer ce superbe col bordé de châtaigniers énormes, deux ou trois fois centenaires. Et nous avons ainsi grimpé le col de Ciano ; lui devant... et moi derrière.

J'arrive au sommet, personne ! Plus rien, plus de compagnon d'escalade, plus de chien, car il s'agit bien d'un chien que j'ai eu comme compagnon de route ; il s'était volatilisé. Il avait sans doute pris un raccourci pour revenir à son point de départ et peut-être allait-il attendre un autre cyclo pour le conduire au sommet.

Cette ascension du col de Ciano restera longtemps gravée dans ma mémoire avec comme souvenir, le comportement de ce si sympathique toutou. Contrairement à la majorité de ses congénères qui ont une préférence pour croquer les mollets des cyclistes (j'ai déjà donné, merci !), lui, préfère... tout simplement leur tenir compagnie et... c'est tellement sympa.

Je suis revenu par la même route à Bastelica. Sur la D 3, après le col de Menta, j'ai découvert Tolla, son superbe barrage EDF et le col de Mercujo. Cette petite route vraiment «corse» est peu large et dans un état lamentable. Elle demande une attention constante, mais la circulation y est quasiment nulle et quel paysage !

Quelle belle journée et que de souvenirs et d'images engrangées !

Serge PAUMIER N°3208
de NOUANS le FUZELIER (Loir et Cher)

«NO PENNES, NO GAIN !»

Gamins, nos parents nous avaient emmenés, mon frère et moi, crapahuter au cœur du Valais, de l'Engadine, des Dolomites... sur ce qui allait devenir le magnifique itinéraire « Léman-Adriatique » créé par notre vénérable Maître Georges Rossini. Nous en avons gardé un tel souvenir que, nous étant mis au vélo sur le tard, nous nous étions promis d'y retourner un jour, cette fois-ci sur nos montures. Mais, de reports en contre-temps, les belles années passaient et les braquets raccourcissaient... La soixantaine étant là, nous décidons que 1998 serait notre année... avant qu'il ne soit trop tard !

Un peu embourgeoisés et disposant de peu de temps, nous choisissons de limiter notre randonnée aux secteurs les plus intéressants et demandons à mon épouse, peu enthousiaste au départ, de nous accompagner en voiture pour assurer la logistique et nous transporter dans certains fonds de vallées particulièrement embouteillés en juillet.

Tout est organisé quand, trois semaines avant notre départ, notre fille aînée Constance, 27 ans, vient nous voir et nous annonce qu'elle part avec nous. Ma femme, ravie, lui répond qu'elle se sentira ainsi moins seule dans la voiture et qu'elles pourront visiter et faire du shopping en nous attendant. Ce à quoi Constance réplique aussitôt : «Non maman, tu n'as pas compris, je ne pars pas avec toi, je pars avec eux, à vélo !»

Le moment de stupeur passé, c'est à mon tour d'intervenir : «Mais tu n'as jamais fait de vélo !». «Mais si, depuis quelques mois je fais du vélo plusieurs fois par semaine dans une salle de gym, en bas de mon bureau». «Mais ce n'est pas du vélo, ça !». «Peut-être, mais ça, ça fait des cuisses». «Mais tu n'as jamais grimpé un col !». «Mais si, rappelles-toi, à quinze ans j'avais fait le col de Balance». (col auvergnat dans les monts du Livradois, dont la D.D.E. a récemment officialisé l'existence par la pose d'un panneau). Je crois m'en tirer avec un définitif : «De toute façon, tu n'as pas de vélo». «Pas de problème, je prendrai celui de Maman». «Peut-être, mais je veux absolument te voir rouler avant». «OK, alors allons-y dimanche».

Le dimanche matin, un peu inquiet, je remonte le fameux vélo de ma femme qui dormait dans la cave depuis des années. Un rapide coup de chiffon et nous voilà à Longchamp. Un premier tour pour effectuer des réglages indispensables et enlever les courroies de cale-pieds (dont elle ne voudra à aucun prix), un autre tour pour lui apprendre à aligner sa chaîne, un troisième pour travailler l'ankle-play (???) et les deux derniers, enfin, pour lui montrer comment s'abriter du vent sans toucher les roues. Les bases sont jetées, et l'élève semble assez douée.

Rendez-vous est alors pris pour le dimanche suivant, dans les bosses de la forêt de Marly. Soixante kilomètres plus tard, et après pas mal de «greu-greu-greu» dans l'apprentissage des braquets et le passage du tout-à-gauche (un 30x22 qui lui sera bien utile plus tard), nous rentrons l'un et l'autre assez satisfaits de cette première sortie.

Toutefois, Longchamp, Marly, ce n'est pas le Stelvio ! Un ultime test «in-vivo» me paraît indispensable à une semaine du départ. Nous partons donc dans les Alpes le week-end du 12 juillet où Constance me sort, assez facilement, le Petit Saint Bernard et l'Iseran. Le soir, nous fêtons ses deux premiers 2000m, en même temps que la victoire de l'équipe de France de football !

Retour au bureau pour une semaine et le samedi suivant, nous passons prendre mon frère Pierre en Auvergne, avant de filer sur la Suisse et de remonter une partie du Valais en voiture. Pendant le trajet, Pierre, médecin, a le temps d'expliquer en détail à sa nièce comment s'alimenter, boire, et gérer son effort. Le lendemain matin, en selle pour la première étape. Nous délaissions le Simplon et le Nufenen, déjà franchis, pour choisir la Furka et le Saint Gothard avec ses vieux pavés. Puis on enchaîne le magnifique San Bernardino, le Splügen, vent dans le nez et son incroyable descente, le Maloja, le Bernina là encore contre le vent... Les 2000m s'accumulent. Constance est toujours dans les roues. «ça va ?» ; «ça va !». Et pour nous

démontrer qu'effectivement, ça va bien, Constance nous dépose dans la Forcola di Livigno et nous attend à la pancarte des 2315m avec un certain sourire ! Ensuite, c'est Eira, Foscagno et sa superbe descente sur Bormio pour arriver au pied du «Juge de Paix» : le fameux Stelvio, que nous attaquons par son versant dit le plus facile, en début d'après-midi. Le plus facile, c'est vite dit, car, même de ce côté, les pourcentages restent élevés. Néanmoins, Constance dans ma roue, nous arrivons enfin au sommet, plusieurs minutes après Pierre qui nous a fait un final à la Pantani. Nous nous retrouvons pour la traditionnelle photo sur un podium installé devant une grande photo de Fausto Coppi, sous les applaudissements d'italiens visiblement impressionnés de voir une femme en haut d'un tel col ! Le soir, nous faisons étape dans le charmant petit village de Trafoi, où notre éclectisme nous fait rendre hommage à Sigmund Freud, Gustavo Thoeni et Rheinhold Messner.

Le lendemain matin, les vélos sont sur la voiture pour le trajet Spondigna-Merano. Bien nous en prend tant la circulation est épouvantable. Faire ce trajet à vélo serait suicidaire. Dans les bouchons, Constance a le temps de potasser les cartes, et, arrivés à Merano, elle nous annonce qu'elle est venue franchir des 2000m, que l'itinéraire officiel ne prévoit aujourd'hui que des cols inférieurs à 2000m, que nous devons traverser Bolzano et son trafic par une chaleur torride,... alors qu'en passant par le nord, il y a deux 2000m qu'elle épingleait volontiers sur sa liste. Rapidement convaincus, nous voilà partis pour le passo Giovo et le passo Pennes. Le premier est un vrai régal. Comme nous n'avons pas assez étudié la topographie des lieux, nous pensons qu'il en ira de même pour le second. Quelle erreur ! surtout ne le confondez pas avec son homonyme de la Drôme (1040m) !

Nous attaquons ce Pennes-là dans l'après-midi sous un cagnard d'enfer. Après quelques hectomètres autour de 950m d'altitude, la pente se redresse brutalement et, pour le cas où on ne l'aurait pas remarqué, un panneau nous indique 13 % ! Nous voilà alors partis pour 13 à 14 kilomètres de montée avec 1260m de dénivelé et pas plus de 2 ou 3 lacets pour se «refaire» ! Pierre nous abandonne rapidement à notre sort. Dans ces pourcentages, je paye la note de mes repas d'affaires et de mes kilos superflus. Quant à Constance, ma femme l'exhorte au plus fort de la pente : «Constance, arrête, c'est trop dur pour toi...». C'est exactement ce qu'il ne fallait pas lui dire ! La réponse fuse : «No pain, no gain !» ce qui, à double titre, me paraît parfaitement justifié pour ce col et démontre encore la lucidité de ma fille. Il n'y aura donc toujours pas de «présentation de vélos» aux rares touristes de passage et nous arriverons au sommet pour y retrouver Pierre qui a eu le temps d'enfiler un survêtement. Constance est radieuse et a le culot de nous dire : «C'était plus facile que le Stelvio !». Aux innocents les mains pleines... car c'est loin d'être notre avis !

Du coup, la suite nous semble plus facile. C'est de la balade touristique dans le cadre exceptionnel des Dolomites : Sella, Pordoi, Noël, où Constance, devant rentrer à Paris, nous laisse malheureusement seuls finir la randonnée. Nous y ajouterons cinq autres 2000 m dont le mémorable passo di Giau.

En nous quittant au sommet du Pordoi après ses dix-sept 2000m, et pas mécontente de cette première expérience, Constance nous fait part de son problème : « Maintenant, il me reste 80 cols à franchir pour entrer au club des 100 Cols. Mais, d'un autre côté, je peux encore en faire 340 sans avoir besoin d'un nouveau 2000m. C'est bien, la relève du club semble assurée !

Bernard CHALCHAT N°837
de SAINT CLOUD (Hauts de Seine)

DES OURS ET DES HOMMES...

ou, voir l'ours c'est bien, pouvoir le raconter, c'est mieux !

Je pourrais, pendant des heures, évoquer les somptueux paysages des Rocheuses Canadiennes (forêts omniprésentes, lacs aux couleurs émeraude, turquoise, aux eaux translucides, champs de neige et de glace...), mais la rencontre avec l'ours restera de ce voyage le souvenir le plus marquant.

Décrire la nature, la végétation, le relief, les formes, les couleurs, bref décrire un décor est un exercice simple ; tout est statique, on peut prendre le temps de regarder et choisir le meilleur moment, le meilleur éclairage pour fixer, emprisonner l'image de l'instant. Avec l'ours, forcément, pas de mise en scène possible, il faut s'accommoder du profil qu'il offre ; c'est une partie de cache-cache, une suite de moments où, tour à tour, on espère ou bien on redoute la rencontre. Et puis, tout à coup, l'ours est là : accroché à l'appareil-photo, on vit cette rencontre intensément, on l'apprécie sans crainte, en observant le comportement de l'animal, enregistrant aussi vite que possible tous les détails. Il y a des moments, enfin, où l'on prend conscience du danger lorsque, subitement dressé sur ses pattes arrière, il regarde dans notre direction après avoir perçu le moindre bruit. Avec l'ours, c'est le jeu de la curiosité et du hasard, avec l'espoir, pour le photographe, de ramener au moins un cliché fidèle.

L'ours fait partie de la vie du Canadien de l'Alberta ou de la Colombie Britannique. Ils cohabitent, se croisent ; l'homme sait toujours où est l'ours et renseigne sur ses déplacements. L'attrait de l'ours, pour l'étranger, réside autant dans la nouveauté que dans la part de chance et de risque qui l'accompagnent.

Les mises en garde et conseils de prudence (du style : «l'ours, mode d'emploi») sont époustouflants de simplicité et d'évidence ! On enregistre ligne après ligne, comment, tombé imprudemment dans ses «petits bras musclés», il faut afficher sang-froid et désinvolture pour opérer un demi-tour et s'éloigner sans hâte pour ne pas subir son attaque, ou bien se laisser tomber en boule à ses pieds, en se protégeant la tête... Y aurait-il danger...? Oui, en cas de rencontre avec un spécimen dégénéré, nourri par des touristes indisciplinés... Je pensais que s'il m'arrivait de tomber «nez à nez» avec un ours, le seul refuge, involontaire, que je trouverais pour me sortir de cette situation inconfortable, ce serait... l'évanouissement. Quelle lâcheté!... après tant d'efforts pour l'approcher.

Parallèlement, les appréciations des Canadiens sur les ours sont plutôt rassurantes : ils affirment qu'en cas de rencontre, ils (les ours) sont les premiers à faire demi-tour, sauf s'ils ne nous entendent pas arriver. Nous nous sommes donc équipés d'une clochette (accessoire indispensable) en espérant que nous n'aurions pas affaire à un sourd !

Pendant trois semaines de V.T.T et de randonnées pédestres, nous avons vu l'ours une douzaine de fois et, contrairement, ma peur augmentait chaque fois un peu plus. Contrairement au Colorado où nous ne l'avions jamais rencontré, ici, décidément, il était bien réel. Les images splendides qu'il m'en reste c'est, par exemple, le premier jour, celle de la maman Grizzly et de ses deux «cubs», aussi vifs, mobiles et imprévisibles que des enfants (il semble que nous avons eu une chance extraordinaire de rencontrer des spécimens de cette race). Ce sont aussi celles des ours noirs occupés à grappiller sur les arbustes au bord des routes, indifférents, en apparence, au défilé des touristes ; ou encore le spectacle incroyable d'une ourse et de ses trois oursons en train de traverser la route en file indienne, à la stupéfaction générale des automobilistes savourant la scène mais pestant d'être pris au dépourvu et de ne pas être prêts pour la photo.

Une seule fois, nous nous sommes rendu compte qu'il ne fallait pas grand-chose pour que celui qui venait de se redresser nous attaque. Il me semblait que le moindre geste allait le mettre en marche et je savais que, dans ce cas-là, je n'aurais même pas le temps de remonter sur mon vélo. Nous lui avons échappé sans dommage... mais j'en tremble encore !

Chantal SALA N°3674, de MURET (Haute-Garonne)

DU BON USAGE DE LA CARTE

L'étude des cartes IGN au 1/25000 comme les TOP25 de l'IGN révèle bien des surprises et répond à bien des interrogations au sujet de tel ou tel col. Voici quelques exemples choisis parmi les cas qui nous valent, chaque année, un courrier abondant.

René POTY

LE BREITFIRST (68) MICHELIN : 62-18-021-211

Le «col» du Breitfirst est apparu il y a quelques années à l'occasion d'un BCMF vosgien.

- Le prestige d'une telle organisation a pu faire penser à la réalité de ce col dont l'altitude annoncée est 1280m.
- L'examen de la carte IGN montre qu'il s'agit là d'un très beau sommet vosgien qui ne ressemble en rien à un col.
- Le seul col à proximité serait situé plus au nord-est à la cote 1248.
- Mais il ne porte aucun nom... Que cela ne nous empêche pas de participer au BCMF vosgien !

COL DE LA MADELEINE (73) 1993M : MICHELIN : 74-17-042-206

Un si beau panneau, annonçant une si bonne nouvelle! Un col à 2000m supplémentaire ! Eh bien, non ! La carte vient détruire le beau rêve : le col de la Madeleine ne culmine qu'à 1993m.

- A la décharge de la DDE qui a posé un panneau optimiste, il faut reconnaître que celui-ci n'est pas placé au bord de la route mais à l'écart et au dessus.
- Par contre le col est bien sur la route ! dommage.

COL DU HERRENBERG (68) 1191M : IGN : 3619-0-11-110

Sur la magnifique route des crêtes vosgiennes, les cols se succèdent pour notre plus grand bonheur. A condition néanmoins de savoir s'éloigner de la dite route! Pour franchir, vraiment, le col du Herrenberg (1191m) il faut prendre un sentier à l'est pour atteindre réellement la crête sur laquelle se trouve le col.

- La route, quant à elle, ne passe qu'à 1185m. Notre «bible» de référence: «8500 cols de France» indique que le col du Herrenberg est muletier en accord avec la topographie et la carte IGN ci-contre.

COL DE SARENNE (38) 1999M : MICHELIN : 77-06-071-168

Le col qui fait rager le plus grand nombre d'entre nous.

- Qui n'a pas maudit les services de la DDE qui auraient pu, d'un coup de bulldozer surélever le col de Sarenne d'un petit mètre - Eh non! 1999 mètres, pas un de plus.
 - Là encore, la carte IGN est formelle. L'altitude de 2008m, qui est parfois attribuée à ce col, est celle de la barre rocheuse au sud-est (elle offre d'ailleurs un très beau point de vue sur Clavans et la vallée du Ferrand, près de 800m plus bas !)
- Le col de la BONETTE (04) 2715m : Michelin : 81-09-020-107

LE COL DE LA BONETTE : 2715M OU 2802M ?

Souvent qualifié de «la plus haute route d'Europe», ce qui fait fi des cols routiers de la Sierra Nevada en Espagne, le col de la Bonette est, en réalité plus bas que le col de l'Iseran ! La carte indique clairement l'altitude de 2715m.

- La confusion vient du fait que la route, effectuant une boucle vers le sud, passe à l'altitude de 2802m en contournant la cime de la Bonette.

Par la même occasion, on peut noter que le col de Restefond (2680m) n'est pas situé sur la route mais sur une piste à proximité...

LE PAS DE LAUZENS (26) : MICHELIN : 77-12-097-185

Il est bien tentant de situer ce «pas» à l'entrée du magnifique synclinal de la Forêt de Saou, au sud de la vallée de la Drôme, au sommet d'un petit col géographique qui culmine à 504m. Malheureusement, la carte IGN est formelle, le pas de Lauzens n'est qu'un défilé sur la D70 dû au resserrement de deux barres rocheuses à l'altitude 416m.

- L'indication de la carte est d'ailleurs confirmée par la pose d'un panneau indiquant ce «pas» à cette même côte d'altitude.

COL DE JOUX PLANE 1712 M : IGN : 3529-E-180-059

Le col de Joux Plane figure en bonne place sur bon nombre de circuits prestigieux parcourant le verdoyant Chablais.

- Pourtant, si on ne quitte pas la D354, on ne franchit pas le col de Joux Plane. Celui-ci est, en réalité, un col muletier dominant un petit lac.

- Il culmine à 1712m alors que la route ne dépasse pas la côte 1691. La carte IGN le localise parfaitement «8500 cols de France» indique bien là un col côté : S2.

LE COL DEL PAM (66) 1997M : MICHELIN : 86-16-065-132

Le col Del Pam frise la barre fatidique des 2000m... sans jamais la franchir, dommage. La route reste constamment en dessous de la courbe de niveau indiquant 2000m, la carte IGN ne pardonne rien ! Très souvent on attribue au col Del Pam l'altitude de 2005m (un grand panneau d'affichage pour le ski, sur place, indique cette altitude).

- En réalité, 2005m correspond à un petit sommet au sud-est du col. Pour les puristes, le vrai col géographique se situe plus au nord.

- Dans ce cas là, le col Del Pam serait un col muletier... mais toujours inférieur à 2000m !

LES «GOLETS» DU BUGEY

Suite à un article de Paul Maillet :

«Les «Golets du Haut-Bugey», je décide de leur rendre visite à VTT. J'échafaude un plan qui me permettrait d'en ramener 14 d'un coup !!!

De Lalleyriat au col de Belle Roche, c'est une aimable mise en jambes. Le Golet de la Frasse, par l'ouest, c'est le début des hostilités. Deux ornières très raides m'obligent à pousser le vélo; retour par le même chemin toujours en poussant. Le Colliard et le Golet à la Borne ne sont que des formalités. Je fais l'impasse sur le Golet au Loup, celui-ci n'ayant pas d'accès et vu l'état de la laie forestière de la Frasse! A quoi bon répertorier un col s'il n'a pas d'accès ? Le Golet du Bret ne mesure que 100 m de long pour une dénivellation d'environ 5 m, mais c'est vélo sur l'épaule que je le franchis. En effet, on pourrait croire que deux engins forestiers se sont battus, puis sont partis en laissant derrière eux un sol totalement défoncé et un monceau de branches de sapin.

Le Golet Brunet se monte à l'aise depuis Pré de Joux. Au Golet de la Chèvre, la montée par l'ouest ne pose pas de problème ; tout change par contre lors de la descente où j'avais prévu de suivre un sentier puis un pont pour traverser les marais et rejoindre la route, sans remarquer que ma carte, 3229Est de 1988, précisait : continuité aléatoire. Je fais plusieurs visées avec ma boussole, croyant être perdu ; que nenni, depuis le temps, la topographie a changé. Une partie du marais a été asséchée et l'autre transformée en lac : plus de sentier, plus de pont. J'ai mis une heure à contourner le lac par le sud en suivant un sentier imaginaire avec en prime deux crevaisons. Je répare près de L'Etanche (il faudra que j'essaie autre chose que cette mini-pompe) et j'attaque le Golet au Rouge. La montée me fait penser à une course de «climbing» tant la pente est raide. Le col par contre est quasiment plat, ce pourrait être un magnifique sentier qui ondule en sous-bois. En réalité, quelqu'un a déversé en plusieurs endroits de grandes quantités de purin sur le sentier et celui-ci a partiellement séché, ne laissant que de petites zones liquides. Tout à coup, en poussant le vélo, une jambe s'enfoncé plus haut que le genou dans de la merde. En essayant d'en sortir, la deuxième jambe y passe aussi; et c'est vélo sur l'épaule que je franchis ce col hors du sentier.

Les Golets suivants : Burgon, Comment, Boquin se franchissent sans difficulté. Quant au Golet Blanchet, il fallait s'y attendre, la laie côté ouest n'existe plus. Heureusement, le pré a été fauché la veille, je n'ai donc aucun scrupule à le traverser. L'avant-dernier col sera le Golet Sapin, je le trouve tel que l'a décrit M. Maillet : c'est un endroit idyllique. Deux coups de pédale m'emmènent à La Manche (pas trace de l'abominable chien de la ferme des Follet) puis au col de Bérentin ; et c'est en roue libre que je rejoins ma voiture.

Quelle idée ai-je eu ce matin de garer celle-ci devant le cimetière? Heureuse idée, car tout cyclo sait que dans un tel lieu on trouve toujours de l'eau et Dieu sait si aujourd'hui j'en ai besoin pour me débarbouiller. Malgré ce dégrassement, il me serait impossible de prendre un auto-stoppeur (ou une) ; celui-ci refuserait de monter à cause de l'odeur persistante. C'est heureux d'une telle moisson, mais passablement énervé envers les cartographes que je rentre à la maison. Bilan: 46 km, dont plus de 9 km à pied, en 6 h 20 soit 7,3 km/h, je n'ai jamais eu une moyenne si basse.

Vous vous demandez pourquoi je vous raconte ces deux balades anodines alors que mon courrier habituel de fin d'année est très succinct ! En réalité je destinais ces récits à M. Maillet. Je pensais lui écrire en cette fin d'année et pourquoi pas le rencontrer l'an prochain sur les routes du Bugey. Votre courrier INFOS, reçu hier, m'a appris la triste nouvelle et me laisse songeur. Je retournerai l'an prochain dans cette région magnifique glaner les derniers cols et golets avec une pensée pour Paul Maillet, j'irai aussi au col de Menthières qu'il a inauguré il y a quelques années.

Bernard GOTTOFREY N°3271
de JOUXTENS-MEZERY (Suisse)

LA SUISSE, UN PAYS DE RÊVE POUR LE CYCLOTOURISME

Depuis plusieurs années j'envisageais d'effectuer des randonnées en Suisse et de participer au Brevet Alpin organisé par le Touring Club de Suisse. Mais chaque année, j'étais contraint de reporter ce projet pour cause d'obligations professionnelles ou par manque de préparation.

Cette année 95 fut la bonne et je dois dire que cette journée du 6 août, que j'attendais depuis plusieurs années, fut merveilleuse.

Mon ami Gilbert me mettait en appétit la semaine précédente en me proposant une randonnée au départ d'Aigle (extrémité est du lac Léman). Nous découvrîmes 4 cols de moyenne montagne (des Mosses, de Jaun, de Sanenmoser et du Pillon) par un circuit de 154 km qui permit à Gilbert de se remettre dans la peau du conducteur de car qu'il était pour me conter l'histoire de cette région et diverses anecdotes.

Je découvris ainsi des villes et villages (Saaner, Gstaad...) où la propreté et le fleurissement sont à l'image de la réputation suisse dans ce domaine.

Je fus tellement séduit que le week end suivant je fis découvrir une partie du circuit à mon épouse au cours du trajet Aix les Bains-Innertkirchen, point de départ du Brevet Alpin.

Cette seconde randonnée fut pour moi l'occasion de découvrir la haute montagne de la Suisse allemande dans le cadre d'une organisation remarquable de nos amis helvètes.

Ce brevet est organisé depuis 1950 (mon année de naissance) : 3 cols de + 2000 m au programme pour une distance de 122 km et une dénivelée de 3500 m, avec une originalité : 3 points de départ et d'arrivée, situés dans les 3 vallées encadrées par les 3 cols (Susten, Grimsel et Furka), ce qui permet une répartition des cyclos tout au long du parcours.

J'ai choisi la ville la plus proche de la France (Innertkirchen) pour un départ à 6h30.

Le 1er col (Susten) est pour moi l'occasion de converser avec quelques cyclos de langue française afin de mesurer les difficultés du parcours. L'échange avec ce cyclo de Neuchâtel n'est pas très rassurant : «Tu verras dans le 2ème col, il y aura de nombreux morts! il faut s'économiser dans le premier». Je n'eus heureusement pas l'occasion «d'enterrer» ces cyclos et fus d'ailleurs surpris de ne voir aucun d'entre eux mettre pied à terre ; ce qui semble démontrer que le suisse ne s'engage pas dans une telle aventure sans une bonne préparation. Le premier col est atteint peu avant 9h et le premier ravitaillement me fait découvrir un autre aspect de la qualité d'accueil du T.C.S. : (soupe, muesli, yaourt ...), de quoi retrouver tous ses moyens pour affronter le second col culminant à plus de 2400 m. Ce second col est certainement celui qui me laissera le meilleur et le plus mauvais souvenir.

- Mauvais souvenir: dans la montée vers Andermatt je devais affronter une cohorte de voitures ininterrompue (sans masque)

- Meilleur souvenir : des paysages merveilleux que je pouvais découvrir (glaciers, cascades...) ; 2 trains à vapeur qui se croisent dans la vallée et dont le sifflement m'interpelle à chaque lacet.

Au sommet du col, atteint à midi, quelques cyclos suisses me content la mauvaise expérience qu'ils ont vécue à la «Rominger Classic» quelques jours plus tôt (nombreuses chutes dues au manque d'habitude des cyclos de rouler en peloton en recherchant le contact avec les vedettes du cyclisme).

La descente vers Gletsch est impressionnante et permet de passer très près du glacier du Rhône.

J'arrive à Gletsch à la même heure qu'un cyclo qui termine la boucle et a donc pris un col d'avance. Mais peu importe, il fait un temps merveilleux et il y a tant à admirer.

La montée du dernier col n'est plus qu'une formalité car seulement 400 m de dénivellée séparent le col de Grimsel de Gletsch.

Je profite du passage au sommet pour acheter quelques cartes postales qui feront revivre cette randonnée à mon épouse.

Je lui avais annoncé mon retour à Innertkirchen vers 15h. Avec une précision toute suisse, j'arrive au contrôle à 14h59, terme d'une randonnée au cours de laquelle je n'ai rencontré aucun compatriote.

J'espère que ces quelques lignes vous donneront des idées pour la prochaine saison.

Jacques COLLAUDIN N°3662
de TRESSERVE (Savoie)

LES COLS BELGES

A l'initiative de Paul Gilson et Daniel Gobert une commission de reconnaissance des cols belges a vu le jour. Heureuse idée qui va faire le bonheur des cyclo-grimpeurs et permettre à beaucoup, de découvrir ce pays qui offre de multiples possibilités cyclotouristiques.

Même si la classique Liège-Bastogne-Liège a rendu célèbres quelques côtes, il manquait un plus pour faire apprécier au grand public la réelle difficulté du parcours, désormais le col du Rosier apporte une autre dimension. Le col de la Croix Ramette vers la Baraque de Fraiture ou celui du Mont Rigi pour accéder au Signal de Botrange, voilà de quoi inciter moult cyclos à parcourir ces hauts lieux.

Si l'ensemble de la province du Luxembourg mérite le déplacement, je recommande particulièrement la région de Bouillon : les cols du Saty, de Noirefontaine, des Hayons et celui de la Wigerie m'ont procuré beaucoup de plaisir. Le franchissement du barrage du Ry de Rome est incontournable avec en prime quelques belles ascensions entre Vireux Molhain et Couvin. Dans ce secteur, il faut aussi gravir la magnifique côte du Trou du Diable à partir de Fumay avec comme suprême récompense, en prolongement, les cols du chemin des Combes et de la Croix du Biscuit.

Un col de la Gare de Sourbrodt dans la province de Liège, voilà de quoi motiver un ancien cheminot, nul doute que je ferai prochainement le déplacement.

Bien sympathique ce Kruisbergpass désormais associé aux Vieux Kwaremont, Paterberg et autre Koppenberg.

Même aux portes des Pays-Bas un col nous est offert, le Pas van Wolhaag ; de là une agréable virée jusqu'aux Cauberg et Keutenberg s'impose, la Hollande possède aussi quelques bosses intéressantes.

Ce bref aperçu vous a convaincu, alors pas d'hésitation, un périple en Belgique s'impose, dénivellations et pourcentages garantis.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

NDLR : La liste officielle des cols du Benelux est disponible sur notre site internet www.centcols.org

AH, L'ARDÈCHE

Ce matin-là, pourtant, la journée ne semblait pas vouloir bien commencer.

Au moment de monter sur mon vélo, il me semble que quelque chose l'empêche de rouler normalement. Un court examen : je découvre ma roue arrière passablement voilée à cause d'un rayon cassé. Bizarre, c'est la première fois que ça m'arrive (eh oui !). Après avoir amoureusement enroulé mon rayon autour de son voisin et un peu dévoilé la jante (j'ai une clé à rayons dans la voiture), me voilà enfin parti.

Mais où se trouve Marie-France ? Mon épouse ne s'est pas retournée en partant, mais bof, je vais bien la retrouver un peu plus loin. En effet, au bout d'un kilomètre, je la vois qui revient dans ma direction et qui s'arrête d'un air penaud. Partie tranquillement, elle a réussi à se tromper de route... Il faut dire qu'au Pont d'Aubenas le carrefour est d'importance. Se rendant compte de son erreur et de sa solitude, elle est revenue sur ses pas pour s'engager sur le bon chemin. Au bout de quelques minutes, ne me trouvant pas, elle avait décidé de rejoindre le parking. Enfin, après de mutuelles explications, nous voilà partis en direction de Vals-les-Bains et de Mezilhac.

J'avais repéré dans le Chauvot, tout à fait par hasard, le col de Vals (402 m) situé dans sa banlieue immédiate - 2,5 km - mais non porté sur la carte Michelin. Je vais donc le franchir en donnant rendez-vous à Marie-France à Entraigues, où elle va voir si Jean Ferrat chante devant sa mairie. Mon Dieu, que la montagne est belle en Ardèche !

Après mon escapade, nous nous retrouvons pour grimper tranquillement (très) les nombreux kilomètres qui nous séparent de Mézilhac. Il faut dire que mon épouse n'est pas inscrite au club des Cent Cols, qu'elle peine toujours un peu en côte, mais que, de toute façon, le vélo sur le plat, elle ne trouve pas ça très drôle. Avec l'aide d'un bon vent du sud, nous arrivons tout de même au sommet à midi, où je découvre avec plaisir qu'un panneau indique « col de Mézilhac 1119 m », alors que la Michelin l'ignorait totalement. Cela fera donc un col de plus au tableau, c'est même mon troisième pour 1998, et nous ne sommes que le 9 septembre !

Je dois vous dire que, bien qu'habitant près de Grenoble, à la retraite depuis déjà près de deux ans, inscrit au club depuis 20 ans passés, je ne totalise guère plus de 400 cols, alors que certains font ça dans l'année, les pauvres ... Et pourtant, dès que j'en sens un à ma portée, j'en frétille d'avance !

Casse-croûte dans l'herbe au sommet. Tiens, voilà le jeune étranger que nous avons croisé hier dans les gorges de l'Ardèche, avec sa petite remorque et son gros barda ; il se dirige vers le Gerbier de Joncs. Quelle santé, ces étrangers !

Le vent du sud est toujours présent, même tellement présent que parfois il nous fait traverser la route contre notre gré. Mais bien vite nous passons au nord de la ligne de crête et finalement il ne nous gênera pas trop pour le retour. Rapidement, nous nous trouvons devant un panorama extraordinaire et nous nous arrêtons pour le détailler. La vue est très bonne aujourd'hui, et derrière la vallée du Rhône, le regard distingue très bien une partie des Alpes et des Préalpes, depuis le Ventoux jusqu'au Mont Blanc, avec les grands sommets enneigés. Merveilleux ! A nos pieds déjà c'est un enchantement. Du mauve de la bruyère aux verts et roux des landes, champs et forêts, au gris des rocailles et au bleu du ciel soutenu par quelques petits nuages blancs, toute la palette des tons y passe. De quoi oublier très vite la longueur de la montée du matin.

D'ailleurs la route descend et va descendre encore sur 20 km. Nous passons le col des quatreVios (1149 m), puis le col de la Fayolle (887 m), et au point côté 825 m sur la carte Michelin, un panneau indique « col de Sarrasset ». Merveilleux, voilà encore un col en cadeau-souvenir. Bientôt nous rejoignons la N 104, je laisse Marie-France escalader le col de l'Escrinet (787 m) à 1 km environ, et je continue à descendre pour franchir

le col de l'Arénier (682 m) 1 km plus bas. Bizarrement, ce col ne franchit rien du tout, mais si Robert Chauvot est d'accord, alors moi aussi !

A l'Escrinet, nous faisons le point. Marie-France n'est pas du tout dans le rouge après cette longue descente, alors rentrer à Aubenas par la route N 104 avec cette circulation n'est pas très engageant. Nous décidons donc de mettre tout à gauche, le cap et la chaîne du vélo, et nous attaquons la colline par le CV. Montées et descentes se succèdent. A un moment, le passage me fait penser à un col : en effet, le soir, le Chauvot m'apprend que nous avons passé le Coulet de la Soulière (834 m). Peu après Freycinet, nous voici au col du Bonus - pardon - de Bénas (795 m), connu même par la Michelin. Court demi-tour, et il nous reste à nous laisser couler, par un magnifique vallon, vers Darbes et Lussas, puis à passer la colline pour rejoindre la N 104 à St-Privat et le parking du Pont d'Aubenas.

Superbe sortie conjugale, pas très éprouvante malgré ses 90 km, et très intéressante pour moi qui n'avais pas encore franchi très souvent neuf cols dans la même journée. Et encore, si j'avais pris la peine d'étudier sérieusement le Chauvot !..

Promis, on reviendra !

Et ma roue, dans tout ça ? à peine plus voilée que ce matin, mais avec mon poids léger, je ne fais guère souffrir la mécanique. Quand même, il va falloir réparer ça.

Raymond FAURE N°1466
de ST-MARTIN-d'URIAGE (Isère)

BREVET CYCLO MONTAGNARD DU CHABLAIS

Après avoir passé six jours dans l'Alpine Antibes-Thonon et pris un repos bien mérité, je repars de bon matin pour le BCM du Chablais ... Monsieur Georges m'avait prévenu : «il faut être en bonne condition pour que ce soit agréable à faire».

Plein d'impatience, je quitte Saint-Disdille dès 6h40, alors que le ciel au dessus du lac Léman commence juste à rougeoier. Quelques kilomètres plus loin, Evian s'annonce avec ses villas cossues superbement fleuries tandis que les senteurs de foin fraîchement coupé m'accompagnent dans la vallée d'Abondance. Après une «petite» mise en jambes dans le col du Corbier, se profile déjà le col de Joux Verte dont l'ascension, avant le petit village des Lindarets est très pentue. A cette heure matinale, les reines des lieux n'ont pas encore envahi les ruelles : tout le monde dort, même les chèvres qui font l'attraction de ce hameau montagnard si paisible lorsque je l'ai découvert dans les années 70 ...

Beaucoup plus pénible, l'ascension du col de la Savolière, à proximité de la station du Praz de Lys, donne lieu à un contrôle chez «Jean la Pipe». A une longue descente, succèdent les traversées de villages plus fleuris les uns que les autres et les ascensions de petits cols qui finissent par faire très mal, d'autant plus qu'une forte chaleur règne sur les bords du lac. Malgré une fin de «parcours A» assez difficile, j'atteins Thonon satisfait avant de me rendre au château de Ripaille, terme de cette première journée : les jambes ne sont pas trop lourdes...

C'est avec un peu d'inquiétude que j'attaque le «parcours B» car les cimes sont dans la brume, et d'autre part Mr. Georges a lancé un nouvel avertissement : «Il faut compter entre 1h et 1h30 de plus pour cet itinéraire» . En effet, non seulement la distance à parcourir est plus importante, mais le dénivelé aussi est plus fort.

Ce matin, la montagne commence dès le départ : le col du Grand Taillet, première difficulté de la matinée est escaladé sans problème. Il est vrai que par Cheveroz, la dénivelée est raisonnable. Les immenses cheminées de fée des «Gorges du Diable» confèrent au paysage un caractère grandiose. Très vite cependant, dès la sortie de St Jean d'Aulps, les choses sérieuses commencent, de la côte d'Arbroz au col d'Encrenaz, les difficultés augmentent. Entièrement pris par l'ascension, je n'avais pas remarqué les nuages qui menaçaient. Les premières gouttes de pluie me ramènent vite à la réalité. Les cols de Ranfolly et de Joux Plane sont escaladés sous une pluie glaciale qui se fait de plus en plus violente. Les verts pâturages et les forêts de pins, mélèzes et épicéas ne suffisent pas à rendre la montée plaisante ...

Une photo rapidement prise immortalisera mon passage au sommet dans une brume épaisse d'où n'émerge que le son des cloches et clochettes tintant au cou des vaches invisibles mais présentes sur le grand plateau caillouteux. C'est frigorifié que j'achève la descente sur Samoëns, malgré le manque de visibilité et les cailloux entraînés par l'eau qui rendent certains virages bien périlleux.

Aussi rapidement qu'elle est venue, la pluie cesse, laissant apparaître sous les derniers lambeaux de brouillard un chaud soleil qui fait naître des volutes de vapeur d'eau au milieu desquelles j'effectue l'ascension d'une série de cols dont celui de l'Avernaz, particulièrement difficile. Après Habère-Poche, dans la vallée Verte, la bien nommée, s'annonce la dernière épreuve de la journée : le col de Feu, vite franchi. Au cours d'une longue descente sur Thonon les Bains, l'indispensable dernier coup de tampon sur ma feuille de route sera mis à l'auberge du Renard Bleu tenu par une grand-mère formidable.

Il n'est que 16h30 lorsque j'arrive à St Disdille : en réalité, il ne m'aura fallu que 20 minutes de plus pour ce 2ème parcours, preuve s'il en était besoin, que la forme était là !

Grâce à Monsieur Georges, qui a su dénicher les 65 cols escaladés cet été, ce brevet montagnard restera pour moi, le plus beau des brevets montagnards, par la diversité des contrées traversées et le nombre de cols sur une aussi courte distance. Qu'il en soit remercié.

DES COLS AUX PAYS-BAS ?

Et pourquoi pas ! A première vue cela peut paraître contradictoire, surtout à ceux qui ne connaissent notre pays que par oui-dire et pour qui les Pays-Bas sont tout à fait plats. En effet, la partie occidentale du pays se trouve au niveau de la mer ou même au-dessous, dans les polders. Cependant, dans l'est et le sud-est, on trouve des régions avec des collines qui vont jusqu'à 321 mètres d'altitude.

Aussi, comme membre de la Confrérie, je pense depuis des années, à la possibilité d'avoir comme tous les sociétaires néerlandais, au moins un col «bien à nous». Je me suis renseigné auprès de collègues qui ont fait leurs études dans ce domaine et même auprès d'un géodésiste de mes connaissances. Seules réactions de leur part: «je ne saurais te dire» ou encore: «à quoi ça sert si c'est un mont ou un col ?», ainsi que des regards un peu amusés. Autrement dit, cela ne m'avancéait pas du tout.

Au cours de 1998, un ami Cent Cols, Kor van Hulst, numéro 3491, me propose de rebaptiser l'Amerongseberg, belle montée dans les collines d'Utrecht à 69,2 mètres, et très appréciée des cyclotouristes, en Amerongsebergpas. Pour toute sûreté et pour ne pas nous rendre ridicules, je demande d'abord conseil à un autre ami de longue date, spécialiste en la matière et cyclotouriste chevronné. Il s'agit de Jan Bijma, membre du cyclo club de Domsta d'Utrecht. C'est lui qui a dirigé la liste des 224 «pentes» aux Pays-Bas. Ces pentes, on les appelle «bergen», qui se traduit en français par «monts». Ceux qui suivent un peu les reportages des courses cyclistes à la télé se rappelleront sans doute les noms du Keutenberg ou du Czuberg. Le dernier a figuré comme plat de résistance dans plusieurs championnats du monde sur route, en particulier l'année dernière.

La réponse est positive : il y a en effet quelques «cols» parmi tous ces «bergen», mais il faudrait étudier tout cela plus profondément pour être absolument certain qu'ils répondent à tous les critères. Et pour l'Amerongseberg, il hésite. Par contre, il en avance trois autres et parmi ceux-ci, il y en a un qui est hors de tout soupçon : c'est le Pas van Wolfhaag dans le Limbourg du Sud. Il est situé à 270 mètres entre le Vaalserberg (321 m) et de Schimperbosberg (311 m) et la montée à partir de Vaanserbroek est de 1,400 km avec un pourcentage de 7 %. Il s'agit d'un col limitrophe, puisqu'il se trouve exactement sur la frontière hollando-belge.

Et les autres ? Il y a le Rijnpas entre le Darthuizerberg et le Leesumerberg. C'est par là que les nombreux envahisseurs des provinces de la Hollande ont passé le Rhin et la ligne des collines d'Utrecht. Mais le Rijnpas, bien que géographique et historique, n'offre rien de sportif, puisque, situé pratiquement au niveau de la mer, sa dénivellation est à peine perceptible. Et il y a le passage routier à 46 mètres entre le Ruiteberg (55,7 m.) et le Kaap (51,2 m.) qui est un col du point de vue géographique, mais qui n'a aucune renommée historique.

Pour le moment, les Cent Cols Néerlandais se contenteront donc de leur «Pas van Wolfhaag». Il faudra encore s'arranger pour y planter un beau petit panneau, mais cela ne change rien à son existence. Aussi, vous pouvez désormais le noter dans vos itinéraires et dans ceux de vos vacances.

Ses coordonnées : carte Michelin 212-02-038-181 ou carte 213-23-110-059. Et pour le reste : rien que dans le Limbourg vous trouverez une centaine de «bergen» pour vous dégourdir les jambes dans un paysage charmant avec des dizaines de parcours cyclotouristes, tous balisés par de magnifiques petits panneaux. Bref, un vrai régal !

Constant VAN WATERSCHOOT, d'OOSTBURG (Pays-Bas)

NDLR: La liste officielle des cols du Benelux se trouve sur notre site internet www.centcols.org

POUR FINIR LA SAISON EN BEAUTÉ.

Extraits du carnet de voyage dans les îles Fortunées, effectué dans les deux premières semaines d'octobre .

1ER JOUR : 3 COLS DANS LES LAURIERS GÉANTS.

... La chaleur est déjà sensible lorsque nous quittons LA LAGUNA par les quartiers chics. Les cultures maraîchères s'étalent sur ce plateau et contredisent les clichés touristiques de Tenerife, île aride et volcanique. Très vite la route s'élève et, après le col urbain de Las Canteras, entre dans la grande forêt de las Mercedes. De magnifiques hêtres, des lauriers géants, des fougères arborescentes maintiennent une relative fraîcheur sur cette belle route qui grimpe jusqu'à Alto del Roquilo. Quelques trouées nous laissent apercevoir le Teide que nous côtoierons les jours prochains. La route des crêtes qui nous conduit à El Bailadero offre des vues grandioses et vertigineuses. Les à-pics sont impressionnants. Soudain des nuages venus de la mer emplissent l'espace, mouillent la végétation qui exhale un fort parfum très méditerranéen. L'auberge, au col, nous offre un repas typique canarien : potaje, rancho canario, papas arrugadas et vino tinte...

3ÈME JOUR : ET LA SÉCURITÉ ???

... Après avoir sacrifié à la visite du dragonnier millénaire et aux papillons exotiques à Icod de Los Vinos, une route de moins en moins touristique (TF 142) nous mène dans une bourgade de pêcheurs : Buenavista del Norte. Sur la carte (Michelin 449), 6 cols sont identifiés et la lecture du dépliant touristique nous propose des hôtels à Santiago del Teide. Il est 15 heures et le temps est magnifique. L'attaque est raide, presque brutale après les derniers kilomètres du bord de mer. A El Palmar j'aperçois à droite, loin, dur et hostile, l'Alto Cande. Les lourds camions qui progressent lentement sur un chemin que je devine escarpé me font penser à la dernière descente du salaire de la peur !!! Je consulte du regard Lulu ; la décision est rapide : nous le réservons pour une autre escapade. La montée se poursuit sur une route entièrement en travaux. Le moral et le soleil sont encore au beau fixe. Trois cols se succèdent rapidement. Mais après chaque col il faut redescendre. Il fait chaud. Le vélo semble lourd. Masca est niché en contrebas, dans un paysage saisissant, accueillant, reposant, précise le guide. «... après une grande descente en lacets, vous arrivez à Santiago del Teide». OUF !!! Nous plongeons avec plaisir sur Masca. Ce qu'il ne dit pas, ce guide, c'est qu'à la sortie du village se trouve une GRANDE MONTEE. Ce que je n'ai pas remarqué sur la carte c'est que Degollada de Cherfe est à 1057 mètres et que Masca est à environ 600 mètres. Le soleil décline, notre moral l'accompagne. La Madeleine, Le Stelvio, Le Rambo sont des nains aujourd'hui. La route qui monte là-haut est la seule issue. Les sacoches prennent rapidement du poids. Je dois pousser, je marche....nous marchons, donc nous progressons. C'est dur. La nuit s'installe lorsque les cloches de l'église de Santiago carillonnent à notre arrivée. La fatigue me fait croire que c'est pour nous, en fait c'est la fin de l'office du soir. Nous profitons du petit monde présent pour demander un hôtel por favor. Silence. Etonnement. Consternation. A 15 kilomètres plus bas, au bord de la mer, peut-être un gîte. Il fait nuit. Je n'ai pas pris les lumières. Je suis honteux mais il faut continuer. Les sacoches ont des bandes réfléchissantes, les blousons aussi. Dans un virage, un restaurant. Lulu va aux renseignements. Miracle, à 7 kilomètres, dans un palace flambant neuf, il reste un appartement disponible. Il fait nuit noire. Les voitures nous éclairent courtoisement pendant quelques centaines de mètres. La descente est longue. Un embranchement à droite, une rue en chantier, des lumières a giorno. Nous y sommes. Marbre poli, glaces étincelantes, éclairage soigné, réceptionniste galonné et bagagiste interloqué. Nous étions annoncés, tout est prêt. Le Royal Sun à Los Gigantes est exactement le gîte que nous n'avions pas osé imaginer ...

5ÈME JOUR : LA CARRETERA DORSAL.

... Au réveil, nous apercevons par la fenêtre de la chambre, El Teide éclairé magnifiquement par un soleil généreux. Nous sommes au Parador situé dans le parc national à plus de 2000 mètres. Le spectacle est grandiose. Le petit-déjeuner est grand, complet et reconstituant. A la sortie, sur la route C 821, le vent de face

est violent. Le téléphérique qui monte au Teide ne fonctionne pas, trop de vent. La route est tracée dans des champs de lave. Le paysage est lunaire, les couleurs étonnantes. La violence des éruptions a marqué les flancs de la montagne. Les différentes coulées pétrifiées sont très visibles. Avant El Portillo, nous visitons le centre consacré au volcan. Superbe. La route bifurque à droite vers l'observatoire météorologique. Le vent se calme, le soleil brille et, dans les plaines à droite et à gauche, les nuages se stabilisent à 1500 mètres. Nous avons franchi 7 cols à plus de 2000 mètres lorsque nous amorçons la descente sur Santa Cruz de Tenerife. Les sables colorés adoucissent le paysage de lave. Nous entrons dans une belle forêt de pins et dans les nuages, un peu plus bas, les eucalyptus humides dégagent leur subtile senteur. Il est 15 heures et nous avons faim. A la hauteur de Las Raices, une auberge est ouverte. Le feu de bois dans la cheminée chasse l'humidité. Chuletas de cerdo, papas y cerveza. Royal ! La dénivellation est très forte et après Alto del Rosario j'enregistre 70 km/h et survient la crevaison dans la seconde qui suit. Coup de chaleur d'autant plus que nous sommes à 350 mètres et que le thermomètre marque 28°. Alto de Taco nous ouvre la voie vers Santa Cruz. Il est 18 heures : 72 kilomètres, 15 cols. Nous n'oublions pas d'écrire une carte postale aux amis «centcolistes» et notamment à notre ami Constant Van Waterschoot qui habite un pays si plat qu'il rêve toujours de cols... et que nous n'arrivons pas à rattraper car il pratique avec méthode et enthousiasme les plus riches massifs montagneux...

8ÈME JOUR : TROP C'EST TROP.

... La sortie de Las Palmas de Gran Canaria est trop dangereuse. La bande d'arrêt d'urgence de la voie rapide sert de piste cyclable aux nombreux coureurs. Nous faisons route avec mais nous ne sommes pas rassurés. Trop de pollution aussi. Le paysage est moins avenant qu'à Tenerife. La sécheresse est visible, la végétation est faible, seuls les cactus prolifèrent; la chaleur est trop forte. La route au-dessus de Valsequillo devient plus agréable mais les descentes succèdent trop rapidement aux montées qui sont trop raides !!! Trop de monde aussi à Cruz de Tejada où les petits marchands et les ânes envahissent le col. Il est plus de 14 heures quand nous dégustons la spécialité de la Mesa de León : épaule de cabrito asado y patatas fritas. Muy bueno. Sur la petite route forestière, en quittant Cruz de Tejada, Lulu coupe une feuille de cactus (agave) pour s'en appliquer le lait frais sur le visage, un soit-disant produit de beauté au dire des marchands du col. A peine franchi Degollada des las Palomas un groupe de jeunes gens nous interpelle énergiquement : Para aqui señor. Leur gros pick-up est en panne... Une durite est fendue et ils nous demandent de les dépanner car ils pensent (bien !) que nous possédons des rustines et de la dissolution. Je sors le matériel et répare l'objet. Muchas gracias y buen viaje. Trop c'est trop ! Il nous reste à franchir Montanon negro et Montana del Capitan, deux cols agréables où le paysage est presque verdoyant...

Mañana nous nous consacrerons aux plaisirs des plages de sable fin et chaud...

Lulu et Renaud MASSE N°3452 et 3453
de PLOBSHEIM (Bas-Rhin)

DE BAYARD À LA BUROTTE, 1000 COLS

Cette belle aventure a commencé en 1978 avec le col Bayard, premier col franchi, à 14 ans. Elle s'est terminée le 25 juin 1998 avec l'ascension du 1000 ème col : la Burotte dans les Vosges.

Deux décennies de passion du vélo en montagne, partagée avec mon père (lui en voiture suiveuse).

Les premières années, malgré un manque d'organisation et de moyens, les saisons étaient fructueuses et j'ai pu intégrer le Club des Cent Cols dès 1984. Grâce au guide Chauvot, nous avons pu mettre au point quelques circuits ratissant les secteurs à forte concentration de cols : 78 cols franchis en 8 jours dans le Beaujolais (sans faire les caves!), 74 cols en 8 jours dans l'Ardèche, magnifique région à la beauté sauvage.

L'année la plus faste fut 1991 avec un séjour inoubliable à Andermatt en Suisse. Vertige de la beauté, de l'altitude et de la glace. La trilogie Susten-Grimsel-Furka est fabuleuse. Il faut visiter la grotte creusée sous le glacier du Rhône et voir les deux gros nounours qui vous y attendent.

Je vous recommande aussi le Nufenen-Pass, suivi du Saint-Gothard par l'ancienne route pavée. Il ne faut pas oublier que des attelages de diligences et des cavaliers ont emprunté ces pavés bien avant nous pour passer de l'Italie en Suisse.

Nous avons terminé en 1992 les plus de 2000 m de Suisse en descendant sur l'Italie du Nord pour inscrire à notre tableau de chasse les spectaculaires lacets du Stelvio par les versants Est et Nord (Umbrail-Pass) et le col de Gavia. Notre quête inlassable des cols nous a conduits dans les Pyrénées en 1994 et 1996 : Tourmalet sous la canicule, Tramassel et Aubisque dans le brouillard. En haut du col de Beyrède, des chevaux en liberté étaient venus manger dans nos mains ; plutôt sympa ! Le col de Pailhères fut mon dernier 2 000 goudronné franchi : il fût dur, mais il avait lui aussi son petit troupeau de chevaux au sommet, mais indifférents ceux-là. En haut de chaque ascension, je retrouvais mon père et son intendance réconfortante, pour me réchauffer, me sécher et m'alimenter, petits soucis basement matériels que nous avons tous connus. Puis nous prenions des photos pour l'album souvenir. En 1997, avec 945 cols, la dernière ligne droite approchait, paradoxale pour des cols ! Et c'est mon épouse qui m'a poussé à atteindre cette barrière mythique des 1000 cols avant l'an 2000.

Le programme de clôture se fit donc dans les Vosges en juin 1998 pour passer des 945 aux 1000 cols en une semaine. Vélo le matin, farniente l'après-midi, à Gérardmer, c'était super. Que c'est beau 1000 cols ! C'est le plaisir après la souffrance, la victoire après l'incertitude, la volonté et la persévérance face au renoncement, l'humilité face à la montagne. C'est aussi les entraînements tout au long de l'année avec les sommets et les ascensions multiples non comptabilisés, les cols non trouvés, les rencontres sympas comme l'Auvergnat du col de Ceysat ou la photographe au relais du Chat ...Bref, le vécu d'une passion pendant 20 ans.

Merci, Papa, pour tous les cols que l'on a connus ensemble. Je te devais le 1000 ème. On l'a fait ensemble. Merci Chantal, de m'avoir soutenu jusqu'au bout.

Cette belle aventure est terminée, une autre aussi belle commence, mais ça c'est une autre histoire...

Jean-Pierre PICHARD N°2099
de CHÂTEAUROUX (Indre)

J'AI ENCORE RÊVÉ DE COLS...

C'était dans la froideur d'une profonde nuit... Aula-là ! ...

Chemin faisant, nous chassions, non pas l'auroch, ni l'original, ni même l'ours, mais plutôt le «deux mille pyrénéen», en compagnie de deux compères qui vont bien.

C'était en octobre, il faisait calme, juste avant les premières neiges... Le «deux mille» s'apprêtait à plier boutique, bref à hiverner. Mais, par chance, il était encore là, à lambiner le long des bornes frontières franco-espagnoles, et il fallait un tantinet d'audace pour aller le chercher si haut... Il était prêt à blanchir au moindre danger, ce bougre! à s'esquiver à notre approche pourtant discrète, à jouer à cache-cache avec ses variantes fallacieuses...!

Sur la pointe des pédales, nous décidâmes de traquer cette espèce d'ours mal léché. Comme on dit en Provence : «nous, on craint dégun»! Ainsi fut fait... sans relâche, sept jours durant. Et pourtant, quand on s'est décidé, à regret, à s'arracher de ces montagnes-passion pour redescendre dans les vallées, notre gibecière contenait du «deux mille» de choix, bien pommé, bien estivé, pas à foison, certes, mais à la dégainé «coyote» (expression fétiche d'un des compères), bref du «deux mille» comme on n'en fait plus !

En fait, c'est Aula qui nous causa le plus de souci, car il s'était ensauvagé durant la nuit et avait saupoudré le dernier kilomètre de polystyrène bien couinant, imaginez le topo ! (E6, page 46!) pour que l'on glissât ... Mais c'était si agréable à écraser du pneu (ou de la semelle pour celle qui perdit les pédales dans le dernier virage !), ça accrochait bien même, et puis ... ça y était, on roulait sur Aula dans une neige nickel, on ne peut plus innocente. L'affaire était enlevée, dans le sac ! Nous laissâmes un message au crayon de mine sur papier kraft chocolat noir, pour Un de Beaune, qui comptait passer par là le surlendemain ; l'a-t-il trouvé, va savoir ? À moins qu'Aula lui ait fait le coup du polystyrène en bourrasques jusqu'au Couret des Étangs ? La météo l'annonçait.

Bref, en tout cas, nous avons eu Aula mais pas le Salau ! Basculer sur l'autre versant, c'était se frotter à l'hiver même. Là-bas, tous les «deux mille» s'étaient mis en igloos... , le Salau ... et puis même le Portanech d'Aurénère, encore un «deux mille» à coucher dehors (avec son S3-4 !).

Donc, nous le fîmes, ce demi-tour, adieu Port ... de Salau ! Seix' pas compliqué ... Nous reviendrons avant l'août, foi de cent cols !

Et de cols, ... je rêverai encore, au-delà d'Aula, de Fenestrelle et de Mitja. Faut rêver, n'est-il pas ?

Martine GASTON N°3592
de VELAUX (Bouches-du-Rhône)